

LE SENS DU NON-SENS

Dario Ergas

Traduction:

Suzy BENMAYOR

Ana L'HOMME

SOMMAIRE

LE SENS DU NON-SENS p.6

PROLOGUE DE LA DEUXIEME EDITION p.7

INTRODUCTION p.8

I. LA VERITÉ INTERIEURE p.9

1. LA VERITE ABSOLUE OU INGENUE p.9

2. CE QUI NOUS ARRIVE p.10

3. L'OUBLI DE SOI-MEME p.13

4. LE REGARD INTERIEUR p.14

5. LE REGARD EXTERIEUR p.16

II. LA REALITÉ PSYCHOLOGIQUE p.18

1. LES ETATS DE LA CONSCIENCE p.18

2. LES EXPERIENCES DE LA REALITE p.19

3. LES CROYANCES p.20

III. LE NON-SENS	p.23
1. DESCRIPTION DU NON-SENS	p.23
2. LE PIEGE PSYCHOLOGIQUE	p.25
3. L'ANESTHESIE DES REGISTRES INTERIEURS	p.27
 IV. L'ECHEC	 p.28
1. L'EXPERIENCE DE L'ECHEC	p.28
2. L'ECHEC DES CROYANCES	p.30
 V. LA CONTRADICTION	 p.33
1. LA FONCTION DE LA SOUFFRANCE DANS LE PSYCHISME	p.33
2. LA DESCRIPTION DE LA CONTRADICTION	p.34
3. LA PRISE DE DECISIONS	p.35
 VI. LE RESSENTIMENT	 p.37
1. QUELQUES PRECAUTIONS	p.37
2. LA LOGIQUE DU RESSENTIMENT	p.38
3. LA DESCRIPTION DE L'ETAT DU RESSENTIMENT	p.40
4. LA CRISE	p.41
5. LA RECONCILIATION	p.42
6. CROYANCE, ECHEC ET RECONCILIATION	p.46

VII. LE PROJET VITAL p.48

1. QUE FAIRE AVEC SA PROPRE VIE p.50

2. L'EXPERIENCE DE SENS p.51

3. LES FAUX PROJETS p.52

4. LES ACTIONS VALABLES OU DE SENS p.53

5. POUR DEVOILER LE PROJET VITAL p.54

VIII. LA SOCIÉTÉ À LA RECHERCHE DE SENS p.56

1. LA QUESTION PERSONNELLE ET LA QUESTION SOCIALE p.56

2. QUE FAIRE p.57

3. LA CONTRADICTION SOCIALE p.58

4. LE NON-SENS SOCIAL p.59

5. L'IDEOLOGIE DU NON-SENS p.61

IX. VERS UNE NOUVELLE VÉRITÉ p.64

1. LE CHANGEMENT EST POSSIBLE p.64

2. L'ECHEC DE LA NATURE p.65

3. L'ECHEC DE LA VIOLENCE p.70

X. LE CHANGEMENT SOCIAL p.76

1. VERS OU ALLONS-NOUS ? p.76

2. LE MOUVEMENT SOCIAL p.79

3. LE CHANGEMENT SOCIAL p.80

XI. LE SENS DE LA VIE p.82

1. LE PROBLEME DE L'EXISTENCE p.83

2. LE PROBLEME DE LA MORT p.84

3. LE PROBLEME DE LA FOI p.87

4. LE SENS DE LA VIE p.88

SYNTHÈSE FINALE p.90

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES p.92

LE SENS DU NON-SENS

Les premières ébauches de ce travail furent réalisées pendant l'automne 1991. Dès lors il a circulé parmi les membres du Mouvement Humaniste de différentes parties du monde sous le titre " Les Etats Obscurs de la Conscience ".

A ce moment-là, Laura était déjà reconnue dans la société chilienne comme une député qui luttait contre toute forme de violence; elle luttait contre la discrimination de la femme, des peuples indigènes et la marginalisation à laquelle sont soumis les pauvres de nos pays. J'ai connu à travers elle la souffrance du peuple et aussi sa joie. J'ai appris avec elle ce qu'était l'exercice du pouvoir pour faire bénéficier les personnes; et aussi ce que devenait le pouvoir quand les "représentants" étaient là par leur "mérite personnel", en oubliant l'effort réalisé par beaucoup de gens pour les placer là. J'ai appris que le corps n'est pas "ce qui est humain", mais qu'il est une prothèse pour exprimer l'intention humaine dans le monde. "Je ne suis pas mon corps", me disait-elle lorsque les muscles de ses extrémités ne répondirent plus et qu'elle commença à s'en servir comme un nouveau-né.

Ce fut elle qui insista pour changer le titre de cet écrit. J'écoutais émerveillé ses arguments et je dus reconnaître qu'elle savait interpréter le sentiment des gens. Peu avant sa mort, lorsque nous révisions nos vies et nous nous sommes souvenus de cette scène, elle me confessa que lors de cette discussion elle n'avait pas encore lu le livre. Nous avons beaucoup ri, avec cette intensité qu'ont les rires lorsque l'âme est envahie par la conscience d'une fin à venir.

Quand tu partiras, vas tranquille

Moi, mon amour, je t'attendrai

Quand tu partiras, vas tranquille

Moi, mon amour, je te chercherai

PROLOGUE À LA DEUXIÈME EDITION

Le noyau central de ce livre a été écrit en 1991. Sept ans après j'ai pu le réviser et vous offrir une version corrigée de ce qui a été d'abord un parcours à travers les états obscurs de la conscience.

Dans cette nouvelle édition j'ai mis l'accent sur l'état d'"**Echec**". L'échec est peut-être l'une des expériences les plus importantes de cet écrit et je n'avais pas réussi à le faire ressentir ainsi. Je me suis appuyé sur cette idée, non seulement pour ouvrir une porte à une nouvelle réalité intérieure, mais aussi pour interpréter le monde social et pour ouvrir une fenêtre à une nouvelle réalité humaine.

Je profite aussi de cette possibilité pour avancer vers ce qui pourrait être l'élaboration d'un projet vital et quelques approches sur le sens de la vie.

"**Le Sens du Non-Sens**" est finalement ma propre expérience de la philosophie développée par **Mario Rodriguez Cobos**, plus connu comme Silo. J'explique ceci parce que, même si parfois je parle des livres de cet auteur, dans d'autres moments je n'en parle pas, alors que les idées de Silo continuent à être présentes à travers tout le livre.

J'ai préféré laisser les notes bibliographiques pour la fin du livre pour ne pas interrompre ce dialogue que je vais essayer d'avoir avec toi.

INTRODUCTION

Ce livre parle de ce qui arrive aux gens et qu'ils ressentent comme souffrant.

A travers ces pages, j'essaye de faire un apport à la compréhension du monde intérieur, non pas de son intégralité, mais de ces états où j'ai trouvé la plus grande confusion et où j'ai perçu que s'enchaînaient les noeuds de la souffrance.

Il y a longtemps j'ai pris l'engagement d'aider ceux qui furent attrapés par leur monde intérieur lorsqu'ils tombèrent dans la confusion. J'ai voulu montrer ces clefs qui permettent d'avancer des états obscurs de la conscience vers des états plus lumineux.

J'ai pris cet engagement lorsque, fatigué de chercher des solutions à mes problèmes, fatigué de marcher sur la mince corniche qui sépare la veille de la folie, j'ai décidé de parcourir les sentiers, de connaître les labyrinthes et de découvrir les pièges du monde intérieur.

Ce texte veut être un pas pour avancer dans cet engagement.

Chapitre I

LA VERITE INTERIEURE

1. LA VERITE ABSOLUE OU INGENUE

La phrase “Connais toi toi-même” est enregistrée dans la conscience humaine depuis les grecs, soit comme une aspiration, soit comme une nécessité. Elle a pris de différentes formes, pour orienter la recherche des hommes.

Pendant des années, j'ai vu cette préoccupation chez beaucoup de gens. J'ai toujours été très attentif lorsque j'entendais dire des choses tel que “je me connais”. J'en ai vu d'autres plus modestes, souligner que dans la vie le plus important est de se connaître. J'en ai vu d'autres pour qui la recherche d'eux-mêmes semblait avoir beaucoup d'importance, mais qui abandonnaient cette recherche lorsqu'ils atteignaient des petits objectifs avec lesquels ils croyaient se sentir réalisés.

J'ai observé aussi ceux qui ne se connaissent pas dire: “ Mon problème est que je ne me connais pas moi-même ”. Ceux-là ont de fortes envies de voyager, de visiter le psychothérapeute, d'avoir des expériences fortes afin de se rencontrer avec eux-mêmes. Il en est aussi qui répètent “on n'a jamais fini de se connaître”, en laissant ainsi cette recherche parmi les intérêts utopiques que l'on a dans sa vie. Dans cette confusion générale, j'ai suivi les conseils des uns et des autres sans franchement pouvoir comprendre leurs propositions.

J'écoutais tout cela autour de moi et beaucoup de temps s'est écoulé avant que je ne me rende compte qu'il ne s'agissait pas d'une tare personnelle lorsque j'expérimentais cette confusion ni d'un problème génétique avec lequel je devais m'habituer à vivre. Cette confusion était l'état quotidien de tous les êtres humains qui étaient autour de moi, même de ceux qui disaient avoir résolu cette question.

J'ai eu du mal à accepter le fait que “ les vérités ” que les gens soutenaient, étaient une expression non rigoureuse, et indiquaient seulement un état d'âme. Bien qu'ils aient proclamé leur point de vue comme étant absolu et universel, en réalité ils disaient ceci: “ ce que je dis en ce moment de ma vie, (en tenant compte de la situation familiale et sociale que je vis, de ce qui m'est arrivé auparavant, et de mes intérêts futurs), est de cette façon, et n'admet aucune discussion; il est vital et fondamental pour moi qu'il en soit ainsi. Si quelqu'un s'y oppose, il se trompe ou ment délibérément pour me porter

préjudice ainsi qu'à ceux qui m'entourent ". J'ai supposé qu'énoncer ce discours dans chaque affirmation était un peu excessif, de sorte qu'on le laissait de côté. Ensuite, j'ai observé qu'on agissait ainsi, non pas par considération vis à vis de l'interlocuteur, mais par méconnaissance de soi-même.

Je compris que ces "vérités" n'étaient pas absolues mais plutôt ingénues. La naïveté, ne se trouvait donc pas dans la méconnaissance de l'intention de l'autre (ou la malveillante intention de l'autre), mais dans la méconnaissance de la propre intention. Ceci marque une différence abyssale entre la "vérité absolue" (ou ingénue) et ce que nous appellerons Vérité Intérieure.

Ce n'était donc pas une omission de reconnaître leur point de vue personnel; c'était plutôt une méconnaissance totale d'une intention de leur part. Même lorsqu'ils pontifiaient que " personne ne possède la vérité complète" (un autre absolu), ils le disaient sans comprendre leur propre intention, antérieure au point de vue à partir duquel on émet le jugement sur la réalité.

J'appelle "**vérité absolue**" ces constructions intellectuelles que réalise l'esprit pour interpréter un phénomène du monde extérieur, dans lequel je crois qu'il y a une correspondance exacte entre la construction intellectuelle et le phénomène extérieur, ayant une indépendance totale de moi et ayant un temps infini. J'ajoute l'attribut "ingénu" à l'attribut "absolu" pour montrer que dans l'énonciation de cette vérité on nie la conscience en tant que constructeur du modèle interprétatif de cette réalité et l'on nie, par conséquent, l'intention de ma conscience. Toute formulation de cette "vérité" est inséparable de l'intention de ma conscience, de son histoire et de son avenir.

Il est habituel de qualifier de puérile la méconnaissance de l'intention des autres, et par conséquent, l'acceptation ingénue de tout ce que l'on dit. Mais ce qui me semble réellement ingénu c'est la méconnaissance de notre propre intention chaque fois que nous émettons un jugement

Quand quelque chose leur arrivait (je pense à ceux qui parlent de la vérité absolue), lorsqu'ils échouaient à un examen ou manquaient une affaire, ou la personne aimée les quittait, ou que quelqu'un mourait, ou qu'un enfant leur demandait l'aumône, lorsqu'ils subissaient n'importe quel petit accident dans leur milieu, toutes ces vérités qui avaient été proclamées comme " absolues " cessaient de l'être. Je reconnaissais dans leur situation vécue ce que j'expérimentais moi-même souvent. Ainsi, en n'essayant pas de remettre en question ces " vérités " mais en les acceptant telles qu'elles sont, j'ai observé qu'au bout d'un temps elles n'étaient même pas soutenues par ceux qui me les avaient assurées. Et j'en conclus que ma confusion n'était pas plus grande que celle des autres.

2. QU'EST-CE QUI NOUS ARRIVE ?

Il me semblait que la proposition de se connaître soi-même était intéressante, mais que fallait-il faire ? Par où fallait-il commencer ? Les psychologues disaient que l'on était introverti, ou timide, ou de caractère schizophrène, ou que l'on avait un très haut ou très faible coefficient intellectuel, ou encore que la famille dont on était issu n'était pas solide, etc. Ce sont des phrases qui ont cette saveur de vérité absolue, mais qui ne me permettaient pas de m'approcher de moi-même.

C'est peut-être pour cela qu'en entendant un jour quelqu'un dire " l'être humain souffre ", cette simplicité eut un écho en moi. Que l'affirmation fut vraie ou fausse, il m'arrivait quelque chose qui arrivait à tout le genre humain. A partir de ce moment je n'étais plus le seul à me sentir confus, angoissé et désorienté. Quelle phrase si simple et si évidente ! Mais son importance résidait dans le fait que cela m'arrivait et que je ne m'en étais pas aperçu. Cela m'arrivait et ce n'était pas dû aux circonstances. Je n'avais pas vu l'évidence. En plus, cela arrivait aussi aux autres.

Pour se connaître soi-même, je dois commencer par connaître "ce qui m'arrive ". Ce qui m'arrive ne peut pas être classé dans des catégories vrai ou faux, bon ou mauvais. " Cela m'arrive ", c'est cela qui est important. Il ne convient pas non plus de se baser sur les interprétations que donnent les autres sur ce qui "m'arrive", surtout après avoir vérifié que c'est l'opinion de ceux qui ne tiennent pas compte de ce qui "leur arrive".

Les hypothèses des physiciens ne se démontrent pas à priori. Il est nécessaire d'accumuler beaucoup d'information avant d'interpréter ou de théoriser sur un phénomène. La rigueur pour mesurer le phénomène est telle qu'elle tient compte des erreurs de mesure produites par les instruments et par l'observateur lui-même. Pourquoi la connaissance de ce qu'on appelle " soi-même " devrait-elle être moins rigoureuse ?

Pour se connaître soi-même il faut d'abord accumuler de l'information sur soi-même **(1)**. Si le point de vue est psychologique, on doit apprendre à accumuler des données psychologiques. Quand je dis, par exemple : je souffre parce que je suis seul, je dois accepter le fait que cette phrase ne dit absolument rien sur moi-même. Elle interprète plutôt une série de sensations déplaisantes que j'englobe comme souffrance, les attribuant au fait d'être seul. Pour avancer dans la vérité sur moi-même, la phrase doit être construite de la façon suivante : je *crois* que je souffre parce que je suis seul.

Ceci m'amène à me demander qu'est-ce qui me fait dire que je souffre ? Qu'est-ce qui m'arrive intérieurement (registres) ? Qu'est-ce que j'entends par le mot " je souffre " ? Faire cette description est différente à dire: je suis seul.

“Je suis seul” est la raison que j’attribue au déplaisir que j’expérimente. Mais je dois assumer qu’il s’agit d’une interprétation de ce qui m’arrive, et qu’elle peut être correcte ou incorrecte. En tout cas c’est une interprétation de ce qui m’arrive et non pas la description de ce qui m’arrive.

Il est très courant qu’on ait une interprétation sur tout ce qui nous arrive et pourtant cette interprétation ne sert à rien. Par exemple, elle ne sert pas à résoudre le problème de ne plus être seul, si c’est cela qui me préoccupe. Dans la plupart des cas ces interprétations sont des phrases que j’ai entendu dire par des gens plus inspirés que moi, ou que j’ai lu dans des livres qui racontent - ai-je cru - des vérités. Mais elles ne m’ont pas aidé à me connaître intérieurement et si elles m’ont produit un soulagement, il a été momentané et statique; ces interprétations ne m’ont pas laissé les outils nécessaires pour avancer dans un milieu toujours changeant.

Si je suis intéressé à me connaître, je ne peux pas partir d’un comportement humain abstrait, décrit par d’autres, qui me force à le reconnaître dans mon expérience. Je ne peux pas le faire à partir de quelques phrases toutes faites telles que “ la vie n’a pas de sens ” ou “ moi je suis moi et toi tu es toi ” ou “ je suis un libre penseur ”, etc.

Si je veux vraiment me connaître, je dois apprendre à *observer* ce qui m’arrive et à le différencier de ce que “ j’interprète ” qu’il m’arrive: observer les points du corps tendus, la façon dont je respire, les images qui traversent mon esprit, ce qui fait monter ma tension, ce qui la fait descendre, quels sont mes pensées et mes actions dans de différentes circonstances, etc. Ce que j’interprète fait partie de mon observation, et je me rends compte que je ne peux pas m’empêcher d’interpréter, mais je reconnais que c’est une construction de mon esprit et non pas une vérité en soi.

Apprendre à décrire ce qui m’arrive c’est apprendre à vivre avec la vérité intérieure; c’est constater la différence entre ce qui m’arrive et l’interprétation que j’en fais, c’est s’approcher de la vérité intérieure.

Lorsque j’explique ma souffrance en disant qu’elle est due à mon père qui a détruit ma vie, ou que quelqu’un m’a porté préjudice, ou que mon conjoint m’a abandonné ou que je manque d’argent pour vivre ou que j’ai besoin d’un meilleur logement, je ne suis pas en train d’énoncer des lois de comportement. Il s’agit de choses que nous croyons et nous essayons de dépasser. Mais en définitive elles ne disent rien sur nous mêmes. Nous courons derrière notre bonheur, en cherchant à obtenir ce que croyons-nous, va soulager notre douleur. Le plus souvent nous n’y arrivons pas et lorsqu’on y arrive, on découvre que cela ne suffit pas pour calmer notre inquiétude.

Il y a tellement de choses que nous croyons; que si nous nous appuyions sur elles, nous ne pourrions pas avancer dans la connaissance de nous mêmes. Je dois distinguer entre "ce qui m'arrive " de "ce que je crois qui m'arrive ". Le fait de savoir si ce que je crois est vrai ou pas, n'est pas en discussion. Il est intéressant de faire la différence entre ce qui m'arrive et ce que je crois qui m'arrive. C'est tout. Mes croyances, je les appelle des "interprétations", alors que ce qui m'arrive je peux l' "observer".

Je reconnais cette description comme une vérité intérieure:

Se connaître n'est donc pas une idée de moi-même, mais l'accumulation d'information que j'obtiens grâce à l'observation de moi-même.

3. L'OUBLI DE MOI-MEME

La difficulté que présente cette question sur la vérité intérieure réside dans le fait que toutes nos habitudes et notre éducation vont dans le sens de ne pas se voir soi-même. Elles vont plutôt dans le sens d'être hors de soi-même, d'écarter le regard de soi et ne pas voir ce qui est évident. J'attache tant d'importance au travail que je suis en train de faire, au livre que je lis, à la conversation que je tiens, au film à la télé, je suis tellement concentré avec tout cela, que " j'oublie que j'existe ". Cet oubli je l'expérimente en fait comme de l'intérêt, de la motivation, de la distraction. Quand quelque chose ne marche pas dans cette situation apparemment si importante et essentielle, pour laquelle j'ai dû m'oublier, quand quelque chose se passe mal, j'expérimente une soudaine prise de conscience de moi-même, une frustration et un sanglot intérieur.

A ce moment là nous disons : cela s'est mal passé et par conséquent je souffre. Cela nous paraît logique, évident. Si quelque chose échoue là-bas je dois souffrir ici. C'est évident.

Eh bien, cela ne me paraît pas du tout évident. Le fait de s'oublier soi-même dans son activité quotidienne, me semble un élément important. En plus, si je suis attentif, je vais observer que ce sont justement les activités qui me créent cet "oubli que j'existe" qui me paraissent les plus intéressantes.

Je distingue entre l'oubli de soi-même et ce que j'appelle la vérité intérieure, qui nous pousse à regarder, à décrire et à observer ce qui nous arrive. On me dira qu'en agissant de la sorte on verra davantage sa propre souffrance, son non-sens, ses échecs. C'est vrai, mais on verra mieux aussi sa joie et son unité. Si par contre l'on pense qu'il vaut mieux rester dans l'oubli de soi, pour ne pas souffrir, il y a une incompatibilité de points de vue par rapport à ce qui

suit dans mon exposé. La vérité intérieure est le fait de s'oublier soi-même. Cela a comme conséquence l'oubli de ma propre souffrance. Mais cela implique aussi de ne pas avoir la possibilité de me connaître et de dépasser cette souffrance.

4. LE REGARD INTERIEUR (2)

Dans une histoire de Quino, Mafalda dit à Felipe : « tu dois te connaître toi-même », et Felipe lui répond angoissé « et si je ne me plais pas ? » Je crois que la peur de Felipe est la première difficulté que nous devons vaincre pour pouvoir développer un regard sur nous-mêmes.

Le fait d'observer ce qui m'arrive pose le problème suivant: habituellement ce qui m'arrive n'est pas ce que je voudrais qui m'arrive. Ce qui m'arrive est souvent très éloigné de ce qui "devrait m'arriver". Je produis une fuite de moi-même lorsque je fais face à la contradiction entre ce que j'observe et ce que je voudrais observer. La fuite de soi-même devrait être difficile, cependant c'est plus facile qu'un battement de cils. Lorsque je regarde un tableau qui me déplaît je ferme simplement les yeux ou je regarde ailleurs. Il suffit de me concentrer sur autre chose pour qu'en quelques secondes j'oublie ce qui me déplaisait.

Par contre, si je suis un peintre et que la peinture m'intéresse, je vais sûrement revenir sur ce premier tableau pour y découvrir ce qui me déplaît, en observant la composition de couleurs, les lignes irrégulières et, le sujet. Si l'intérêt est de me connaître "moi-même", mon regard découvrira au moins qu'il m'arrive des choses qui me déplaisent.

Pendant que tu lis ce que je te propose, tu es certainement en train de ressentir quelque chose, tu t'ennuies, tu t'enthousiasmes, tu t'identifies, tu penses à certaines choses, tu discutes ce que je te propose, tu approuves ou tu vas encore plus loin dans tes idées que ce que j'ai pu penser. Si tu observes tout cela pendant que tu lis ce paragraphe, c'est parce qu'il y a un regard sur toi-même qui s'est réveillé. Tu suis mon discours, mais tu observes doucement ce que mon discours produit en toi. Si tu l'as essayé, tu as effleuré le regard intérieur: le regard qui regarde celui qui regarde.

Le regard intérieur nous montre ce qui nous arrive, nous pouvons nous connaître mieux grâce à lui. Lorsque je regarde un tableau par exemple, je ne prendrais pas une paire de ciseaux pour le détruire, et je ne discuterais pas non plus s'il est laid ou beau. Je l'observe simplement, et plus j'apprends sur la peinture, plus je pourrai le regarder sous de différents angles, plus je pourrai voir beaucoup de choses que je n'observais pas au début, quand j'ai

commencé à m'intéresser au dessin. Nous sommes habitués à percevoir le monde extérieur depuis notre enfance, mais nous ne sommes absolument pas habitués à éveiller le regard sur nous mêmes. Nous n'avons pas l'habitude d'avoir un regard sur le regard qui observe le monde extérieur. Cela peut sembler bizarre, mais ce regard là ne se produit pas mécaniquement, comme c'est le cas des perceptions que nous recevons à travers les cinq sens.

Tu te demanderas pourquoi devrais- tu faire quelque chose qui ne se produit pas mécaniquement. Lorsque Galilée décida de commencer ses recherches sur le mouvement des planètes, il a du inventer un instrument qui lui permette de rapprocher son regard à la lune et aux étoiles, il a du créer le télescope. De la même façon que pour connaître l'espace nous avons besoin du télescope, pour voir les atomes nous avons besoin du microscope, et pour se connaître "soi-même", nous avons besoin du regard intérieur. Mais pour l'éveiller il nous faut une intention.

Lorsque je me lève tous les matins, le monde des choses commence à agir sur mes sens, le regard sur le monde se réveille et grâce à lui je peux fonctionner pendant toute la journée. Je pourrai vivre toute ma vie sans jamais effleurer ce regard qui me permet de me regarder moi-même. Mais il y a des moments dans la vie où ce regard se réveille presque par hasard. Il s'agit de certains moments de profondes crises et échecs. Ce regard se réveille dans des moments difficiles ou dans des situations très particulières et me donne des informations utiles pour pouvoir faire face aux difficultés et passer à une nouvelle étape vitale. Il est donc très probable que plus d'une fois tu aies été en contact avec ce regard.

Ce regard que nous avons appelé intérieur, il est possible de l'éveiller, de le développer et de l'approfondir, si nous voulons aller plus loin dans la vérité intérieure et dans la connaissance de nous mêmes. Ce regard peut être actif lorsque nous sommes en train de regarder le monde extérieur de multiples façons. Nous pouvons le développer, de la même façon que nous apprenons à jouer au tennis, à nager ou à conduire une voiture. Plus on l'exerce, plus il est simple à réaliser, et avec le temps nous pourrions incorporer un système de mouvements réflexes qui facilitera cette action. Cette attitude sportive ou ludique est très saine, car dans le jeu tout est amusement et apprentissage. Dans le jeu, je m'amuse avec ce qui m'arrive et je ne juge pas mes adversaires, je ne vais pas me punir parce que mes mouvements sont maladroits. Dans le jeu ce qui importe c'est l'amusement, et non pas les erreurs. Ce que je peux observer avec mon regard intérieur est merveilleux ; il n'a pas besoin de juger, ni de punir, et si le jugement se présente, je devrais le considérer comme faisant partie de ces merveilles que j'observe.

Ne vas pas croire que pour réveiller le regard intérieur, il suffit de fermer les yeux ou de faire une espèce d'introspection. Il se réveille lorsque j'observe ce qui m'arrive pendant que j'agis dans le monde. Cette "observation" est douce, gentille, attentive, comme celle d'un enfant que tu commences à connaître.

Je t'ai parlé de deux regards. Un regard habituel, qui se produit mécaniquement, que nous appelons le *regard vers le monde*, et un regard vers nous mêmes que nous appelons le *regard intérieur*.

5. LE REGARD EXTERIEUR

Le fait de nier ou de cacher ce qui nous arrive, nous laisse exposés à une interprétation de "ce qui se dit" de l'être humain. On nous dit comment est une famille, comment sont les relations de couple, de travail ou d'amitié, etc. Toutes ces choses qui se disent ne sont pas comme "elles m'arrivent". En découvrant comment "elles m'arrivent", il est possible de comprendre comment "elles nous arrivent". De cette particularité qui est vraie pour moi, on peut arriver à un comportement plus général, et cette démarche est plus évidente que l'inverse. On dit des choses sur la famille, on dit des choses sur le couple, et je souffre de ma situation familiale et de ma situation de couple. Je peux croire à "ce que l'on dit" de la même façon que je crois aux fantômes dans un film d'horreur pendant que je le regarde. Mais le fait d'y croire à ce moment-là n'implique pas son existence dans le monde des choses. De la même façon je peux croire "ce que l'on dit" mais le fait de "croire ce que l'on dit", ne veut pas dire que les faits vont se dérouler ainsi.

"Ce que l'on dit" est justement ce que nous dénonçons comme "vérité ingénue", où les jugements de valeurs sont émis en termes absolus, puisque leur intention est cachée. Par conséquent l'interprétation de soi-même et du phénomène humain qui se base sur ce type de vérité, est finalement induite par la force, à travers des schémas extérieurs inhérents à une époque déterminée.

Ce qui m'intéresse davantage, ce n'est pas le fait que les phénomènes ne se produisent pas comme on le dit, mais plutôt que vous soyez motivé à vérifier cela, en vous approchant de la vérité intérieure. Je parle ici de ces vérités auxquelles il est possible d'accéder au travers du "regard intérieur". Je les différencie du "regard extérieur", qui correspond justement à "ce que l'on dit".

De la même façon qu'il est possible de réveiller un regard intérieur, il existe aussi un regard extérieur, mais malheureusement celui-ci n'a pas besoin d'être réveillé, il est au contraire très réveillé et actif. C'est un regard qui m'observe, qui me juge plutôt de l'extérieur. Je ne voudrais pas te confondre, évidemment

nous sommes toujours les mêmes lorsque nous nous regardons, mais nous le faisons comme vus de l'extérieur. Nous le faisons à partir d'une optique qui n'est pas la nôtre, mais qui a été suggérée, imposée en réalité par un système de valeurs de la société ou du groupe social dans lequel je vis. C'est un regard du bien et du mal, de ce que je dois et ne dois pas être.

Ce regard extérieur à moi-même me crée des inhibitions. Les jeux qui nous ont servis d'exemple dans les chapitres antérieurs, ne pourraient pas être joués car nous devrions être excellents ou compétents. Si je me découvre un talent ou une vocation que j'aimerais développer, il faudrait qu'elle soit "à la mode" ou "bien payée".

Le regard extérieur m'éloigne de moi-même et m'expose à choisir des projets qui n'ont rien à voir avec moi. Je suis exposé aux intentions de tiers, sans mon consentement, sans qu'elles aient à voir avec moi.

Si la société dans laquelle je vis est en crise, désorientée et dans un état de non-sens, le regard extérieur me poussera vers cette même désorientation et non-sens.

Il est possible de dépasser les préjugés culturels d'une société à un moment historique, et d'avancer dans la connaissance de soi-même. Pour cela il nous faut développer notre regard intérieur, apprendre à observer ce qui nous arrive. En appliquant cette démarche nous nous souviendrons de notre propre existence et nous pourrions distinguer entre ce qui nous arrive de ce que "nous croyons qui nous arrive" et nous découvrirons que ce que nous "croyons" fait parti d'un ensemble de croyances de cette société où je vis.

Chapitre II

LA REALITE PSYCHOLOGIQUE

1. LES ÉTATS DE LA CONSCIENCE

Lorsque je parle “d'états intérieurs”, je fais référence à une situation globale de la conscience à un moment donné, à des façons d'être de la conscience, où les perceptions, les sensations, les images, les pensées sont propres à cet état. Ils sont teintés par cet état. Tout ce qui se passe là est teinté par une façon de voir le monde à ce moment-là **(3)**.

Les états intérieurs sont nombreux mais je vais surtout me concentrer sur ceux qui sont vécus comme étant souffrants.

Nous ne percevons pas le monde de la même façon lorsque nous sommes endormis, lorsque nous sommes déprimés, joyeux ou en colère.

Ceci pose un problème pour les personnes qui croient qu'il n'y a qu'une seule réalité. Elles vont nous dire que dans tous les états de conscience, la perception et la structuration que l'on se fait du monde est fausse, sauf bien sûr, celle qu'elles perçoivent de leur propre état de conscience, qui est le “réel”. Par conséquent les perceptions dans l'état de sommeil sont fausses, celles qui se font à l'état d'épuisement aussi sont fausses, etc. Tout à coup ces personnes tombent amoureuses, elles font des folies, et quand tout a échoué, elles expliquent qu'elles étaient “ailleurs”... Mais maintenant qu'ils sont “revenus à eux” tout est clair à nouveau et on peut les excuser des folies commises. Alors ils commencent à faire tout ce que font les gens raisonnables. Et on se demande si un jour ils viendront demander des excuses parce qu'ils se croyaient raisonnables mais qu'ils étaient “ailleurs”, comme amoureux, hors d'eux, et qu'ils se sont réveillés et se sont rendus compte des folies qu'ils avaient commises”.

Distinguer entre ce qui est réel et l'irréel, n'est pas si simple que cela en a l'air. La “réalité” est un mot complexe qui est bon pour les sciences économiques, car d'après ce que j'ai lu dans les journaux de cette fin du siècle, elles ont découvert la réalité concrète et pratique.

En ce qui nous concerne, nous rajouterons un nom de famille comme nous l'avons fait avec le mot “ vérité ”. Nous parlerons de réalité psychologique.

2. L'EXPERIENCE DE LA REALITE

La conscience va structurer les données qu'elle reçoit de façon différente, d'après l'état dans lequel elle se trouve. Cela est une *réalité psychologique*. Lorsque nous dormons, les rêves ne sont pas vécus comme des rêves. Nous les vivons comme une "réalité". Lorsque nous sommes angoissés, nous ne percevons pas ce qui nous arrive comme étant lié à cet "état", nous le vivons comme étant la "réalité". La même chose arrive lorsque nous sommes amoureux ou sous l'influence d'une émotion : l'expérience intérieure de notre perception et structuration du monde est la "réalité". Lorsque nous sommes dans notre activité quotidienne, nous ne la ressentons pas comme "une façon de voir les choses", ce qui d'ailleurs voudrait dire qu'il y a d'autres points de vue, mais plutôt comme étant la "réalité". Lorsque nous nous souvenons de notre temps vécu, nous le voyons comme la "réalité". Mais dans tous les cas il s'agit de réalités psychologiques.

Pour cela, lorsque nous parlons d'états intérieurs, nous parlons d'une façon de percevoir et de structurer l'information que nous recevons. Nous ne discutons pas si ce que nous percevons du monde est vraiment "la réalité". Nous observons que notre perception du monde, est vécue comme étant réelle. Nous observons en plus, que la conscience varie sa façon de structurer cette expérience, selon le moment. Elle varie selon l'état intérieur.

Lorsque nous rêvons, cela devient évident pour nous. Les structurations de la conscience dans le rêve sont vécues comme réelles. En comparant cette façon de structurer avec une autre, différente, faite par exemple en état de veille, nous disons que les rêves que nous avons eu sont faux. Mais nous ne pouvons pas affirmer cela à partir d'un état de rêve.

Lorsque la conscience, en veille, se trouve prise par une émotion quelconque, une forte peur par exemple, (une nuit noire, seul dans une forêt épaisse et lointaine, dans laquelle " l'au-delà " est aux aguets), ce que nous percevons et structurons dans cet état, nous l'expérimentons comme "réel".

La même chose arrive dans l'état amoureux ou dans n'importe quel état magique où les objets prennent tout soudain une intention propre.

Passons à un autre exemple. Prenons le cas des croyances.

3. LES CROYANCES (4)

Dans mon adolescence j'ai appris un jeu appelé "le jeu de la vérité": Il s'agissait d'adopter une attitude de pleine franchise avec les autres; on se questionnait et répondait crûment sur notre intimité. Le jeu continuait jusqu'à ce que certains se disputent, au point que l'on ne pouvait plus continuer. Certaines fois, moi-même, j'ai été paralysé lorsque les autres donnaient des opinions sur des aspects de ma vie, difficiles pour moi de tolérer. Souvent tout finissait dans le désordre, les amis se fâchaient et le jeu suivant n'avait de sens que pour dire ce que l'on n'avait pas osé dire avant, c'était une sorte de vengeance non dissimulée.

Ce qui était intéressant dans ce jeu c'était de découvrir que nos croyances sur nous mêmes ne correspondaient pas à ce que les autres percevaient de nous.

Cela causait un registre de désarroi particulier. On refusait de reconnaître que ce qu'on te disait, était tel quel. On utilisait toutes les ressources possibles pour que la réalité fût ce que l'on voulait ou comme on croyait au lieu d'être celle qui apparaissait dans le jeu.

Les croyances ont une réalité psychologique.

Lorsque nous croyons à quelque chose, notre croyance ne se présente pas comme telle. Je crois que demain j'irai déjeuner avec un ami. Ceci est une possibilité qui peut se produire ou non. Nous ne parlons pas de ce genre de possibilités lorsque nous parlons de croyances. Si demain je ne vais pas à ce rendez-vous, je peux comprendre que les choses ne se sont pas passés comme je l'espérais. Il s'agit dans ce cas d'une possibilité dont je reconnais qu'elle peut arriver. Nous parlons de "croyances" lorsque la probabilité de non occurrence de ce que je crois est égale à zéro (5).

Si demain en sortant dans la rue toutes les voitures qui passaient à côté se jetaient sur moi et tentaient de m'écraser, j'aurais certains problèmes. Le premier serait de rester sauf. Mais le deuxième, aussi important que l'antérieur, serait d'accepter que les automobilistes ne sont pas tels que je le crois. Au lieu de faire attention aux piétons pour ne pas les écraser, ils essayent de les renverser. Ici, mon problème est de résister à accepter que le monde n'est pas tel que je le croyais.

Cette croyance (que tous les automobilistes font attention à ne pas écraser un piéton) ne se présente pas à moi comme telle. Elle se présente à moi comme une réalité. Si cela n'arrivait pas, j'aurais des sacrés problèmes avec mon image du monde ! Toute notre image du monde est justement cela : une image, des croyances que nous avons sur le monde et sur les personnes. **Mais elles ont pour nous une réalité psychologique. C'est-à-dire que nous**

les expérimentons comme réalité et non pas comme des croyances. De la même façon que nous expérimentons le rêve comme réel, et nous nous rendons compte qu'il s'agissait d'un rêve au moment du réveil, les croyances agissent comme la réalité, et nous nous apercevons qu'il s'agissait de croyances lorsqu'elles se heurtent à des événements que nous ne pouvons plus interpréter. D'une certaine façon "nous nous réveillons" de cette croyance. Nous étions illusionnés et maintenant nous ne le sommes plus, nous sommes désillusionnés.

Ainsi nous avons des croyances sur nos relations affectives, nous croyons au système bancaire, nous croyons ce que nous disent les journaux, la T.V., etc.

Nous avons des croyances sur nous, sur le comportement des autres, et sur le comportement social. Nous agissons guidés par des croyances. Pendant un certain temps nous agissons dans le monde, et ces croyances n'entrent pas en contradiction avec les événements. Alors tout confirme leur valeur comme vérité.

Mais souvent il arrive que nos croyances échouent. Elles perdent alors leur pouvoir sur nous et nous les remplaçons par d'autres croyances.

C'est ainsi qu'on ne peut pas reconnaître une croyance comme telle. Nous l'expérimentons comme une réalité. Lorsqu'un événement quelconque nous montre que les choses ne sont pas telles que nous le "croyions", nous découvrons que c'était seulement un modèle de la réalité. De même qu'il n'est pas possible de reconnaître un rêve comme tel pendant que nous dormons. En revanche lorsque nous nous réveillons, nous pouvons constater que l'expérience vécue au moment précédent était bien un rêve, mais c'est un constat qui se fait à partir d'une autre forme de structurer les événements. On peut se demander si la conscience pourrait structurer les choses de telle façon que les croyances se reconnaissent comme telles, sans attendre le moment de la désillusion. Il devrait y avoir une façon de structurer, qui soit non illusoire, qui soit plus que l'état de veille, qui soit capable de reconnaître les croyances qui agissent sur la conscience **(6)**. Je fais allusion au chapitre où nous analysions le "regard intérieur", pour la confirmation de cet état.

Il n'est pas facile de dévoiler ses propres croyances, car tout notre être va s'y opposer. Les moments de désillusions sont ceux qui se rapprochent le plus de ce phénomène. Quand un bon ami m'a trahi, je ressens la trahison. Il est arrivé quelque chose qui n'aurait pas dû se passer. Si je raconte ceci à d'autres, ils me diront : « tu viens de t'en apercevoir ? », on savait tous qu'il ou elle était comme cela...

Il y a d'autres croyances soutenues par les personnes qui vivent dans une même époque, dans un même moment historique. S'il est difficile de se rendre

compte d'une croyance au niveau personnel, le faire avec une croyance de l'époque est impossible. Il est impossible de dire qu'un mur est blanc si tout le monde le voit noir. Ces croyances ont une valeur "absolue", et elles ne perdent cette valeur de vérité que lorsqu' on s'approche de la fin d'une étape et le début d'une autre.

Les croyances sont en rapport, non seulement avec le moment historique, mais aussi avec la culture d'un peuple. Le moment historique actuel est extraordinaire du fait qu'il s'agit d'un moment de mondialisation, ou les cultures s'approchent et s'influencent. C'est ce qui m'amène à croire qu'il y a **des croyances qui vont être dévoilées, pour permettre la naissance d'une nouvelle ère, et qu'il va s'agir de croyances fondamentales de l'humanité, qui nous accompagnent depuis nos origines. Il s'agira de croyances communes à toutes les cultures qui vont se dévoiler et auxquelles on ne croira plus et qui vont se briser pour permettre qu'une nouvelle vérité apparaisse. Une nouvelle vérité qui va remplacer ces autres croyances qui nous ont accompagnés depuis des dizaines de milliers d'années.**

Fermons cette parenthèse sur les croyances de l'époque et récapitulons.

Il n'existe pas une réalité en soi ou objective. La conscience structure le monde de différentes façons qui dépendent de son " état " et cette structuration est expérimentée comme réalité. Cette expérience de la réalité, nous l'appelons réalité psychologique. A la base de cette structuration de la réalité il y a un "système de croyances" qui sont des présupposés de l'époque, des vérités évidentes de l'époque, que l'on présuppose des "vérités en soi ou objectives".

Chapitre III

LE NON-SENS

1. LA DESCRIPTION DU NON-SENS

Je vais parler ici d'un état intérieur particulier. Il n'est pas difficile à reconnaître et admet différentes possibilités d'approfondissement.

Nous parlerons d'un non-sens quotidien, sans nous approcher encore de cette inconnue que nous appelons "la mort ". Je sens une fascination spéciale lorsque je pense que nous vivons tous en sachant que nous allons mourir, mais croyons que ce n'est pas ainsi car cela n'arrive qu'aux autres. L'évidence de notre mort à court terme peut être très forte, lorsque cela arrive à des êtres qui sont près de nous pour d'autres raisons encore; mais au fond de nous-mêmes, nous croyons que cela ne nous arrivera pas. Nous n'allons pas toucher ce sujet. Etudions plutôt le non-sens.

Quant à ce thème, il faut être attentif. J'ai souvent rencontré des gens dans une situation de non-sens, qui se posaient des questions fondamentales sur le sens de l'existence. L'intérêt de ces formulations ne provient pas d'un profond questionnement qui conduise à des actions, à des recherches ou à des expériences; le discours se présente plutôt comme une série d'arguments justifiant le non-sens.

Cela fait soupçonner que ces questions fondamentales font partie de cet état et sont utiles pour le justifier, mais qu'elles ne sont pas un moteur poussant à la recherche de nouvelles réponses.

Par conséquent nous ne toucherons pas encore le problème fondamental de l'existence. Nous allons étudier des situations psychologiques antérieures à cet état qui doivent être éclaircies si nous voulons formuler les choses autrement.

La plupart du temps, j'ai observé que ces questions disparaissent, alors qu'elles semblent transcendantes, lorsque le sujet qui les formule, arrive à résoudre son problème personnel. Je veux dire qu'on ne devrait pas perdre son temps à se poser des questions sur le sens de la vie, lorsque les véritables questions qu'on se pose sont liées à une voiture neuve, à savoir pourquoi la personne aimée nous a abandonné, comment faire pour qu'elle nous revienne, ou encore sur le travail qui n'a pas été obtenu ou sur l'examen où on a échoué.

Eclaircissons les éléments de l'état de non-sens, de cette façon d'être de la conscience dans le non-sens, pour qu'ainsi les questions intéressantes soient vraiment intéressantes.

Nous avons tous vécu des situations de forte souffrance, de grande contradiction et de violence intérieure. Rien de cela ne fait partie de l'état de non-sens.

Dans cet état on n'enregistre ni une grande souffrance, ni des forces intérieures contradictoires ; il y a une sorte de tranquillité où tout " m'est égal ". Toute mon action vers le monde fonctionne par inertie: je me lève le matin parce que le réveil sonne, je vais travailler parce que c'est ce que j'ai toujours fait, si quelqu'un m'invite au cinéma j'y vais. Presque rien ne peut me faire sortir de cette neutralité émotive et si quelque chose parvient à m'émouvoir, c'est juste pour un court instant. Je fais ce que j'ai toujours fait et je me laisse mener par les événements. Je n'enregistre pas de souffrance, ni non plus de motivation. Les choses sont comme ça et peu importe que cela soit ainsi ou autrement. Il n'est pas nécessaire de rompre avec l'inertie, puisque tout est égal. Si quelqu'un me demande comment je vais, je dis que je vais bien. Je n'ai pas l'air d'avoir de grands problèmes. Il ne m'arrive pas non plus des choses intéressantes.

Lorsque j'imagine que la vie est ainsi, que demain sera comme aujourd'hui, que l'année prochaine sera identique à l'année précédente, et que dans dix ans tout sera comme maintenant, quelque chose de semblable à la panique commence à jaillir. Mais je peux l'oublier rapidement, puisque c'est déjà l'heure de dormir et que demain une journée de travail m'attend.

C'est fantastique. On pourrait dire que nous avons dépassé la souffrance, puisqu'elle ne donne plus de signes particuliers. Sauf cet ennui vis à vis de l'avenir, mot dangereux pour cet état de la conscience.

Le monde n'est pas intéressant parce que rien n'est capable de me sortir de cet état. J'ai peu d'énergie, et je suis somnolent, juste assez actif pour que l'inertie se maintienne.

J'ai lu un jour un livre sur quelqu'un qui vivait de cette façon et qui expérimentait souvent que les choses extérieures à lui-même avait une existence propre. Elles existaient en dehors de lui et cela lui donnait une sensation de dégoût, une espèce de nausée, comme s'il avait voulu expulser quelque chose de l'intérieur (7).

C'est un état dont la particularité est de ne pas avoir de motivation, il n'existe donc pas de motivation pour en sortir. Pourquoi faudrait-il sortir de là, puisque tout m'est égal ? En plus, sortir pour aller où ? Et pour faire quoi ?

Je peux même m'amuser, il y a toujours quelque chose pour engourdir ma conscience pour "l'entretenir". Je peux regarder la télévision, le football, faire l'amour, ou jouer avec l'ordinateur. Je peux travailler, faire des choses en étant très concentré, mais rien n'a de sens, d'intérêt ni de motivation. Je fais les choses parce que je n'ai pas de raison non plus pour ne pas les faire. Seul ce petit mot "futur" me produit de l'irritation et le soupçon que quelque chose ne va pas bien.

Mais comment en suis-je arrivé là ? La vie n'a pas toujours été ainsi !

2. LE PIEGE PSYCHOLOGIQUE

Cet état est une sorte de piège psychologique. Mon opinion est que tu en es là, à cause des contradictions profondes que tu n'as pas pu résoudre. Tu es parvenu à cet état comme une façon de détendre, de relâcher tes tensions qui furent à un moment donné insupportables pour ta conscience. Tu as voulu fuir quelque chose, un problème qui te produisait beaucoup de douleur, et tu as fait quelque chose avec ta tête, tu as faussé quelque chose en toi de façon que, ce qui te tracassait, a cessé d'être un problème. Tu as fait quelque chose et ta douleur s'est arrêtée, mais cela t'a fait perdre aussi l'intérêt et la motivation pour tout ce qui existe.

Non. Cela ne t'est pas arrivé par hasard. C'est toi qui es arrivé au non-sens. Tu y es arrivé lorsque tu as considéré que ta contradiction n'était pas aussi grave que tu l'expérimentais, qu'après tout, "cela t'était égal". Cette constatation a calmé ta douleur, mais tu as perdu aussi la motivation et l'intérêt pour tout. C'est arrivé petit à petit. D'abord tu as perdu l'intérêt pour ces choses, ces personnes ou situations qui étaient liées à la cause de tes problèmes ; ensuite cela s'est étendu à d'autres situations contiguës jusqu'à ce que finalement tu as pu te sentir totalement tranquille, parce que là, plus rien n'avait d'importance.

C'est ainsi que le Néant, comme l'écrit Michael Ende dans un de ses contes, a pu avancer jusqu'aux limites du monde de la fantaisie, jusqu'à tout faire disparaître.

J'appelle cet état un piège psychologique parce que certaines images ou situations me produisent un registre douloureux et je les anesthésie. En agissant de la sorte je prétends anesthésier seulement ces registres qui provoquent cette situation précise. Mais en faisant cela, j'anesthésie les registres de situations contiguës et ainsi de suite, comme dans une réaction en chaîne, rapidement, tout m'est égal. C'est-à-dire, **tout me provoque le**

même registre. Mais c'est ta contradiction qui t'a amené à cet état de non-sens. Tu n'es arrivé à cet état ni par la métaphysique, ni non plus par une philosophie de l'existence, ni par une nausée, ni rien de semblable.

C'est ta contradiction qui t'était douloureuse et souffrante, que tu ressentais sans issue. Celle-là que tu n'as pas su intégrer, comprendre, pardonner, qui t'a amené au monde du néant, au monde des morts-vivants, au monde des zombies.

Il est difficile de comprendre tout ceci à partir de l'état de zombie ; mais si tu sens, avec ta vérité intérieure, que demain sera pareil à aujourd'hui, que l'année prochaine sera pareille à la précédente, et pareille à la suivante, et à la suivante, et à la suivante; et que tu veuilles sortir du piège dans lequel tu t'es jeté. Ne plus avoir peur de la souffrance et considérer que cet état est pire que souffrir. Il est pire parce qu'il n'y a pas de possibilité d'avancer, de découvrir, de rechercher. Il n'y a pas de recherche intérieure puisque tout t'est égal.

Tu prétends que ces vieux problèmes amoureux, familiaux ou autres, tu les as résolus il y a très longtemps. Et tu insistes sur le très. Tu as cette sensation parce que ton temps s'est arrêté et a cessé de tourner, dans une sorte d'hibernation psychologique. Tu crois que tu as résolu ces problèmes parce que lorsque tu t'en souviens, ils ne te renvoient à aucun registre particulier, ils ne te produisent aucune sorte de commotion. Mais si tu es rigoureux, tu reconnaîtras que dans cet état rien ne te produit une commotion particulière. Ainsi ce que tu dis est, pour le moins, douteux.

Alors tu me diras des mots qui semblent corrects. Tu diras que tout finit avec la mort par exemple ; ou que l'argent ne fait pas le bonheur, mais qu'il peut aider à l'obtenir ; des phrases de ce genre que tu as entendues par là. Tu es tombé dans le piège du psychisme. Un piège qui t'a servi pour te cacher de toi-même, pour oublier un problème qui t'a paru insoluble, pour échapper à la contradiction. Tout est faussé dans ta pensée, ton émotion et ton action, et il y a une seule chose qui a du sens : sortir du non-sens.

Il reste encore un problème à résoudre. Pour sortir du piège il faudra retourner à la contradiction de laquelle tu as échappé. Tu devras retourner à cette situation que tu n'as pas pu résoudre. Mais la souffrance offre plus de possibilités que le non-sens. La souffrance te motivera pour dépasser le non-sens.

3. L'ANESTHESIE DES REGISTRES INTERIEURS

Comment est-ce que je produis l'anesthésie ? Il suffit de détourner le regard de ce que j'expérimente comme une situation sans issue, de détourner le regard de ce qui me produit de la douleur et de la souffrance. En faisant cela, l'erreur psychologique ne disparaît pas, mais le registre que cette erreur produit, disparaît, ou plutôt, se modifie.

Tu as certainement expérimenté plus d'une fois dans la vie quotidienne des difficultés que tu ne veux pas affronter. Tu ne veux pas les affronter parce que tu sens que tu ne seras pas capable de les résoudre. Ce que tu fais, à ce moment, c'est chercher à t'occuper d'autres choses, peut-être vas-tu regarder d'autres aspects de la situation, mais en réalité tu fuis ce que tu pressens qui sera difficile. Tu fais cela jusqu'à ce que cette situation explose et s'impose à toi. Alors tu t'étonnes de cet accident apparent qui s'est produit. Tu te fâches parce que tu n'as pas été prévenu à temps, parce que quelqu'un t'a trompé, a trahi ta confiance. J'espère que tu as eu l'occasion de vérifier que pour certains de ces "accidents", ce fut toi-même qui ne voulait pas voir les indicateurs quand il était encore temps, toi-même qui a détourné le regard de ce problème qui ensuite s'est imposé à toi.

Ce sont des exemples pour illustrer ce dont je parle lorsque je dis "détourner le regard". Dans ce cas, le regard se détourne des perceptions qui proviennent du monde extérieur. Tu peux imaginer qu'il est simple et habituel de détourner le regard des sensations provenant du monde intérieur.

Ainsi, face aux contradictions que j'expérimente comme étant très souffrantes, l'état de non-sens remplit la fonction d'anesthésier ces registres. Cette anesthésie se produit en détournant le regard de la contradiction et de la souffrance. Le fait de détourner le regard cache cette souffrance mais produit cet état, cette façon d'être que nous avons appelé **non-sens**.

Chapitre IV

L'ÉCHEC

1. L'ÉXPÉRIENCE DE L'ÉCHEC

Mon ami, rien n'est comme on te l'a dit, rien n'est comme tu le croyais. Tu crois que l'idiot c'est toi, que c'est à toi seulement que les choses arrivent. Il n'y a que toi qui as échoué avec cette merveilleuse femme que tu as connu un jour. Il n'y a que toi qui as échoué dans ces affaires qui t'auraient libéré de la crainte pour ton avenir et celui de tes enfants. Tu es le seul à avoir souffert ce que l'argent ne peut acheter. Tu es le seul qui ne peut pas se résigner à avoir perdu un être aimé. Tu es le seul à être abandonné par la grâce de Dieu lorsque tu as eu besoin de consolation. Tout n'arrive qu'à toi.

Tout le monde ne sourit pas autour de toi et il t'arrive que même en connaissant plusieurs personnes qui vivent la même expérience que toi, tu crois qu'ils font partie de la bande d'idiots, eux aussi

Tu fais des efforts pour que cela ne soit pas ainsi. Peut-être demain, peut-être, en traversant une rue, tu rencontreras la personne indiquée ou bien, la chance te sourira, elle sera, jaune comme l'or, et favorisera ton entourage, ainsi sauvé de la pauvreté ou de cette médiocrité qui t'empêche de faire tout ce que tu souhaiterais, comme voyager, acheter et ...

Oui, c'est certain, ce sera demain... Rien n'est tel qu'on te l'a dit.

Rien ne se passe comme tu le crois.

Mais l'échec te fait horreur.

C'est une société qui donne des opportunités de triomphe aux beaux et aux intelligents. Mais pour toi, rien ne se passe comme cela

Parfois, on t'a applaudi. On t'a dit que tu valais la peine et, sans le vouloir, tout le monde a su ce qu'on avait dit de toi. Tu essaies d'écouter l'écho des applaudissements qui s'évanouit. Quand j'étais en réunion avec cette personne si importante ... il me dit ... je lui dis ... et alors ils me dirent... mais c'est déjà fini, l'écho s'évanouit et une nouvelle fois je fais partie des stupides. Heureusement personne ne s'en est rendu compte, ni ne s'en rendra compte, parce que demain, tu obtiendras qu'elle aille avec toi et alors ...

Personne ne veut être un raté, c'est une insulte existentielle. Et, si quelqu'un a échoué en quelque chose, en peu de chose, on n'échoue jamais en tout, ce n'était pas de sa faute. C'était la faute de telle fille qui m'a abandonné, la faute de ma famille qui n'a jamais su reconnaître mes vertus ; même cette société d'opportunités en en a donné à tous, sauf à moi ; tout au plus, je reconnais qu'elle ne les a pas données à mon milieu social, me dis-je, puisque je pense être solidaire, etc.

Plutôt que de penser à un échec, il me semble que certaines personnes ont une dette envers moi.

Il y a une difficulté à reconnaître l'échec. A cet instant même, pendant que tu lis, tu penses que je parle à d'autres qui ont échoué, mais pas à toi, parce que demain tu auras ..., ou hier on t'a dit que demain on te donnera...

Observe ceci : ne pas savoir souffrir est pire que souffrir. C'est comme avoir peur que tu puisses avoir peur. C'est souffrir parce que les choses ne se déroulent pas comme tu voudrais, mais souffrir en plus la tension de détourner le regard de cela.

Rien ne se passe comme tu le voudrais, un point c'est tout.

Cela ne fait pas mal. Ce qui fait mal c'est qu'on te dise que demain non plus, rien ne se réalisera comme tu le voudrais. Mais je ne dis pas cela. Je dis que l'échec n'est pas douloureux ; en revanche, il est douloureux de se refuser à l'accepter.

D'après le point d'où nous regardons ce chemin psychologique, peu important les raisons pour lesquelles les choses que tu souhaites ne se réalisent pas comme tu l'espères. Peu important les bonnes ou mauvaises raisons. Elles ne se réalisèrent pas et ne se réalisent pas selon tes souhaits, c'est tout ce qui importe. Ne répond pas rapidement aux pourquoi, *observe* seulement l'échec, éveille ton regard intérieur et apprends de lui. C'est très important si tu veux réellement te connaître, si tu veux découvrir ta vérité intérieure.

Personne ne dit à voix haute "j'ai échoué". C'est comme si on disait "je suis un martien".

Je meurs de rire ! C'est la fin du siècle, la société d'opportunités a béni l'être humain et l'a fait triompher et réussir. Réussite ! Tous se sentent heureux, comblés, remplis d'amour pour leur prochain, proches et en sécurité, surtout en sécurité. Evidemment ce n'est pas ton cas, mais pour les autres c'est valable, oui.

Plus de cinq mille millions de particularités qui habitent la terre ne font même pas un universel.

Dans le langage courant, le terme "échec" s'utilise péjorativement pour indiquer qu'une personne n'a pas réussi dans la vie à atteindre ce que l'on dit devoir atteindre, et qu'elle ne sera pas capable non plus de le faire dans l'avenir.

En regardant ceci en profondeur, le terme "échec" indique que je n'ai pas réussi ce que je croyais important de réussir, et il n'est déjà plus possible de continuer à croire ce que j'ai pu croire autrefois.

Je me résiste à voir l'échec. Je préfère voir plutôt, que mes projets sont déviés, ou qu'ils ne produisent pas l'effet espéré à cause d'accidents externes. Ce facteur accidentel, hasardeux, me donne l'espoir qu'un jour cet accident joue en ma faveur. L'aspect "accidentel" me cache la responsabilité que je peux avoir dans mon action. Bien que les accidents soient répétitifs, je continue à les considérer comme des accidents et je les attribue à quelque chose que j'appelle "malchance", et qui a été produite par la position des étoiles à ma naissance. Je préfère répéter mon action mille fois, jusqu'à ce que ma vie s'achève, avant d'affronter le fait de la remettre en question.

Cette remise en question est possible dans l'échec.

Quand je dis "il m'arrive toujours la même chose", je ne remarque pas que la constatation de ce fait pourrait se formuler ainsi : "Il m'arrive que je fais toujours la même chose".

Mon action est orientée par mes croyances.

Il se produit dans l'échec, une rupture avec ce système de croyances. Un certain nombre de croyances échouent et cela remet en question mon action. La reconnaissance de l'échec n'est pas la négation de l'action, mais c'est le fait d'accepter la remise en question des croyances et son échec.

2. L'ÉCHEC DE MES CROYANCES

La reconnaissance de l'échec nous permet de changer notre regard face à une situation souffrante. Je crois qu'il s'agit là d'une des expériences internes les plus difficiles à accepter, mais qui cependant permet tout changement, toute nouvelle recherche, l'arrivée d'une nouvelle réalité.

Il y a quelque temps, mon fils et ses amis adolescents m'ont demandé si j'avais échoué dans ma vie. Comme je sais que les nouvelles générations sont formées dans l'idée de la réussite comme valeur centrale, je leur ai répondu presque sans y réfléchir qu'effectivement j'avais échoué, ce qui m'a valu d'être la cible de leur moquerie, du moins pendant un temps. Après une année ils

insistèrent sur leur question car ils n'avaient pas pu accepter ma réponse si franche et brutale.

Les personnes qui ont réussi, qui n'ont pas échoué, ont trouvé dans leur vie (ou croient avoir trouvé) tout ce qu'ils souhaitent. Ils ont accompli toutes leurs recherches et leur vie consiste à mettre en place ce qu'ils ont trouvé. Ces personnes ont complété leur recherche. Mais lorsque les choses ne se passent pas comme elles s'y attendent, c'est toujours dû à des causes externes ; jamais cette personne ne va penser que sa façon de voir le monde peut-être n'était pas la façon la plus correcte. C'est une personne qui a réussi.

D'autres personnes ne trouvent pas une réponse complète à leurs recherches, ou bien lorsqu'elles la trouvent, des centaines de nouvelles questions s'ouvrent dans leur cœur, ce qui leur fait sentir que le chemin parcouru est beaucoup plus long que ce qu'ils avaient imaginé au départ. Certaines personnes cherchent la bonté, la justice, le bonheur, le sens, et ne peuvent pas se contenter ni accepter que ces recherches soient impossibles. Ces personnes vivent continuellement l'expérience de l'échec mais elles découvrent une énorme énergie qui les poussent à continuer, à se battre, à chercher sans fatigue. En revanche il est assez commun de trouver des gens qui ont réussi, fatigués, ... et dans le non-sens. Le mot que ces personnes utilisent pour exprimer leur non-sens s'appelle la "dépression".

Nous avons parlé des croyances dans le chapitre sur la Réalité Psychologique. Nous avons montré comment les croyances sont à la base de ce que nous appelons la réalité. Nous avons dit qu'il n'était pas possible de reconnaître une croyance comme telle et que cependant c'était l'élément essentiel de ce que nous avons appelé "réalité". Nous disions que lorsque les choses ne se déroulaient pas dans le sens voulu, lorsque le monde ne se comportait plus de la façon que nous avons cru, seulement alors nous vivions une désillusion, nous nous réveillions de cette croyance.

L'échec est justement la reconnaissance soudaine de cette réalité qui n'est plus.

L'échec est l'expérience qu'on fait lorsqu'on reconnaît que ce qu'on avait cru à un moment donné être la réalité, ce que tout mon être ressentait comme étant véritable, ce que ma logique me montrait comme une donnée non douteuse, tout cela ne l'était pas, en fait. L'échec se ressent comme douloureux, mais c'est le genre de douleur que l'on a lorsque le dentiste nous enlève une dent de sagesse ou que le docteur m'extraie une tumeur maligne.

L'échec correspond à l'état de la conscience lorsque celle-ci souffre une désillusion. Je vis une désillusion lorsque j'ai été illusionné. Les illusions sont des fantaisies que je prends pour réalité. Dans l'échec, la conscience

commence la recherche d'une nouvelle réalité, de nouvelles croyances qui lui permettent d'appréhender une situation d'une façon nouvelle. La conscience s'amplifie et cherche de nouvelles réponses qui la développent et qui modifient le monde.

Regarder le monde ou se regarder soi-même, c'est les regarder d'une certaine façon. Cette façon de regarder est d'une part notre intention lancée vers le monde et d'autre part un système de croyances, de supposés, à partir desquels nous structurons toutes les données que nous recevons. Lorsque ce système de croyances échoue, nous ressentons l'échec, et celui-ci est l'échec de cette façon de regarder. Non pas l'échec de l'intention qui cherche à se mettre en place et à s'intégrer au monde. Tout au contraire, c'est à ce moment-là que l'intention est libérée de ce regard dont elle était prisonnière. Maintenant cette intention a la possibilité de construire de nouveaux signifiés et de nouvelles réalités. Des nouvelles croyances vont prendre la place des anciennes, tout en nous ouvrant le futur vers des mondes nouveaux.

Chapitre V

LA CONTRADICTION

1. LA FONCTION DE LA SOUFFRANCE DANS LE PSYCHISME

Mettons-nous d'accord sur certains points.

Pour la conscience, la souffrance est un signe qui montre qu'un processus psychologique ne fonctionne pas correctement.

Lorsque tu mets une de tes mains dans un brasier, tu la retireras du feu pour t'éloigner de la douleur que cela te produit. La fonction de cette douleur est de donner un signe à ta conscience pour que ton corps se mobilise et s'éloigne du danger.

La souffrance remplit elle aussi une fonction. Elle donne le signe à la conscience que quelque chose ne fonctionne pas correctement. Dans ce cas on parle de processus psychologiques.

Ce point de vue sur la souffrance n'est pas à prendre légèrement. J'insiste là dessus, parce que la plupart du temps on lit : "pour la conscience, la souffrance est un signe d'un processus psychologique erroné" (je le répète bêtement), mais on garde en réalité la croyance qu'on avait avant la lecture de cet énoncé, en supposant que c'est pareil. Les croyances comme "la souffrance rachète l'homme", "nous naissons pour souffrir", "je souffre donc j'existe", "la souffrance m'inspire", "le chemin vers le ciel est un chemin d'épines", et beaucoup d'autres phrases ont un tréfonds de vénération pour la souffrance.

Quant à ce regard fonctionnel de la souffrance que l'on propose ici, elle ne suggère même pas que l'on doive souffrir quand on ressent un échec dans le monde. Elle dit au contraire, que la conscience a produit une construction psychologique, un processus psychologique qui est erroné et faux.

La science a été beaucoup plus rapide pour aider les gens à résoudre la douleur que pour résoudre la souffrance mentale. Les pestes qui affectent le corps sont en train de reculer sur la planète. La peste psychique par contre avance, se développe et s'approfondit dans la solitude des multitudes, en plongeant l'être humain dans la contradiction et le non-sens.

Il est vrai que dans certains endroits de la terre, la douleur physique continue à agir et à montrer son pouvoir sous la forme de famines et de maladies. Mais il me semble que, vu les niveaux du progrès technologique actuel, il s'agit encore une fois d'un symptôme de la peste psychique qui avance sur la planète.

2. LA DESCRIPTION DE LA CONTRADICTION

Il y a quelques années, j'étais en train de conduire dans une des rues à grande circulation dans la ville où j'habite et, je suis arrivé à une rue qui se terminait par un mur. J'ai voulu prendre à gauche pour continuer mon chemin, mais une flèche qui indiquait qu'on ne pouvait rouler dans cette rue que dans le sens opposé à la direction que je voulais prendre, m'en empêcha. J'ai essayé alors de prendre à droite, mais j'en fus empêché par une autre flèche indiquant qu'on ne pouvait circuler que dans le sens contraire. Ceci me paralysa et je m'arrêtai un moment à réfléchir sur le dilemme qui se posait, en imaginant que j'allais passer là le reste de ma vie.

La contradiction. Ici se trouvent des registres de souffrance. Il y a des sensations de violence intérieure. Tu dois prendre une décision qui pourrait, - du moins le crois-tu - soulager cette douleur intérieure. Mais tu ne peux pas la prendre. Tu passes ton temps à discuter avec toi-même pour résoudre cette situation, en essayant de nier ce qui est arrivé. Tu discutes avec toi-même à plusieurs reprises, en utilisant les mêmes arguments, tu les développes et tu reviens au même point. Tu reprends cette conversation intérieure en suivant les mêmes pas, les mêmes phrases que la fois précédente. Quand tu en parles à d'autres personnes, tu leur fais le même discours et rien, ni personne, ne réussit à calmer cette douleur. Tu es attrapé dans un cercle vicieux. Tu te sens désespéré; mais tu as l'impression que si "cela" pouvait se produire, ton problème disparaîtrait. Tu crois que tu serais comblé et heureux si seulement cette personne t'aimait, ou si tu avais cette somme d'argent, ou si telle personne te traitait de façon différente. Tu ne penses pas qu'en obtenant ces choses, tu résoudras le problème, mais tu crois que si "cela" se produisait, tu serais complètement heureux. Et tu passes ton temps à ce discours, en croyant que, à force d'y avoir tellement réfléchi et tellement pleuré, "cela" va se produire. Il ne s'agit pas de savoir maintenant pourquoi, mais c'est justement "cela" qui ne va pas se produire.

J'ai rencontré à plusieurs reprises des gens qui étaient dans ces états dépressifs, qui m'expliquaient quelle était la réponse à la situation qu'ils vivaient. S'ils arrivaient à l'obtenir, me disaient-ils, ils ne demanderaient plus rien à la vie. Ils insistaient avec tant de certitude qu'on finissait par souhaiter

que cela arrive; “amen” pensait-on, qu’ainsi soit-il! Quelque temps après j’ai rencontré certains d’entre eux et je les ai interrogés sur “ce” qu’ils avaient tant souhaité. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie de savoir qu’ils l’avaient obtenu. Par contre ils avaient oublié “qu’ils n’allaient plus rien demander à la vie” et leur état dépressif était similaire à celui de notre première rencontre.

Nous ressentons souvent que la contradiction dans laquelle on vit compromet toute l’existence, ainsi que l’avenir. Lorsqu’on se rappelle des situations contradictoires du passé, Il est probable que les causes de cette souffrance peuvent nous paraître absurdes aujourd’hui. Les raisons pour lesquelles d’autres personnes souffrent peuvent aussi nous sembler absurdes, lorsqu’elles se retrouvent dans ces impasses sans issue. Mais la situation est dramatique pour celui qui les vit. Les raisons nous semblent absurdes une fois que la situation contradictoire a été dépassée; elles nous semblent absurdes lorsqu’on regarde les raisons de nos contradictions dans notre propre passé ou dans celui d’autres personnes. Mais pendant qu’elles sont vécues, c’est une question de vie ou de mort. Dramatique. C’est dans cette situation que nous choisissons parfois de tomber dans ce piège appelé le “non-sens”.

La contradiction est douloureuse et te brise à l’intérieur: Mais cette souffrance te pousse à sortir de là. Si tu choisis le non-sens, tu auras l’impression que tes tensions disparaissent, mais aussi ta joie de vivre va se perdre.

3. LA PRISE DE DECISIONS

Une des caractéristiques les plus frappantes de l’état de contradiction, est le besoin impérieux et contraignant de prendre une décision. Parfois la situation devient si insupportable que l’on préfère prendre une décision rapide pour en finir avec cette torture, que de mesurer les conséquences de cette décision.

Dans certaines occasions on agit de telle sorte qu’apparemment les événements auraient décidé pour nous

Je ne sais pas si tu as déjà essayé de lire un livre, ou d’étudier quelque chose en étant dans un état grippal, où avec une température au-dessus de 40°. Tu recommences à lire la même chose à plusieurs reprises, en t’arrêtant à chaque phrase : Puis tu te réveilles parce que tu t’es endormi juste au moment où tu croyais comprendre à la perfection quelque chose du livre. Tu te fâches avec toi-même jusqu’à te rendre compte que tu es malade et que tu dois attendre que la fièvre baisse pour continuer cette tâche intellectuelle interrompue.

Il n’y a pas là de grandes différences avec le fait de prendre des décisions dans un état de contradiction. Si tu les prends, il y aura de fortes possibilités que les conséquences de ces décisions soient pires que la situation précédente.

Pourquoi ne pas attendre que la fièvre baisse et prendre la décision à ce moment-là ? Une grippe indique un mauvais fonctionnement d'un processus chimique ou physique. La contradiction l'est pour un processus psychologique.

Tu es dans une situation qui te semble sans issue. Tu souffres.

Pourquoi ne pas considérer sérieusement ce que nous avons dit sur la souffrance au début de ce chapitre ?

Nous avons dit que, pour la conscience, la souffrance est le signe qu'un processus psychologique est erroné. Cette souffrance est le signe que quelque chose est faussée, erronée dans le discours que tu tiens dans l'état de contradiction.

Si tu observes attentivement, tu découvriras ton irritation, ta colère vis-à-vis des personnes et des situations qui t'auraient fait mal. Il te semble qu'elles sont d'une certaine façon, responsables des malheurs qui te font souffrir aujourd'hui. Si tu regardes attentivement, tu découvriras "le ressentiment".

Chapitre VI

LE RESSENTIMENT

1. QUELQUES PRECAUTIONS

Nous sommes arrivés ici au thème le plus important des états intérieurs souffrants.

Nous sommes arrivés ici à la clef de notre chute dans le non-sens, dans la contradiction.

Qu'il est laid de se voir tomber dans le ressentiment ! C'est presque un problème esthétique.

J'ai vu beaucoup de "bonnes personnes" pardonner rapidement leurs ressentiments. Ensuite, je les ai trouvées pleines de problèmes qu'elles ne comprenaient pas. Ou bien je les ai vues dans une situation de vie déplaisante, sans comprendre ce qui leur arrivait. Certains états de souffrance peuvent être reconnus comme tels, mais sans nécessairement comprendre ce qui se passe. On analyse sa situation sans y trouver de grands problèmes et cependant on souffre, sans savoir pourquoi. J'ai cru reconnaître le ressentiment, derrière les explications et les vérités qui sont soutenues par certaines grandes philosophies et métaphysiques de la vie (qui expliquent le monde, l'histoire et l'homme).

J'ai entendu parler de réconciliations, mais le plus souvent j'ai vu qu'il s'agissait de fuites du ressentiment, et non pas de réconciliations.

C'est un thème central. Il ne convient pas de l'éviter, comme s'il avait été dépassé depuis longtemps, parce que c'est une des racines les plus profondes de la contradiction et du non-sens.

C'est une des racines qui congèle le temps intérieur. Le manque de compréhension de ce processus psychologique enchaîne ta vie à une sensation de futur répétitif et routinier.

Le ressentiment est une des maladies psychiques que le temps ne soigne pas. Peu importe combien de temps réel puisse passer, combien de mois ou d'années. C'est là, dans ta conscience, comme si le temps n'était jamais passé. Tu peux te considérer déjà un homme mûr, faire ce que font les gens de ton âge, cependant il y a un enfant en toi, ou un adolescent, qui continue à agir à

certains moments de ta vie. A chaque crise, à chaque situation difficile, chaque fois que ton entourage change (et cela arrive de plus en plus souvent aujourd'hui), des peurs et des difficultés, qui d'ailleurs t'ont toujours accompagné, t'envahissent. Mais à ces moments-là agit ce que tu as laissé en suspens, en prétendant que le temps allait le guérir.

Tu ne t'en souviens plus.

Mais oui, tu pourras voir ta contradiction ou ton non-sens. Si tu es capable de les voir, tu devras m'accompagner dans ce chapitre. Le chapitre des enfants qui jouent à être des grands. Des adolescents qui savent tout sur l'amour, mais qui pleurent l'être aimé qui n'apparaîtra plus. Ta lutte sociale où tu a été abandonné...

Je me souviens à cet instant des pleurs d'Allan Poe (8) lorsque sa chère Leonor meurt. Un corbeau noir entre la nuit par sa fenêtre, et se pose sur le buste de Pallas Athena. Le corbeau noir se pose sur cette tête que jadis était lucide et le poète tente de le chasser de sa chambre. Le corbeau lui dit "jamais plus". Le poète crie désespérément en suppliant le corbeau de sortir. "Jamais plus" répond celui-ci. Depuis ce jour le corbeau est là, dans cette chambre du poète, il suit ses écrits, en lui rappelant que "plus jamais"...

2. LA LOGIQUE DU RESSENTIMENT

Avec quelle réalité nous apparaît le ressentiment ! Avec quelle logique irréfutable justifie-t-il notre discours! Qu'elle est évidente l'injustice commise à notre égard, la violence à laquelle nous avons été soumis, le misérable leurre qui nous a séduit! La mort nous a surpris comme un accident sans miséricorde! Quelle logique il y a dans les arguments qui génèrent notre ressentiment! C'est même juste. Le contraire serait bizarre. Il est évident qu'on m'a fait tort et que cela a conditionné ma vie. Je n'ai même pas pris ma revanche, ou peut-être oui...

Il y a un seul détail : Je souffre.

Tu me diras que la souffrance est le résultat de cette situation.

Pour la conscience la souffrance est un signe d'une erreur dans le processus psychologique.

Si tu souffres c'est parce que tu t'es trompé quelque part.

Si tu veux dépasser ton ressentiment, si tu veux connaître la vérité intérieure, la souffrance sera pour toi le signe d'une erreur psychologique.

Dans notre société, on considère encore la conscience "passive". Pour cette société la réalité s'impose à la conscience. Mais ce n'est pas ainsi. C'est la conscience qui construit l'image du monde. Ce que tu appelles "réalité" est une construction de ta conscience; ce n'est pas une perception du monde *tel qu'il est*, mais la construction que ta conscience fait de ce monde. La souffrance est donc un signe d'une erreur, d'une construction faussée, erronée du monde.

Tout ce discours qui t'amène au ressentiment, qui te semble être d'une logique implacable, mais qui est accompagné par des signes de souffrance, ce discours est une construction que tu as faite et qui est fausse.

Peu importe si tu n'as pas encore découvert l'erreur. Ce qui importe c'est que tu puisses voir qu'il y a une erreur dans ton regard, car la souffrance l'accompagne.

Lorsque quelque chose se passe à l'extérieur de toi, il n'est pas évident que tu doives ressentir de la joie ou de la souffrance. Un coucher de soleil que tu regardes une après-midi n'est pas nécessairement beau pour toi. Tout le monde dit que le coucher de soleil est beau, tu le vois donc ainsi. Mais ce n'est pas ainsi. Tu le verras selon l'état d'âme que tu auras à ce moment-là.

Il n'est pas évident que les malheurs apparents qui te sont arrivés soient la cause de ta souffrance. Tu dis que c'est ainsi, mais ce n'est pas ainsi.

Ce sont les réponses que tu as données à ces situations, que tu as enregistré de façon contradictoire. Les motivations qui t'ont poussé à t'impliquer dans ces situations, t'ont laissé ce goût amer d'un froid éternel.

Le ressentiment est un état de la conscience. Quand j'ai un ressentiment avec quelqu'un, la personne que j'aime, par exemple, ce sentiment ne reste pas lié seulement à cette personne. Au début c'est peut-être vrai. Mais ensuite le ressentiment s'étend sur toutes les personnes avec des caractéristiques similaires. Sur toutes les femmes, par exemple. Ensuite je me ressens avec l'amour, puis avec la vie et ainsi de suite jusqu'à tout couvrir. Même si j'arrive à reconnaître les personnes avec lesquelles je suis ressenti, cet état commence à couvrir toute ma conscience, rien n'y échappe. A la fin je suis tout simplement ressenti, je suis quelqu'un de ressenti et je me comporte comme tel.

Il faut bien voir cette question, pour ensuite trouver la force et la valeur pour sortir de cette situation. Nous sommes en train de lutter contre un point de vue qui nous montre les choses comme si elles venaient de l'extérieur; qui nous fait croire que la souffrance provient du monde extérieur: Des situations qui me sont arrivées et qui m'ont conditionné, sans que je le veuille. Si j'ai du ressentiment, c'est parce que j'ai commis une erreur quelque part.

Si tu acceptes ce point de vue, notre conversation pourra être utile.

Rends-toi compte combien de fois tu souffres sans pouvoir préciser les raisons ou les coupables de cette situation. Quand cela t'arrive, tu es ressenti, même sans le savoir.

Parfois tu crois que tu es le seul coupable de tout ce qui t'est arrivé, toi et seulement toi. Personne n'a eu de responsabilités dans ta situation. Tu dis cela mais tu n'arrives pas à calmer ta souffrance. Tu es ressenti, très ressenti, mais tu n'oses pas le voir. Tu crois que c'est plus simple de construire la "réalité" sous cette forme de culpabilité. Mais tu es ressenti et tant que tu ne l'assumes pas, tu ne pourras pas avancer.

Quand tu trouveras le fil du ressentiment, tu verras que même si tu es attrapé dans une situation particulière, tu te ressens avec tout et avec tous.

La plupart du temps tu vas arriver à la conclusion que ces personnes t'ont fait du mal et tu finiras par croire que tes réponses ont été cohérentes, puisqu'ils t'ont mis dans cette situation. Tu diras que c'est une forme intelligente de te défendre, tu diras n'importe quoi. Mais tu n'as pas observé que tu souffres et que pour justifier tes réponses tu as employé beaucoup de temps. Tu es ressenti et tu ne peux pas continuer. Tu as été attrapé dans un processus psychologique.

Les torts causés par d'autres sont si évidents, qu'il est humiliant de reconnaître que c'est nous qui nous sommes trompés. Et c'est bien nous. Au moins dans la réponse que je donne à cette situation.

Je ne me suis pas trompé dans les perceptions, je me suis trompé dans la construction que j'ai faite, ainsi que dans la réponse que j'ai donnée à cette construction.

Excuse-moi de tellement insister sur ce point.

3. DESCRIPTION DE L'ÉTAT DE RESSENTIMENT

L'état de ressentiment est une clef pour connaître et dépasser les états de contradiction et de non-sens. Mais lorsque nous sommes plongés dans ces états, ils ne se présentent pas aussi clairement. Ils se présentent comme une disconformité avec nous mêmes, comme une confusion dans ce que nous faisons ou nous souhaitons faire. L'avenir semble fade et confus, aujourd'hui nous pensons faire une chose, et demain nous faisons le contraire. C'est un malaise quotidien que nous reconnaissons souffrant. Souvent nous savons que nous sommes fâchés, irrités avec notre entourage, nous arrivons même à

penser que c'est de notre faute, que nous nous sommes trompés. On le pense, mais on n'arrive pas à savoir ce qui ne va pas, où est l'erreur, et comment en sortir. Si je continue encore dans cette situation, je commence à éprouver une anesthésie générale ou tout commence à m'être égal. Ce malaise souffrant s'anesthésie, ainsi que l'avenir et les motivations de mon action dans le monde.

C'est ainsi que se présente la contradiction. La plupart du temps je trouve quelque chose qui engourdit ma conscience jusqu'à ce que tout semble se dissoudre. Et je ne verrai plus ces sensations douloureuses jusqu'à la prochaine crise, jusqu'au moment où quelque chose change dans mon entourage. Ainsi, même si les personnages et les arguments changent au fil des années, j'aurai l'impression que ma vie est une répétition.

4. LA CRISE

Beaucoup de personnes vivent anxieuses pour atteindre ce qu'ils appellent "stabilité". Cependant ils se trouvent dans un monde qui change rapidement autour d'eux. Ils découvrent très souvent qu'ils sont en crise. La "stabilité" est encore une idée que l'on suppose faire partie du comportement humain et qui n'a pas de réalité psychologique. C'est à dire, cela n'arrive à personne.

J'ai appris que ce qui caractérise l'être humain dans sa racine, est la transformation. La transformation de soi-même et du monde. Nous sommes assez loin de l'idée de stabilité. Au début, les "crises" de ma propre vie et celle d'autres personnes me semblaient dramatiques, dangereuses et non souhaitables.

Ensuite j'ai observé qu'elles étaient à la racine de tout changement. Pour construire le verre qui se trouve à côté de l'ordinateur, il a été nécessaire de soumettre un sable à de fortes températures pour ainsi le transformer dans ce morceau de verre avec la forme d'un verre. La matière qui se transforme ne le fait pas à partir d'un état stable. Tout au contraire, il faut déstabiliser l'état habituel pour pouvoir le transformer. Il faut le soumettre à une situation de crise par rapport à l'état précédent.

Dans sa transformation, l'être humain est soumis à des crises fréquentes qui le déstabilisent et lui permettent de donner de nouvelles réponses. Ainsi il sera capable de changer et s'adapter d'une façon croissante à ce monde. Ce monde qu'il transforme à son tour, dans une sorte de rétro alimentation permanente, appelée "progrès".

De cette façon les crises personnelles ne sont plus des drames ni des situations vitales non désirées. Elles deviennent plutôt des possibilités pour construire de

nouvelles réponses dans le monde, dans une croissante recherche de connaissance de soi, de bonheur et de sens.

Je peux t'assurer ainsi, que dans ton avenir et dans celui de notre société il y aura beaucoup de crises. Je peux t'assurer une instabilité permanente. Et je peux te dire qu'il ne s'agit pas d'une erreur, mais plutôt de transformation, d'un besoin et d'une recherche de transformation.

Même si l'instabilité est un état permanent, il me semble intéressant d'essayer d'orienter les crises vers de nouvelles questions qui nous conduisent à de plus grandes profondeurs et de nouvelles recherches. C'est peut-être stimulant de dépasser les états grossiers de la conscience.

Si ce dont nous avons parlé est valable pour toi, si cela a une réalité psychologique, c'est à dire, si cela t'arrive, je te propose de reconnaître ton ressentiment, en profondeur et avec courage.

5. LA RECONCILIATION

Pardonner ou se réconcilier avec quelqu'un avec qui on n'est pas fâché, n'est pas possible. C'est évident. Mais **si tu n'es pas sincère dans ton ressentiment, tu ne l'es pas non plus dans la réconciliation.**

La réconciliation n'est pas un acte mécanique. Ce n'est pas non plus un acte que l'on puisse réaliser parce que Dieu ou quelqu'un dit qu'il est bon. **La réconciliation est un acte intentionnel, un acte optionnel.** On le réalise lorsqu'il y a la liberté intérieure pour le faire ou ne pas le faire.

Je ne me réconcilie pas lorsque ma motivation est que l'autre ne se fâche pas avec moi, ni par crainte de la solitude ou peur de la punition. Je réussis à me réconcilier lorsque je découvre vraiment mon ressentiment ; il se pourrait même qu'ensuite mon option intérieure soit de ne pas pardonner.

Quelqu'un a dit que l'on ne peut pas être vraiment "bon" jusqu'à ne pas reconnaître combien on pouvait être profondément méchant. Je trouve que cette personne a raison. Voilà pourquoi j'insiste à t'inviter à réviser en détail tout ce que tu crois que tu as dépassé. Ce n'est pas si simple. Si tu ne l'as pas dépassé, cela reviendra toujours. De même que revient un aliment mauvais, mal digéré, parce que ton corps veut l'expulser.

J'ai souvent observé qu'on a beaucoup de peur à se ressentir ou plutôt à se reconnaître ressenti. On a peur de ne pas pouvoir sortir de cet état. On a peur d'arriver à une violence telle qu'on pourrait causer un malheur physique à d'autres. On a peur de devenir fou. Par conséquent, on préfère agir comme si

on était ressenti, et ensuite faire comme si on se réconciliait, comme si on avait dépassé cet état. Mais faire “comme si”, n’est pas “vraiment le faire”.

Alors, mettons-nous d’accord sur le fait que tu ne pourras pas te réconcilier si tu ne reconnais pas vraiment ton ressentiment. Reconnaître son ressentiment ne consiste pas à croire que tu es coupable du malheur qu’on t’a causé. Cette phrase a l’air d’un charabia, mais tu peux observer comment les “comme si” se présentent à toi de cette façon.

Rappelle-toi aussi de ne pas te cacher dans ton sentiment de culpabilité. Ce sont encore d’autres chemins pour cacher ton ressentiment. Ce n’est pas non plus par là.

Si tu crois en Dieu, il ne pourra pas non plus te pardonner quelque chose que tu ne reconnais pas toi-même. La culpabilité pour arriver à Dieu est une erreur. La culpabilité cache à Dieu tes vrais sentiments. Voilà pourquoi Dieu ne te console pas. On t’a mal expliqué les choses, mon ami. Ne te cache pas dans ta culpabilité. Regarde-toi. Découvre tes ressentiments. Arrivé à ce point, tu dois te demander si cet effort en vaut vraiment la peine. Ce qui compte en réalité, c’est l’effort d’atteindre la vérité intérieure, de se voir soi-même. Il y a des chemins plus faciles, te diras-tu. Tu vas te demander combien de temps te prendra tout cela. Et qu’est-ce qui t’assure que tu puisses arriver quelque part. Il est clair que si tu as mieux à faire, il faut le faire. Mais attention, développe dans ton imagination cette dernière option, et fais-le jusqu’aux dernières conséquences. N’en reste pas au premier pas. Développe cette activité jusqu’à sa fin. Si tu arrives au même point, ne perds pas ton temps. Je crois que ce qui a le plus de valeur dans une situation contradictoire, c’est de sortir de cette contradiction. Peu importe le temps que cela puisse te prendre, je crois que l’entreprise en vaut la peine. Si tu observes bien, c’est le seul projet cohérent que tu puisses réaliser, qui ait un sens. Et même si tu n’arrivais pas à découvrir de nouveaux états de conscience, le fait d’essayer en vaut la peine. Si tu es d’accord avec ce qui est décrit ici, tu trouveras aussi un sens à sortir du non-sens et de la contradiction.

Supposons que tu te sois décidé et que tu aies reconnu ton ressentiment. Tu as vu la nuit dans ton âme, tu as ressenti ce que tu n’aurais jamais cru ressentir. Tu as désiré ce que tu n’osais pas désirer. Tu as écouté des confessions inconfessables.

C’est cela, tu ressens maintenant qu’on t’a trahi, tout le monde t’a trahi.

Tu commences à reconnaître ton échec. Tu découvriras que le ressentiment remplit en plus une fonction: cacher ton échec.

Ces personnes n’ont pas satisfait ce que tu attendais d’elles. Tu as supposé que ces situations ou ces personnes enfermaient ce que tu désirais. Mais ce

que tu désirais n'était pas là. Tu t'es trompé en croyant que tu le trouverais là. Maintenant tu les responsabilises de ne pas t'avoir donné ce que tu attendais d'eux. Mais ce que tu voulais, c'est toi qui le voulais. Tu as supposé que tu l'obtiendrais, et ce ne fut pas ainsi.

Tu as échoué.

Ce que tu voulais obtenir, tu ne l'as pas obtenu.

Pourras-tu continuer à vivre en sachant cela ?

Est-ce si grave ? Pourras-tu te pardonner de n'avoir pas obtenu ce que tu désirais ?

Les autres personnes ne t'ont pas donné ce que tu souhaitais, principalement parce que tu t'es imaginé qu'ils l'avaient. Tu t'es trompé. Et ces autres personnes sont aussi à remercier pour ce qu'ils t'ont donné. Evidemment non pas ce que tu croyais si important pour être heureux. Cela a échoué. Et c'est ton échec. Tu t'es trompé dans ta recherche.

Mais combien d'autres petites choses as tu pu apprendre avec eux ! Peut-être pourras-tu te pardonner ton échec. Peut-être pourras-tu t'aimer, même sans avoir pu obtenir ce que tu pensais être si important. Peut-être pourras-tu comprendre que les autres ne pouvaient pas te donner ce que tu attendais.

A la campagne j'ai écouté qu'il ne fallait pas demander des poires à un noyer. Les noyers offrent des noix. Si tu demandes des poires et ensuite tu te fâches avec le noyer parce qu'il ne te donne pas des poires, que dirais-tu de toi-même ? D'ailleurs, les noix ne sont-elles pas délicieuses, même si elles ne calment pas ta soif ?

Dans "Le Petit Prince" de Saint Exupéry (9), il y avait un roi de l'univers qui, le matin, ordonnait au soleil de se lever, et le soir, de se coucher. Le Petit Prince trouva cela idiot. Et le roi lui répondit: "Si je donnais l'ordre au soleil de se lever le soir et que celui-ci ne m'écoutait pas, qui serait, à ton avis le responsable?"

Tu supposes que ces personnes et ces situations devraient t'avoir donné "ce" qui est si important pour toi. C'était toi qui avais besoin de cela. Tu as échoué. Se réconcilier n'est pas seulement le pardon des autres. **Se réconcilier est d'accepter son propre échec. C'est aussi de reconnaître que tu es en train de demander quelque chose qu'on ne peut pas te donner. C'est comprendre que, même si les relations ne t'ont pas donné ce qui te semblait si important, elles ont pu t'offrir d'autres choses intéressantes et enrichissantes sous d'autres aspects.**

Que la lutte avec soi-même est immense, quand on ne veut pas accepter l'échec !

C'est si grave que cela ?

D'ailleurs, n'est-ce pas la vérité ?

Oui. Cette chose dont tu croyais qu'elle te donnerait le bonheur, ou qui était si importante pour ta vie, n'était pas là. Elle n'était pas là et ne sera pas là demain. Pourras-tu continuer à vivre en sachant cela ? Ou bien préfères-tu l'ignorer, éloigner ton regard de l'échec et croire que c'est à cause de ces personnes que tu n'as pas obtenu ce que tu voulais ? Elles ont eu la possibilité de le faire mais elles te l'ont nié.

Tu as cru qu'ils pouvaient le faire. Tu l'as cru et tu y as mis ta foi. Eh bien, ce ne fut pas ainsi. Ils ne pouvaient pas le faire, et en réalité ils n'ont jamais eu cette possibilité, tu t'es simplement trompé. Maintenant tu peux sortir de ton piège, de ton illusion, ou y rester. Si tu veux sortir de là, tu devras te réconcilier, ce qui veut dire te pardonner tes échecs et aussi pardonner aux autres ce qu'ils n'ont pas fait ou ce qu'ils n'étaient pas en mesure de faire.

Je dis qu'en te réconciliant, tu es en condition de commencer une nouvelle recherche, avec un degré plus profond de vérité intérieure. Ne crains pas de perdre le sens en reconnaissant l'échec. De là où tu te trouves il n'y a pas de sens à perdre. Tu as tout à gagner. Bien sûr, tu perds une illusion. Tu perds ce que tu croyais qui allait te rendre heureux. Mais il s'agissait d'une fausse croyance, d'une illusion de ta conscience qui se soutient seulement grâce au ressentiment. Mais tu souffres. Il vaut donc la peine d'essayer ce que je te propose.

Tu commenceras peut-être à t'intéresser à des choses que tu ne valorisais pas avant. J'ai connu quelqu'un qui a échoué dans l'amitié et dans sa solitude il a découvert que l'amitié était quelque chose que l'on donnait, et non pas qui se recevait. Il a échoué dans cette espèce de réciprocité de l'amitié. Voilà une personne merveilleuse qui pouvait être l'ami de quelqu'un, même si ce n'était pas réciproque.

J'ai connu quelqu'un d'autre qui luttait pour être dominant, être libre et indépendant. Rien ne le dérangeait. Il l'a cru jusqu'à ce qu'il a échoué. En fait il était influençable et dépendant. Alors il a choisi celui qui allait l'influencer et le rendre dépendant. Voilà des amis sages et bizarres.

Rien n'est comme on te l'a appris.

Tu ne seras pas indépendant avant de découvrir ta dépendance.

Tu ne seras pas fort, avant de découvrir ta faiblesse.

Tu ne seras pas bon, avant de connaître ta méchanceté.
Tu ne vas pas te réconcilier, avant de connaître ton échec.
Tu ne pourras pas recevoir, avant d'être capable de donner.
C'est-à-dire tout est à l'inverse de ce que tu as appris.

6. CROYANCE, ECHEC ET RECONCILIATION

Il est possible de se réconcilier, en modifiant la façon de regarder la situation en question. Dans les chapitres précédents j'ai essayé que tu acceptes, du moins intellectuellement, qu'il est possible de modifier la façon de regarder, de changer le point de vue : en faisant cela, tu changeras aussi les réponses que tu vas donner dans des situation souffrantes. **Modifies ton regard et ainsi tu vas changer le monde et toi-même.** Pour y parvenir nous avons questionné les concepts de vérité et de réalité, et nous avons mis l'être humain, c'est à dire nous mêmes, comme constructeurs de cette vérité, de cette réalité. Dans les prochains chapitres, nous nous verrons comme constructeurs de sens. Je vais récapituler, au cas où j'aurais oublié un argument dans le tiroir (ou dans le ram). Si tu en as eu assez, ne lis pas les lignes suivantes et suis-moi au chapitre suivant.

Mais **comment** modifier le regard sur la réalité ? Comment changer le point de vue ?

Voici une réponse fondamentale : **tu dois le vouloir.** Si tu ne veux pas, c'est impossible de le faire. Pour sortir du ressentiment il faut changer le regard. Tu changeras. C'est le prix à payer.

Quand je parle de ceci, je pense à Mahomet. Il commence le Coran en disant : "j'écris pour les croyants ; car que puis-je dire à ceux qui ne croient pas...?" C'est pareil dans notre cas : si tu dis que tu veux te réconcilier, que tu veux sauter sur ton abîme, tu dois vraiment le vouloir. Si tu ne le veux pas, tu ne pourras pas changer de regard.

C'est vrai aussi que cette envie se présente de façon confuse. Alors je recule d'un pas et je me dis "j'aimerais vraiment vouloir". Je crois que cela suffit. Si ta propre souffrance ne te sert pas comme argument, tu peux prendre le sujet qui a motivé ce travail et tu trouveras un sens à te réconcilier pour aider d'autres à s'en sortir.

Le ressentiment cache ton échec. L'échec est la désillusion d'une ou de plusieurs croyances qui ont soutenu ta vision de la réalité. Il s'agit le plus probablement de croyances très élémentaires qui t'ont accompagné depuis ton

enfance. L'échec (la reconnaissance que ces croyances sont des croyances et non pas des vérités) nous permet de modifier le regard. Il permet de trouver d'autres croyances plus adaptées au nouveau monde que tu es amené à vivre, ou encore aux nouvelles situations que tu devras envisager. Ce changement de croyances fera que beaucoup de choses que tu considérais comme des vérités objectives, commencent à se présenter de façon très différente, parfois même opposées à ce qu'elles étaient avant ton échec. Voilà pourquoi j'ai dit auparavant : "...tout est à l'envers de ce que tu penses..." **(10)**.

Jusqu'à présent nous avons regardé en arrière, vers le passé. Il y a cependant une autre force qui nous oriente, une force beaucoup plus puissante que celles dont nous avons parlé jusqu'à présent. **C'est la force du futur.** C'est dans le futur où se trouve toute l'énergie humaine. Tout ressentiment, tout échec disparaissent si nous trouvons un sens à la vie. Si nous donnons un sens à notre vie.

Chapitre VII

LE PROJET VITAL

Cette vie unique, limitée, finie, mystérieuse

Je peux la réaliser, l'user ou l'abandonner

L'user,

Quelle est la drogue qui permet d'user la propre vie ?

Ah passion, amour d'ouragan

Rêve de vie ou vie de rêve,

Peut-être peux-tu endormir l'instant infini ?

Ah pouvoir, contrôle absolu sur les hommes et les choses,

Pouvoir divin sur le divin,

Peux-tu faire que l'instant infini devienne un rêve plaisant ?

Toutes les femmes t'appartiennent.

Tous les hommes t'appartiennent

Toutes les choses t'appartiennent.

Amour, pouvoir, passion, argent.

Passion, sexe, pouvoir, argent.

L'abandonner,

Les pions avancent sur les casiers blancs-noirs du jeu existentiel.

Le cheval qui s'ébroue et fume par ses narines, s'installe face à moi, fougueux et hennissant.

Les fous, traîtres, astucieux, ferment mon passage, en empêchant toute fuite.

La dame, la moqueuse dame, forte et orgueilleuse, m'humilie, en me montrant combien j'ai besoin d'elle.

Je ne vois pas de sortie. Il n'y a pas de sortie, quelques coups de plus et je suis mat.

Mat, je tue, je me tue, je me suis tué.

Il n'y a pas de sortie, ni d'escapade, ni de fuite, ni de rêve, ni de non-rêve,

Ni d'espoir, ni de non-espoir, ni de désir, ni de non-désir

Ni de rien, ni de non-rien.

Il n'y a pas de sortie et le roi tombe sur l'échiquier de l'existence.

Il tombe lentement.

Il tombe éternellement.

J'observe les visages du roi tombant dans l'éternité éternelle.

La réaliser

Cette vie qui m'a été donnée

Pour un temps pour moi inconnu,

Avec un but que je cherche avec nostalgie

Qu'est ce que je veux en faire ?

L'user, l'abandonner ou la réaliser ?

Je voudrais cette humble liberté que l'on ressent quand on fait un apport,

Quand on laisse à ce monde plus que ce qu'il t'a donné.

Peut-être mon âme est-elle sèche.

Peut-être contient-elle une goutte de rosée.

Une goutte de rosée, au bord d'une feuille verte,

Feuille verte de veines de sève sortante,

Qui lors d'un lever du jour a inspiré un poète.

1. QUE FAIRE DE SA PROPRE VIE ?

Nous nous posons cette question dans un moment très particulier. Un moment où les changements vont très vite. Les relations humaines changent, les pays, les modes de production, la famille et les institutions en général sont en crise à cause de ces changements. La technologie modifie très rapidement les distances, les communications, les styles de vie. Un changement qui ne s'arrêtera pas, bien au contraire, il va s'accélérer jusqu'à ce que l'être humain passe à une nouvelle étape.

Mes croyances sont fortement touchées par ces changements, je vis constamment des désillusions et ces croyances sont alors remplacées par d'autres, qui rapidement aussi tombent en morceaux.

Chaque époque propose quelque chose à l'être humain. Chaque époque a une réponse à la question sur "que faire de ma propre vie". L'époque, le moment historique nous propose une réponse. Certaines époques nous ont proposé une vie de dévotion, d'autres, une cause sociale et d'autres encore ont suggéré que le sens était dans le travail. Il y a eu beaucoup de propositions dans de différentes époques.

Qu'est-ce que l'on propose aujourd'hui ? Que nous dit cette époque sur les actions à réaliser pour atteindre le bonheur ?

Ce qui caractérise le moment actuel est que tout changement se fait avec une telle vitesse que ce que l'on propose aujourd'hui, s'épuise très peu de temps après. Auparavant il fallait toute une vie pour qu'un projet s'épuise. Il a fallu un temps très long pour réaliser des projets tels que la récupération des territoires turcs par les chrétiens pendant les croisades, ou l'accumulation de richesse ou la réalisation de l'amour,

Aujourd'hui en quelques mois ou années, le chemin que nous avons choisi nous montre rapidement sa valeur existentielle.

Aujourd'hui la vitesse des changements fait que les projets dans lesquels nous nous engageons, montrent rapidement s'ils sont vides ou si ils ont un sens du point de vue existentiel, s'ils vont échouer ou donner un sens de plénitude. Les entreprises échouent, les dettes ne permettent pas d'accumuler des richesses, les amours se désintègrent, les causes sociales ou les utopies disparaissent à l'horizon, avec la vitesse d'un éclair et nous laissent une et autre fois face à notre question initiale : Que faire avec notre propre vie ?

La vie humaine se manifeste à travers le corps. Le corps est l'instrument qui est à disposition de la vie humaine pour s'exprimer dans le monde. Notre corps a certaines limitations, dont la plus importante est sa condition de limite temporelle dans laquelle il se trouve, Le corps, le constituant le plus important

de la vie humaine, devient malade, vieillit, et meurt. Il faut ajouter à notre question initiale, que nous avons mis dans un contexte historique, une condition naturelle : ce *que faire* avec un temps limité pour être réalisé. Ce temps est le cycle vital du corps qui pour certains est plus court, pour d'autres un peu plus long. Mais autant pour les uns que pour les autres il a une limite, un délai.

2. L'EXPERIENCE DU SENS

Quelle sensation avons-nous de notre vie ?

C'est une question difficile. La sensation de ma vie est variable, d'après le moment où je me pose la question. La réponse pourrait être différente après avoir parlé avec un bon ami ou après avoir perdu mon travail. Elle est différente selon que je sois actif ou que je sois fatigué.

Mais essayons de la poser, c'est-ce que j'expérimente que ma vie a un sens ? Est-ce que je sens une force intérieure qui me pousse dans une direction, même si cette direction ne soit pas complètement claire ? Est-ce que je ressens une foi intérieure et que je vais vers quelque part ?

Comment est-ce que je ressens ma vie. Peut-être un peu éteinte, avec un arrière goût d'indifférence par rapport aux choses que je fais ou que je ne fais pas ?

Peut-être, est-il possible d'observer d'une façon ample et générale comment est l'expérience de ma propre vie. Est-ce qu'elle a un sens, comme quelque chose qui se développe et avance, ou est-elle dépourvue de sens, comme si rien n'importait vraiment. Ai-je de la foi ou suis-je plutôt dévitalisé ?

Rappelons-nous que le fil conducteur de ce chapitre est la question « que faire avec sa propre vie ». Je crois que nous nous mettrons d'accord sur le fait que nous pourrions reconnaître la réponse, quelle qu'elle soit, par le sens et la foi que nous ressentons dans ce « faire ».

Comment savoir si le projet de vie, la direction que j'ai donné à ma vie a un sens ? Je le sais simplement parce que, lorsque je réalise ce projet, ce que j'en ressens, l'expérience existentielle que j'éprouve, a un *sens*.

Ce n'est pas parce que quelqu'un me dit « oh ! que ta vie soit intéressante », qu'elle le devienne. Ce n'est pas parce que j'obéis à ce que l'époque me propose et que je réussis dans ce que l'époque a mis comme synonymes de bonheur, que ma vie devient intéressante.

Ma vie est intéressante lorsque je la ressens comme telle. Ma vie a un sens lorsque je la ressens avec un sens.

J'aurai un projet vital si l'expérience de vie que j'ai, en développant ce projet, a un sens, de plénitude, d'accord avec moi-même.

3. LES FAUX PROJETS

Je crois qu'il est possible de construire un projet vital en ayant un autre point de départ, avec bien sûr d'autres conséquences. C'est ce qui se passe en fait tout le temps. Je suis de taille basse et je veux être grand, très grand, je veux que tout le monde me respecte, en tant qu'empereur, par exemple. Je vais à la conquête de l'Europe et de la Russie et je me couronne moi-même empereur. Ce genre de projets sont aussi possibles. Je voudrais être fameux, que mon pays reconnaisse ma vocation de service, je me présente donc comme député ou président de la république.

Je veux conquérir toutes les femmes et elles verront que je suis un vrai homme. Et ainsi de suite. Observez le point de départ de ces projets. Ils sont posés *pour moi*. Même s'ils sont déguisés d'une cause qui bénéficie d'autres, leur point de départ et leur vérité sont dans un *pour moi*.

Il est facile de reconnaître ces projets qui sont faux, ils sont vécus avec beaucoup de tension, de violence intérieure, et on projette aussi de la violence. Les autres personnes servent mon projet, ce sont des objets qui me servent ou ne me servent pas. Ils ne sont pas la finalité de ma contribution, ils deviennent plutôt des objets utiles pour réaliser mon projet, Je crois que nous pouvons aussi reconnaître des actions qui partent de ce genre de motivations.

Observe bien le registre existentiel qu'ils laissent. C'est ce que tu veux pour ta vie ? Rappelle-toi des petites actions que nous définissions tout à l'heure et qui te laissent la sensation d'accord et de sens. Il y a là deux expériences vitales différentes. Les deux sont possibles. Chacun choisit la direction de sa vie. Chacun ressentira ensuite sa vie selon son propre choix. Chacun est responsable de ce qu'il a choisi comme point de départ et comme direction d'un projet vital.

Il y a un autre genre d'actions qui ne font pas du mal mais qui ne contribuent en rien. Nous pourrions aussi formuler un projet vital avec ce genre d'actions. Mais si nous cherchions sincèrement, je crois que notre point de départ est l'action qui nous laisse une sensation de joie, de paix, d'accord avec nous mêmes et de foi dans la vie.

4. LES ACTIONS VALABLES OU DE SENS (11)

Lorsque je parle de l'expérience de sens, je parle d'une expérience que nous avons tous certainement vécu plus d'une fois dans notre vie.

Je ne parle pas de révélations ni d'expériences mystiques. La nécessité d'avoir un signifiant est tellement important que beaucoup de gens le cherchent à travers quelqu'un qui vient des cieux ou d'une autre planète, ou encore à travers des morts qui ressuscitent. Je ne parle pas de ces choses là.

Nous avons tous eu des expériences de sens tout au long de nos vies. Nous avons réalisé des actions qui nous ont clairement laissé la sensation d'accord avec nous mêmes, de plénitude et de sentir que la vie a un sens.

Ces actions ne sont pas faciles à trouver, non pas par leur petit nombre, mais plutôt parce qu'elles ne sont pas aussi spectaculaires que beaucoup d'autres choses que nous avons fait ; nous nous sommes amusés, nous avons acquis un certain prestige, nous avons gagné de l'argent, nous avons conquis des personnes ou des situations. Nous avons fait beaucoup de choses spectaculaires, mais qui ne sont pas utiles dans la recherche que je te propose, puisqu'elles n'ont pas laissé cette saveur existentielle de sens que nous cherchons.

Essayons de retrouver ce petit geste que nous avons réalisé une fois, cherchons cette conversation dans laquelle j'ai senti que j'aidai cet ami ou amie à sortir d'un problème.

Rappelle-toi, peut-être ce fut dans ta famille ou avec tes compagnons de travail, cette petite action qui a aidé l'autre à sortir de son angoisse et de continuer sa vie. Fais une révision, il y en a certainement plusieurs. Peut-être avec ton compagnon ou ta compagne. Il y a beaucoup d'actions que nous avons fait avec d'autres et qui sont la matière première sur laquelle nous appuyer pour formuler un projet vital. Ce n'est peut-être pas tellement spectaculaire, mais c'est sûrement le plus important.

Si nous nous penchons sur ces actions, nous pourrions observer quelques traits : le premier est que ces actions se font avec d'autres personnes. Le deuxième est qu'elles se ressentent comme une contribution que l'on fait à quelqu'un ou à d'autres. C'est quelque chose qui sort de mon intérieur et qui se donne. Cette contribution aide l'autre dans la situation dans laquelle il se trouve.

Pour que notre projet vital ait alors un sens, il devrait avoir le trait d'une contribution que je fais à d'autres personnes.

Lorsque je réalise ce genre d'actions, c'est une chaîne d'actions qui commence et qui se perpétue dans d'autres personnes. Il y a quelque chose qui arrive avec cette action qui a une influence sur l'autre et qui permet que l'autre à son tour puisse réaliser des actions, la référence étant ce qui a été fait avec lui. Il s'agit d'une chaîne d'actions qui se perpétuent, même après la mort. Il s'agit d'un genre d'actions dont l'influence, même petite, ne peut pas s'arrêter ; même la mort ne peut pas arrêter son influence. Si nous formulons le projet vital en partant de ces conditions que nous avons énoncées, il se continuera au-delà de ma propre mort, en s'appuyant sur cette chaîne d'actions qui contribue, influence, transforme et améliore la vie des autres, sans jamais s'arrêter.

Cette action qui contribue et améliore la situation de vie de l'autre, peut s'étendre et toucher à des ensembles humains chaque fois plus grands. Dans ce sens le projet vital peut se transformer non seulement en une contribution vers d'autres, mais aussi en une contribution historique et sociale.

5. POUR DEVOILER LE PROJET VITAL

Le projet vital, ce que je vais faire avec ma vie, est en rapport avec ma biographie. On peut le reconnaître et le retrouver à partir de ma propre histoire de vie. Il y a un regard, une lecture de la propre vie qui peut nous dévoiler le projet de celle-ci.

Si nous voulions approfondir ce thème, nous pourrions faire une rapide révision de la biographie et retrouver ces actions valables, ou de sens, en partant de l'enfance jusqu'au moment présent. Des actions que j'ai réalisé vis-à-vis d'autres, qui ont contribué et qui m'ont laissé l'expérience d'accord avec moi-même et de paix intérieure.

Avec cette matière nous pourrions étudier ensuite les thèmes qui sont communs à ces actions et la situation dans laquelle se trouvaient les personnes auxquelles étaient dirigées ces actions. Nous pourrions aussi découvrir là nos propres vertus ou qualités qui nous ont aidé à réaliser ces actions.

Le développement de ce "thème", dirigé vers une "situation particulière" de ces personnes, ayant fortifié "ces vertus", voilà les éléments qui vont constituer mon projet vital.

De telle sorte que toute proposition extérieure, comme réponse à ma propre vie, a aujourd'hui le signe de l'époque, c'est à dire de changements rapides et de crise. Un projet de vie se matérialise dans le monde à travers notre corps et celui-ci a un temps limité de durée. Ce que nous faisons avec notre vie a un temps limité pour être réalisé. Mon projet de vie se réalisera dans la mesure

où l'expérience de vie que j'ai en développant ce projet a du sens, de la plénitude, est en accord avec moi-même, et pour y parvenir le projet doit être une contribution que je fais à d'autres personnes. On peut découvrir ce projet en partant de notre propre biographie, en révisant ces actions qui m'ont procuré l'expérience de sens, en comprenant le thème qui était en rapport avec mes actions, la situation des personnes auxquelles je me suis adressé et en étudiant mes propres vertus qui m'ont facilité la réalisation de ces actions. Ce projet vital peut se transformer en une contribution historique et sociale.

Chapitre VIII

LA SOCIÉTÉ A LA RECHERCHE DU SENS

1. LA QUESTION PERSONNELLE ET LA QUESTION SOCIALE

Une des raisons qui m'ont poussé à t'adresser ces pages, c'est de me rendre compte que mes « problèmes personnels » étaient partagés par les personnes que je connaissais. Et j'en connais qui vivent dans différentes latitudes.

Comment est-il possible que quelque chose qui est vécu de façon si personnelle et souffrante, soit partagée par tant de gens?

Ce que nous appelons les « problèmes personnels », sont-ils vraiment si personnels ?

Si tu considères que ta souffrance est personnelle parce que c'est toi qui la vis et qui la ressens, il faudrait alors considérer comme personnelle, toute activité humaine, car tout est vécu et ressenti à partir de soi. Personne ne peut ressentir les choses à la place de l'autre. Tu peux t'imaginer ce que l'autre ressent, mais tu ne ressens pas ce que vit l'autre. D'autant plus que ce que tu imagines de l'autre, tu le vis aussi toi-même, avec tes propres sensations et non pas avec celles de l'autre. Si nous poursuivons cette idée, rien n'irait au-delà du personnel.

Il me semble suspect de croire qu'il s'agit de problèmes personnels, alors que tous les êtres humains sur la terre les ressentent.

D'autant plus suspect que, considérant ce que nous avons étudié, nous pouvons dire que la racine de ce qui nous arrive est dans la situation sociale actuelle.

La société nous est présentée comme faisant partie de la nature. Je veux dire qu'elle se présente à nous de la même façon que la lune, les étoiles, les arbres. Nous naissons dans une société avec des lois, un état, des armées, des schémas productifs et des organisations religieuses. Nous croyons que tout cela fait partie de la "réalité objective". La lune tourne autour de la terre et la société s'organise sur la base des états.

On ne voit pas la société comme une construction humaine. Lorsqu'on achète un instrument technologique, on peut être sûr qu'en peu de temps il sera déjà dépassé et que l'on construira un autre qui sera dix fois supérieur à celui-là. La société par contre ne nous semble pas susceptible d'être transformée par l'être humain.

Les sociétés "se" transforment, disons-nous. Mais le "se" n'éclaircit pas qui les transforme. Il n'éclaircit pas s'il s'agit d'une mécanique qui est propre aux sociétés, à certaines lois divines ou naturelles, ou à d'autres mécanismes.

Cette société est une construction humaine et donc historique. Ce système social est plein de contradictions et il génère par lui-même violence et souffrance. C'est un système construit par des êtres humains et susceptible d'être modifié par des êtres humains.

Lorsque nous avons étudié le ressentiment personnel et l'échec, nous nous sommes heurtés avec les valeurs du système dans lequel nous vivons. Il faudra décider si nous les acceptons ou si nous les refusons. Les accepter signifie d'accepter le non-sens.

Dans ma recherche du bonheur j'ai fait face à la pauvreté des gens, à l'augmentation de la barbarie, à la violation constante des droits humains, à la violence sous toutes ses formes, et j'ai découvert que le monde dans lequel je vis n'est pas celui dans lequel je veux vivre. Je peux éviter de regarder la situation que souffrent les personnes autour de moi. Je peux dire que c'est naturel, que les choses sont faites ainsi, que d'autres en sont responsables, que j'ai fait ma part et que maintenant je dois m'occuper de "moi même", mais il faudra faire un effort pour me cacher la douleur que je ressens, produite, dans ce cas, par la perception que j'ai de la souffrance des autres.

Si j'accepte la société dans laquelle je vis et je m'y adapte, en acceptant les règles que celle-ci m'impose, je vais anesthésier mes sentiments et au fur et à mesure des années, je vais ressentir l'échec et le non-sens.

2. QUE FAIRE

Tu devras donc résoudre le dilemme de ton action dans le monde.

Tu n'as plus confiance en aucune idée ou théorie qui se proclame comme vérité absolue. Il ne te suffit pas non plus de t'orienter vers la possession de richesses. Tu n'écoutes plus ceux qui te conseillent d'agir d'une certaine façon, qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes. Tu ne veux pas non plus t'enfermer. Peut-être Dieu est en train de naître en toi sous une forme nouvelle, mais tu refuses d'être manipulé par un culte. Peut-être cherches-tu une cause, mais tu refuses

toutes celles qui puissent te mener au fanatisme. Peu de phares illuminent le port où tu veux arriver et beaucoup laissent aller ton bateau à la dérive.

Il y a une forme d'orienter ton action où tu peux trouver les références dont tu as besoin. **Si tu penses, sens et agis dans la même direction et si tu essayes de traiter les autres de la façon dont tu aimerais être traité, c'est la cohérence qui orientera ton action.** Si malgré tes limitations pour changer la société, tu essayes d'avoir une influence dans ton milieu plus proche, pour qu'il puisse à son tour aller dans une direction plus cohérente, tu sentiras que ton influence s'amplifie et prend une direction, un sens **(12)**.

Je n'écouterai pas ta proposition sociale si je n'observe pas une cohérence avec ta façon d'agir dans ta vie personnelle. Et dans ce cas il me semble que dans ton action, tu m'as dit le plus important.

Et ce que j'aimerais voir en toi, est aussi ce que je voudrais voir en moi.

3. LA CONTRADICTION SOCIALE

Il y a quelques années on parlait de pays en voie de développement et de pays sous-développés. Le processus de globalisation a déjà dépassé ce schéma et aujourd'hui il y a une marginalisation qui s'étend, non seulement sur toute la planète, mais qui s'amplifie vers le sud et se rétrécit dans le nord.

La pauvreté et l'opulence ne sont plus un trait d'une région en particulier ; dans chaque point de la terre, la richesse se concentre et la pauvreté s'étend. Peu importe la quantité de richesse existante, dans ces endroits l'argent va se concentrer dans très peu de gens, le reste va souffrir pour survivre et d'autres ne survivront même pas.

Les populations vivent sous le contrôle et la dépendance de l'argent. Si les personnes disposent de l'argent, elles peuvent choisir leur vie, choisir leur éducation, l'endroit où elles veulent se soigner de leurs maladies, acheter les choses qu'elles aiment, voyager autour du monde, et assurer leur vieillesse. La disponibilité d'argent augmente les possibilités de choisir leur vie et ils l'obtiennent par le travail et le crédit. Au fil des années, pendant que la vie s'écoule, ils payent les crédits pour en acquérir d'autres, qui leur permettent de choisir leur destinée. Pour pouvoir offrir du travail, le pays a besoin d'argent. L'argent s'obtient par les exportations et le crédit. Pour avoir du crédit il faut que le pays soit stable. Pour que le pays soit stable, il faut que les salaires ne mettent pas en danger l'investissement. Les salaires doivent être ajustés et le pouvoir d'achat des gens diminue. Les gens ne disposent pas d'argent et ne peuvent donc pas choisir leur vie.

On suppose que l'une des valeurs fondamentales de toute société est la vie de ses habitants. Il faut donc avoir un armement qui soit dissuasif, moderne, efficace dans sa capacité de tuer, pour ne pas être envahis par une nation voisine, qui est à son tour préoccupée de ses habitants.

Comme un hommage à l'absurde, nous limitons l'investissement de technologie médicale, car un peuple libre est plus important qu'un peuple sain.

Le danger du désastre écologique peut se comparer seulement au danger nucléaire d'il y a quelques décades. Malgré cela, nos gouvernements vendent nos eaux, nos sols, nos sous-sols et nos forêts à des grandes sociétés, pour les exploiter rapidement et efficacement. La population reçoit en échange de cette dévastation, un salaire.

Avant on me disait: "C'est comme cela, et tu es libre de faire tes valises et d'aller dans le pays qui te plaise davantage." De nos jours les schémas d'organisation sociale se globalisent et il ne reste plus d'endroit sur terre où l'homogénéisation ne se fasse pas sentir. Où vont ils m'envoyer ? Peut-être à une de ces galaxies voisines où l'on pourrait faire une expérience sociale différente, jusqu'à ce que les terriens envahissent la galaxie avec leurs "vérités naturelles" et tout recommence?

Le changement social est possible car cette société est une construction réalisée historiquement. Nous sommes ceux qui l'avons créée et nous serons donc ceux qui trouverons un chemin pour sauter au-dessus de la contradiction que nous avons générée, et nous le ferons pour notre dignité et notre propre recherche de bonheur et de sens.

4. LE NON-SENS SOCIAL

On pourrait penser qu'il n'y a pas tellement de contradictions sociales, que la plupart ont déjà été dépassées ou sont en voie d'être dépassées.

C'est cette forme d'envisager les contradictions qui a submergé nos sociétés dans le non-sens. Nous pouvons éviter de voir les guerres, la misère, les suicides personnels, les drogues, la violence qui augmente dans la vie de tous les jours, la technologie de la mort, les fondamentalismes qui imposent leurs croyances, la discrimination de tous ceux qui n'ont pas suffisamment d'argent pour acheter leur droit à l'égalité.

Nous pouvons éviter de voir la contradiction dans laquelle nous vivons, mais nous allons nous plonger lentement dans le non-sens. Le fait de vivre se transformera en routine, mes aspirations vont s'éteindre et seront remplacées par les ennuyeuses publicités de la télé. Il y aura chaque fois plus de gens

autour de nous et nous serons chaque fois plus seuls. Cette expérience s'appelle aujourd'hui "la dépression" et c'est la conséquence, sur le plan personnel, du non-sens social qui augmente et s'étend à la vitesse des épidémies.

La contradiction est grande et elle montre combien l'organisation sociale est mal construite. De même qu'il arrive dans nos contradictions personnelles, le non-sens avance, en anesthésiant sur son chemin les hommes, et en leur volant leur destin.

Il y a peu de temps encore la société avait un sens; il s'agissait de la lutte pour atteindre le "bien-être social". C'était une autre époque. La quantité d'habitants grandissait de façon exponentielle et la production n'était pas suffisante pour répondre aux nécessités de tout le monde. C'était une époque où l'économie se définissait comme une science qui distribuait des ressources qui étaient limitées, à des nécessités illimitées. Mais cette époque a changé, tout d'un coup les nécessités n'ont plus été illimitées, ni les ressources restreintes. Le développement technologique a permis de produire beaucoup plus que nos besoins et ce processus s'accélère encore. Dans peu de temps nous pourrions même cloner massivement des végétaux et des animaux, ce qui veut dire que nous aurons à notre disposition toute l'alimentation et l'abri nécessaire pour répondre à nos besoins. C'est un autre monde et le fait de parler de la recherche du "bien être" nous montre, encore une fois, que nous voulons éviter de voir la souffrance sociale qui nous entoure. La lutte contre la faim, la maladie, l'ignorance, l'entassement dans des logements sociaux, toutes ces luttes perdent leur sens réel, puisque les sociétés ont les conditions techniques pour dépasser ces fléaux.

Le problème n'est plus le manque de ressources, c'est l'organisation sociale qui ne va plus. Comment les pouvoirs actuels vont-ils expliquer que des millions de personnes dans le monde n'ont pas résolu leurs nécessités de base, si nous sommes capables de produire suffisamment pour tous ? Ils ne pourront pas l'expliquer. **Dernièrement on a remplacé le terme de "bien être social" par celui de "qualité de vie"**, dans un effort pour cacher ce désastre. On n'a pas expliqué ce qu'était cette qualité de vie dont il était question, mais on a cru comprendre qu'il s'agissait de la qualité de la "propre" vie, en d'autres mots: préoccupez-vous de votre vie et cessez de vous occuper des autres ; il est évident qu'avec ce genre de discours la souffrance sociale est encore une fois cachée au regard.

Si tu te sens un désadapté dans cette société, il en était temps !

Je pense qu'il est bien de ne pas se sentir adapté à une société de ce genre. Mais comme tu refuses de t'adapter, on t'explique que tu as des problèmes personnels. Puisqu'ils sont personnels, et qu'autour de toi tout fonctionne (on

vend du Coca-Cola, le public vibre avec le football, les gens votent pour les mêmes hypocrites de toujours), toi, sans paramètres et sans possibilités de comparer, tu finis par accepter qu'il s'agit de problèmes personnels. Eh bien, non ! la contradiction que tu ressens dans une société organisée sur la base de la violence, n'est pas un problème personnel.

5. L'IDEOLOGIE DU NON-SENS

Tu auras observé que l'une des caractéristiques de cette époque est l'échec des idéologies qui encore récemment orientaient l'action humaine. Les partis politiques, les instruments de ces idéologies pour produire des changements sociaux, se sont transformés dans des associations ou des entreprises pour accéder au pouvoir de l'état. Une idéologie du non-sens les a envahis sans compassion, sous le nom de "réalisme" ou "pragmatisme".

Lorsque les partis politiques ont divorcés de leur idéologie, ils ont perdu leur sens comme moyen de transformation sociale. Dans cette situation ils ont été une proie facile d'une autre idéologie qui s'est chargée de nier la subjectivité humaine et de souligner que ses postulats ne sont pas des idées, mais la réalité même, objective, la vérité absolue, sur laquelle s'organise l'avenir de la société.

Il s'agit d'une idéologie qui contient très peu d'idées, très élémentaires, qui a réussi à occuper le centre social et qui, à mon avis, conduit directement à la déshumanisation et au non-sens.

Elle dit quelque chose de ce genre :

"Dans l'être humain il y a une prédominance de l'intérêt particulier sur celui du bien commun ou de ses semblables. Un système économique, politique et social doit donc considérer la *nature égoïste* des personnes. Le marché est le meilleur régulateur de la voracité des intérêts particuliers. Plus la liberté de décision dans la production et dans la consommation sur le marché, est grande, meilleure est la concurrence et l'autorégulation des différents intérêts. Cela aidera à augmenter le bien-être et la qualité de vie de l'ensemble. La propriété privée des moyens de production est la seule façon d'assurer le développement du bien commun. La chute de l'empire soviétique est une démonstration absolue de cette affirmation. La propriété de l'état crée une bureaucratie qui cherche à se bénéficier elle-même en profitant du travail de la société."

Quelques variantes de ce point de vue attribuent à l'Etat le rôle de re-distributeur des ressources pour aider les groupes dépossédés. Ils pensent que l'Etat peut diminuer la souffrance de ce groupe, en limitant le pouvoir des

monopoles et en redistribuant les ressources parmi la population, répondant aux nécessités de base. Cela signifie une augmentation de la paix sociale et de la capacité de consommer, ce qui à son tour crée des nouvelles conditions de concurrence qui permet le développement des intérêts particuliers.

Le concept de liberté dans cette idéologie est vraiment extraordinaire. Pour eux la liberté humaine n'a aucune possibilité de s'exprimer sans le droit à la propriété privée. Par conséquent le droit humain fondamental est le droit à la propriété. A chaque occasion, ils lèvent leur doigt menaçant et accusent : "Mon cher ami, vous êtes en train de tomber dans "l'étatisme". Vous mettez en danger la propriété privée et si vous allez contre la propriété, vous allez contre la liberté." Ils considèrent que plus vous avez de possibilités de posséder, plus vous avez de liberté personnelle. Plus vous avez des propriétés, plus vous avez de liberté. Si vous possédiez une énorme propriété, vous auriez une énorme liberté. Si vous possédiez toute la propriété mondiale, vous seriez totalement libre. Si en revanche votre propriété était hypothéquée, vous auriez hypothéqué votre liberté.

En s'appuyant sur ce système de vérités, les pragmatiques concluent que la cause de la pauvreté provient du fait que les gens manquent d'initiative pour s'en sortir, que la violence incontrôlable qui augmente jour à jour est due au manque d'autoritarisme, que la consommation de drogues qui augmente se doit à un surplus de production et que la solidarité est une attitude paternaliste et de faiblesse qui limite la concurrence et par conséquent, le progrès.

Les conséquences sont évidentes : le pouvoir économique s'est concentré à des niveaux inimaginables, il contrôle le libre marché et dirige les économies des gens et des pays.

Alors que le pragmatisme s'approprie des sociétés, une idéologie futuriste et utopique se réveille timidement, qui nous dit :

L'être humain est parfois égoïste, parfois solidaire. Il n'y a pas de nature humaine qui le détermine, il est donc nécessaire de construire un système social, politique et économique qui le motive à développer la solidarité, la non-violence, la liberté personnelle et le respect pour la liberté des autres. Cette recherche donne un sens à l'action humaine et elle ne s'arrêtera pas tant qu'il y a des gens qui souffrent. Une organisation sociale avec ces caractéristiques va s'orienter vers la décentralisation du pouvoir économique, politique et des médias. Elle dépassera les schémas de propriété privée ou étatique, en donnant lieu à la propriété sociale des moyens de production. Elle développera une technologie des communications jusqu'à arriver à la participation directe de chaque citoyen dans la prise de décisions.

Elle considère que la pauvreté est créée par une organisation sociale qui a été construite et défendue par certaines intentions humaines et que c'est justement la concentration du pouvoir économique ou de l'état qui est la cause de la violence.

L'aspiration de cette sensibilité est de réveiller un mouvement social qui aille au-delà des partis et qui puisse aller vers la transformation sociale et personnelle, pour s'orienter vers la Nation Humaine Universelle.

Chapitre IX

VERS UNE NOUVELLE VÉRITÉ

1. LE CHANGEMENT EST POSSIBLE

Le changement est possible car nous vivons un moment d'échec social. Les croyances personnelles et de l'époque n'arrivent plus à se soutenir et montrent de jour en jour leur incapacité d'interpréter le monde et de justifier notre existence. La reconnaissance de l'échec est la seule chose capable de faire naître une nouvelle vérité dans nos coeurs et de donner l'élan initial pour organiser un monde nouveau. Ce moment-là est arrivé.

Lorsque nous avons étudié l'échec dans les chapitres précédents, nous avons découvert que c'est grâce à la reconnaissance de celui-ci que nous arrivions à un nouveau regard, un nouveau point de vue, et que cela nous menait à la réconciliation et à la possibilité d'élaborer un projet vital. Mais on peut aussi éloigner le regard, cacher notre échec ce qui nous mène au ressentiment.

Nous pouvons aussi choisir le ressentiment au lieu de la reconnaissance de l'échec, ce qui se traduit dans les sociétés par le fascisme, le fondamentalisme, les guerres fratricides, le fanatisme, le totalitarisme et le suicide.

La liberté humaine présente justement ce drame là. Les choix que nous faisons ne sont pas nécessairement les meilleurs. Nous pouvons reconnaître l'échec et découvrir une nouvelle vérité, ou nous appuyer sur *notre raison* et anéantir ceux qui s'opposent à cette raison.

Ici j'ai fait un acte de foi. L'être humain, c'est à dire nous, trouverons le chemin qui va nous libérer de notre propre piège. Nous allons reconnaître l'échec d'anciennes croyances qui nous ont accompagné jusqu'à nos jours, et nous serons capables d'élaborer les nouvelles vérités qui nous permettront de passer à une nouvelle étape.

J'ai l'impression que nous sommes sur le point de reconnaître l'échec de deux grandes et anciennes croyances. La croyance que l'être humain fait partie de la nature et la croyance qu'avec la violence on arrive à des transformations sociales.

2. L'ÉCHEC DE LA NATURE HUMAINE

Ahh, être humain, tu ne sembles pas être un élément de plus de cette nature mécanique et sans sens apparent. Sans toi, être humain, il n'y a pas de sens. Tu as tout transformé autour de toi et tu continues à le faire peut-être tout seul dans cette immensité, que prétends-tu ? Où vas-tu ? J'ignore si tu le sais, mais tu avances avec une telle force, impétuosité et conviction qu'il est possible que tu le saches..

Tout se développait dans une lente transformation mécanique, parmi les gaz, l'eau et les températures. Et soudain, une probabilité infinitésimale, et la vie est apparue : des organismes qui se nourrissaient par eux-mêmes, grandissaient, se reproduisaient. Tout était comme avant, mais encore plus beau. Mais lorsque la conscience humaine jaillit sur la terre, plus rien ne fut pareil, et cette conscience commença à humaniser le monde en faisant de lui un instrument de son intention. La conscience a vaincu toutes les lois de la nature, en créant une histoire et en construisant une société.

Vers la moitié du siècle dernier, Ortega nous parlait déjà de "l'échec de la raison" (13). La raison physique et mathématique, qui a permis tous ces progrès dans la technologie, a échoué dans le domaine de la libération de l'être humain. Elle a réussi à le contrôler et à le soumettre, mais pas à le libérer. Heureusement pour nous, ces réussites ont été insignifiantes.

Pendant des millions d'années, les forces naturelles (la force de gravité, la force électrique, la force nucléaire) n'ont pas pu produire les transformations à la vitesse que l'a fait la conscience humaine en si peu de temps; cette simple observation est cachée à la raison.

Lorsque j'ai étudié les mathématiques, - science exacte, la rationalité même -, nous avons construit des modèles de la réalité. Un modèle consistait en un ensemble de relations et d'équations qui permettaient de simuler le comportement d'un phénomène. A l'aide de ce modèle, nous avons formulé quelques lois qui prévoyaient la façon dont la réalité allait se comporter. Je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais eu une confusion entre le modèle et la réalité. Ce modèle aidait à expliquer la réalité. Mais il y avait toujours un phénomène qui ne collait plus avec les équations que nous avons formulés, qui survenait. Le "modèle" n'était donc valable que pour un sous-ensemble de cette réalité. On a l'habitude de confondre un modèle qui interprète un phénomène, avec le phénomène en soi. Nier ces phénomènes pour rendre plus solide le modèle construit est si choquant, que l'on arrive à détecter cette confusion assez facilement, et l'on se rappelle finalement qu'un modèle est ce qu'il est, et n'est pas la réalité.

En général on ne reconnaît pas la fausseté du modèle, mais on nie plutôt le phénomène. La négation du phénomène n'est pas intentionnelle, la tendance est simplement de ne pas le percevoir, de ne pas le voir. Je fais ici une parenthèse car ce qui fait la grandeur des "sciences exactes" est justement qu'elle reconnaît son inexactitude. Je souligne cet aspect car un des problèmes des sciences sociales est la confusion entre le modèle et la réalité.

Observons que ces "idées de la réalité", ces constructions intellectuelles, nous aident à expliquer les phénomènes. Mais leur fonction n'est pas seulement l'interprétation, puisque ces idées agissent sur la nature et la transforment. Cette transformation se produit même si cette "idée de la réalité", ce "modèle" n'est pas parfait. En fait la théorie de la relativité de Einstein n'a pas été nécessaire pour arriver à inventer la lumière électrique ; la révolution technologique se produit aujourd'hui grâce aux modèles de l'Univers, encore insuffisants.

Ceci semble plus évident lorsqu'on étudie la nature. Nous avons peut-être quelques difficultés avec le langage que j'utilise, mais d'une façon générale on peut comprendre que la conscience de l'homme construit certaines théories pour expliquer la nature, et qu'il s'agit seulement de théories, impossible de confondre avec la réalité. On sous-entend qu'avec le temps nous découvrons que ces théories sont fausses ou incomplètes, parce qu'un fait réel les contredit. En dernier lieu, ces théories, même imparfaites, nous donnent des moyens pour transformer le monde naturel.

Mais lorsqu'on étudie l'existence humaine, c'est différent. Quand on parle de l'être humain on oublie complètement qu'il s'agit d'idées sur cette réalité. Il s'agit de théories ou de croyances qui nous aident à nous expliquer cette forme de vie. Il s'agit de modèles qui sont vrais jusqu'à ce qu'un évènement de la réalité dise le contraire.

Expliquer le phénomène humain par l'action d'un Dieu, ou par l'action d'une race, ou par sa capacité de produire des objets, ou par les biens qu'elle possède, ou par une morale déterminée, ou par ses instincts, ou sa ressemblance avec les animaux, observer que tous ces modèles vivent simultanément, soutenus par différents groupes de personnes, et découvrir que le développement d'un modèle au détriment d'un autre se fait par la violence et observer que ceux qui soutiennent ces modèles ne les reconnaissent pas comme des modèles mais comme la réalité... nous amène à nous demander s'il n'est pas temps d'accepter la fausseté ou du moins la partialité de tous ces modèles, puisqu'ils n'englobent qu'une partie, un sous-ensemble de la réalité humaine.

Mais tant que nous ne reconnaissons pas l'échec, nous imposerons notre propre vision à travers la violence et notre organisation sociale aura ce signe là.

La nature est justement ce qui ne se modifie pas, ce qui ne change pas dans le mouvement des choses, nous expliquait Aristote. Si on considère l'être humain comme un être naturel, nous supposons qu'il y a en lui quelque chose de figé, d'invariable, défini par des lois mécaniques. Mais l'histoire nous montre justement le contraire.

Observons bien ce que cela veut dire.

La force de gravité par exemple, est une énorme force naturelle qui tient tout l'univers en suspension et en rotation. Cela a été ainsi pendant des millions d'années et continuera pendant beaucoup d'années encore. La force de gravité, pendant tout ce temps, n'a pas produit de transformation dans l'univers, sauf des transformations mécaniques, lentes, par l'effet d'un soleil qui s'éteint quelque part dans l'infini. Dans tout ce temps, cette énorme force n'a pas produit les transformations que la conscience humaine elle, a produit dans quelques milliers d'années. Il n'y a pas d'animal sur terre qui se rappelle de ses ancêtres et qui soit capable de se développer, non seulement génétiquement, mais aussi historiquement. Du moment que l'être humain s'est dressé et a maîtrisé le feu, il a constamment transgressé le soit disant ordre naturel. Il a domestiqué les animaux et les végétaux, il a créé les instruments qui ont prolongé ses capacités physiques et ainsi il a pu regarder l'étoile la plus lointaine, il a pu voler plus vite que le vent, découvrir l'espace infini dans les parois solides. Il a élargi sa mémoire et son intelligence, il a pu savoir à l'instant ce qui se passe dans n'importe quel point de la terre. Il est intervenu dans son corps, il a prolongé sa vie, il est intervenu dans sa chimie cérébrale, il a changé ses organes et commence à manipuler aujourd'hui l'évolution génétique. Il a pu produire aussi la lumière du soleil et a pu détruire avec la force de l'univers.

Dans l'être humain nous observons un élément qui est en rupture avec la mécanique naturelle : l'intentionnalité (14) qui se projette dans le monde et qu'on ne trouve pas ailleurs.

Cette *intentionnalité* sort de lui et va vers le monde. C'est pour cela qu'il n'est pas *un élément de plus* dans la nature. On ne trouve cette intentionnalité que dans l'être humain ; c'est pour cela que les lois que nous avons découvertes dans la nature ne servent pas à comprendre l'homme. Il est absurde d'imposer un comportement avec l'argument d'obéir à un soit disant ordre naturel. Lorsque cela arrive, c'est parce qu'il y a en fait une intention de dominer, qui exige la soumission à certaines lois sociales, historiques ou divines, construites justement par cette intention.

L'être humain est maître de son destin. L'histoire humaine n'est pas une quantité d'anecdotes mécaniques, mais c'est l'histoire de l'intentionnalité de la conscience, qui fraye son chemin pour humaniser le monde naturel et social. On peut l'étudier, non seulement vis à vis du passé, mais aussi la projeter vers l'avenir. L'existence d'une intention qui précède l'apparition de la conscience, n'est pas en discussion ici. C'est peut-être possible. Ce que l'on dit est que depuis l'apparition de la conscience, elle est responsable de son passage sur cette terre.

Cette conscience qui ne s'arrête face à aucun élément qui la détermine, qu'il soit spatial ou temporel, souffre, parce qu'elle reconnaît ses limitations spatiales et temporelles.

Il n'est plus possible d'étudier l'être humain et la nature sans considérer que c'est la conscience qui interprète le monde, tout ce que je sais, je le sais par elle et tout peut être transformé d'après son intention.

Une pierre lancée des hauteurs, tombe. Elle ne peut pas remonter. Elle ne peut pas transgresser cette loi de la nature. Pour la conscience par contre, il n'y a pas de loi naturelle qu'elle ne puisse pas transgresser. Si une loi sociale m'impose un comportement, j'observe toujours que ceux qui me l'imposent, la transgressent. Par conséquent, même si je ne peux pas le faire, d'autres ont le droit de la transgresser, ce qui me montre qu'il ne s'agit pas là d'une loi naturelle mais sociale, une loi faite par des êtres humains qui ont le pouvoir d'imposer leurs intentions par dessus les miennes.

La conscience est active, non seulement dans sa connaissance de la nature et de la société, mais aussi dans sa capacité de transformer cette nature et cette société. Elle est active pour tout transformer d'après sa propre intention.

Lorsque j'écoutais Silo proposer une définition de l'être humain, je suis resté perplexe. Il l'a décrit comme **"l'être historique dont le mode d'action social transforme sa propre nature" (15)**. Il ne m'arrive pas souvent de lire un texte où je comprends chaque mot, où tous me sont familiers, où je comprends la grammaire, où tout est clair et cependant je ne comprends rien de ce qui est dit. Au fil des années j'ai découvert que je ne pouvais pas le comprendre car j'avais moi-même la croyance que l'être humain était un être "naturel". J'aurais pu la comprendre et dire que c'était faux. Mais quand on a une croyance, on ne peut pas voir une autre réalité.

L'ETRE HUMAIN EST L'ETRE HISTORIQUE. L'être humain est surtout un Héritier, aurait dit Ortega y Gasset il y a quelques années : " La question fondamentale que l'Occident va se poser dans les prochaines années, au moment de se réveiller de la stupidité qui l'a aveuglée depuis le XVIII^{ème} siècle, est que l'homme est avant tout un *héritier*." Nous avons hérité les efforts des

générations antérieures sous forme de croyances, qui sont la base sur laquelle nous vivons.”

Parler d'un être historique est fantastique. Car, quelle est la sève de l'histoire ? Quelle est sa matérialité ou sa nature ? On ne va pas discuter ici la sève de l'histoire. Mais dans tous les cas nous sommes loin de l'aspect “naturel” et on nous parle de temps, de vie, d'écoulement, de ce qui est passé et de ce qui se passera. Un être qui aujourd'hui est différent d'hier. Il n'est pas le même au XX^{ème} siècle et au II^{ème} siècle, et ne sera pas le même au prochain siècle. L'aspect historique n'est pas “ce qui est”, mais “ce qui se construit”, ou “ce qui sera”. L'être humain est en réalité un “étant humain” ou un “sera humain” ou encore un “être qui s'humanise”.

UN ETRE QUI A UN MODE D'ACTION SOCIALE. Un être social. Pas seulement historique mais social. Qui ne se constitue pas seulement dans le temps mais aussi en relation avec d'autres êtres humains. Les autres êtres humains sont une partie fondamentale de mon humanité, de même que le sont les caractéristiques de la société dans laquelle je vis, ses valeurs, ses croyances, ses modes de production, le système de relations.

UN ETRE DONT LE MODE D'ACTION SOCIALE TRANSFORME SA PROPRE NATURE. Pas seulement historique. Pas seulement social. Un être qui agira dans le monde pour se transformer lui-même. Il cherchera à modifier le monde naturel, le monde social, et lui-même pour dépasser toute condition qui pourrait produire de la douleur et de la souffrance **(16)**.

Voici les lignes directrices de l'humain : l'historicité, la société, la transformation de soi-même.

Il me semble que nous sommes très loin d'un animal développé. Nous sommes très loin d'un être déterminé par des lois naturelles. Depuis l'animal rationnel d'Aristote, à l'être rationnel de Descartes, à l'animal social de Marx, à l'être sans essence qui se construit dans l'existence de Sartre, à l'héritier de Ortega y Gasset, à l'être historique dont le mode d'action social transforme sa propre nature, de Silo, nous arrivons au XXI^{ème} siècle **(17)**.

La croyance que l'être humain est un élément de plus dans la nature, gouverné par les lois de celle-ci, a permis son “objétivisation” (c'est à dire le considérer comme un objet dans le monde des choses) et donc sa déshumanisation. Le déshumaniser est nier son histoire, l'isoler de la société ou nier sa capacité de changement, c'est le submerger dans le monde de ce qui est naturel, de ce qui est permanent, immuable, de ce qui ne change pas.

Permettez-moi une parenthèse pour déstabiliser notre propre croyance sur l'humain. Cloner les êtres humains est impossible. Nous pouvons cloner ses gènes, ses circuits cérébraux, tous ses aspects physiques, mais ce qui est

humain dans cet être n'est rien de tout cela. Ce clone s'humanisera grâce au contact avec sa culture, avec les autres êtres de sa société et dans les réponses qu'il donnera dans le monde social pour se transformer lui-même et transformer les conditions qui lui produisent de la souffrance.

Tournons le regard sur nous mêmes. Ce livre que tu as entre tes mains est le résultat de beaucoup de gens qui ont lutté, pensé, discuté avec leur époque. Toute cette expérience s'est transmise pour devenir ces mots que tu lis aujourd'hui. Ce que tu penses sur lui est aussi le résultat de beaucoup de gens qui t'ont appris à lire, des écoles qui se sont construites pour toi, des bibliothèques où l'on garde le savoir dont tu disposes en ce moment. Des personnes qui ont inventé le papyrus, ensuite le papier et après l'imprimerie. Toute une histoire pour qu'aujourd'hui, toi et moi, on puisse se communiquer. Pour que cet instant puisse se produire il y a eu beaucoup de gens autour de nous.

Pour en finir je te demande : Crois-tu que tu puisses changer?

Crois-tu que tu puisses te transformer en un être humain intégral et que tu puisses vivre dans une société juste ? Tu es avant tout un être en changement et cependant il t'est si difficile d'accepter le changement. Il y a aussi cette croyance en toi que nous sommes des êtres naturels, figés, déterminés par des conditions génétiques, culturelles ou sociales.

Tu peux changer, tu vas changer et tu trouveras un sens à ta vie.

3. L'ÉCHEC DE LA VIOLENCE

En tant que discriminé, je suis témoin que la société actuelle n'est pas une société humaine parce qu'elle refuse et discrimine les êtres humains. Moi qui suis discriminé, je subis la violence de l'état, je subis la violence de l'argent et je subis la violence du pouvoir sur ma personne. Moi qui suis discriminé, je veux laisser en évidence la violence à laquelle je suis soumis et je veux changer les pouvoirs qui conservent, maintiennent et justifient cette violence contre l'être humain. Car avant tout, avant d'être homosexuel, indigène, infirme, juif, musulman, noir, porteur, femme, divorcé, prostituée, fille mère ou pauvre, avant tout je suis un être humain (18).

Une autre croyance très proche de celle qui considère l'être humain comme faisant partie de la nature, c'est la croyance que la violence est inhérente à l'humain.

La violence vient du fait de considérer l'être humain comme un être purement naturel, sans une intention propre. Lorsque je transforme le fer en le soumettant à de fortes températures et pressions pour qu'il devienne un fer à cheval ou une fourchette, instruments dont j'ai besoin, je ne dis pas que j'exerce la violence sur le fer. Il est clair pour moi que la transformation d'un élément naturel ne signifie pas exercer la violence sur celui-ci. Si par contre je soumettais une personne à de fortes pressions et températures pour la transformer dans l'objet dont j'ai besoin, l'appréciation de mon action changerait radicalement. Je ne le ferais en aucun cas, sauf si, comme pour le fer, je le considère comme faisant partie de la nature. Les aborigènes ont été réduit en esclaves, car ils étaient considérés comme faisant partie de la nature. Si quelqu'un pense que la pauvreté fait partie de la nature de certains, il va pouvoir les exploiter ; si quelqu'un croit que d'autres personnes sont culturellement inférieures, il pourra les discriminer.

La création d'outils pour amplifier nos capacités physiques, fait partie de notre évolution. Grâce à cela nous volons avec les avions, nous sommes partout avec la télévision et nous augmentons notre force avec le marteau. Si je considère que tu fais partie de la nature, il pourrait me sembler légitime de t'utiliser pour atteindre les objectifs que je me suis donné dans ma vie. Si mes objectifs ne te plaisent pas, je peux occuper la violence pour que ton intention ne puisse pas s'exprimer et de cette façon j'utilise tes capacités pour atteindre mes objectifs.

L'être humain transforme la nature et lorsqu'il construit une société, lorsqu'il se socialise et commence à considérer d'autres personnes comme faisant partie de la nature, il essaye de les utiliser; c'est là qu'apparaît la violence comme la forme de relation sociale. Parler de "violence contre la nature" est un excès sémantique. La nature n'a pas d'intention et ne peut donc pas être soumise à la violence. Avec cette expression nous voulons dire que l'action de l'homme est en train de déséquilibrer l'environnement à tel point qu'il met en danger sa propre survie. Finalement, la "violence contre la nature" est en dernière conséquence, la violence sur l'être humain. La violence se rapporte toujours à la manipulation d'une intention, qui ne fait pas partie de ce qui est naturel.

La violence est donc le mode d'action qui empêche que *l'intention* d'un autre être humain puisse s'exprimer. La violence n'a pas comme but de détruire le corps mais d'empêcher que *l'intention* n'avance.

En général on comprend par "violence" la violence physique. Avec celle-ci on empêche l'expression d'une autre personne en dominant son corps par la force. Mais il y a aussi une violence économique, où je domine l'autre en limitant sa subsistance, en réduisant son pouvoir d'acquisition. Il y a une

violence psychologique qui empêche l'expression de l'autre par la menace d'appliquer la violence physique ou économique.

On peut appliquer d'autres formes de violence à des individus ou à des ensembles et annuler ainsi l'expression d'une race, une culture ou une religion.

La croyance que l'être humain peut employer la violence dans une situation d'autodéfense (19) pour agir face à la menace, est très répandue. Si quelqu'un met en danger ma vie, ou celle de ma famille, de ma propriété ou de ma liberté, la violence est acceptée comme une réponse. Nous avons délégué à l'Etat l'application de ce que nous appelons la "violence légitime". L'Etat a le droit d'appliquer la violence quand les citoyens se sentent menacés. L'autodéfense est seulement nécessaire face à des situations limites, puisque l'appareil de l'état a les moyens pour appliquer la violence quand celle-ci est requise. Mais dans la mesure où la contradiction sociale augmente, l'Etat perfectionne les appareils de répression, dans une spirale sans fin.

Si l'Etat était contrôlé par l'armée, ou par un groupe économique, ou encore par un parti politique, est-ce que l'application de la violence serait légitime ? Si je suis une victime de la discrimination, c'est-à-dire si l'état ne me protège pas parce que je n'appartiens pas à cette armée ou à ce groupe économique ou à ce parti politique, est-ce que dans ces cas là l'autodéfense est un droit légitime ?

Tout pouvoir s'appuie sur le fait d'exercer la violence sur les personnes. L'état peut appliquer la violence physique à travers les forces de l'ordre ; la violence économique à travers les lois du travail, des impôts ou des expropriations. Le pouvoir économique applique la violence directement ou à travers l'état, en définissant les règles du jeu qui favorisent les uns et portent préjudice aux autres. Les armées peuvent l'exercer lorsqu'elles se sentent menacées ou lorsqu'elles décident de prendre le contrôle de l'état. Dans tous ces cas il s'agit d'une sorte de violence légale, puisqu'elle est protégée par un pouvoir judiciaire. Il y a aussi des organisations de délinquants qui s'appuient sur la violence illégale. D'autres organisations comme celle des mercenaires ou des paramilitaires, appliquent aussi la violence illégale, mais celle-ci, contrairement aux autres, est reconnue par l'état.

Pouvoir et violence se présentent comme une structure en spirale croissante. Pour arriver au contrôle social, on applique la violence, mais en l'appliquant on augmente le désordre, le pouvoir a donc besoin de s'agrandir et de se concentrer pour contrôler d'avantage. Le pouvoir s'agrandit et augmente sa violence, mais crée un désordre plus grand encore qui, pour être contrôlé, a besoin d'augmenter encore plus son pouvoir.

Ce qui parfois semble être un changement de pouvoir, est en vérité un changement de méthodologie de la violence appliquée. On passe par exemple d'une dictature à une démocratie et on a l'impression qu'il y a eu un changement du pouvoir. En réalité le pouvoir a modifié la méthodologie de la violence employée, dans ce cas la violence physique a été remplacée par la violence économique ou psychologique. Si ce pouvoir se sent menacé, il utilisera de nouveau la violence physique sans aucun questionnement éthique ou existentiel.

Un pouvoir se concentre quand il y a de moins en moins de personnes nécessaires pour dominer de plus en plus de gens.

Dans les processus révolutionnaires où on a essayé un changement de pouvoir, on donne une légitimité à la violence pour en finir avec le pouvoir dominant. Ils ont souvent réussi, mais les conséquences ont été la création de la même structure de *pouvoir et violence* qu'ils combattaient auparavant. La Révolution Française a dérivé vers la dictature de Robespierre et l'empire de Napoléon ; la révolution Bolchévique dans la dictature de Staline, pour ne parler que d'exemples récents (20). *Violence et pouvoir* est une structure dont les deux aspects se nourrissent, se développent et se concentrent mutuellement. La concentration du pouvoir nous mène à la violence et l'application de la violence nous oblige à concentrer le pouvoir.

La seule façon de diminuer la violence est de déconcentrer le pouvoir.

La seule façon de déconcentrer le pouvoir est de le modifier, sans violence.

La fameuse phrase de Maquiavel vaut pour toute question de pouvoir : “la fin justifie les moyens”; cette “fin” est toujours sa conservation et sa perpétuité. Il est temps d’inverser cette phrase antihumaniste et dire: “ce sont les moyens que tu utilises, qui m’apprennent quelles sont tes fins” (21).

Quand je lutte contre un pouvoir (à cause de sa monstruosité et son inhumanité) en utilisant la violence, où est la grande différence avec ce pouvoir que je combats ? Il n’y a pas un changement dans la structure de pouvoir, si le groupe B exerce à son tour les mêmes monstruosités qu’a commis le groupe A ; la seule chose qui change ce sont les gens qui sont au pouvoir, mais il n’y a pas une modification du pouvoir.

Quand un pouvoir s’appuie sur les passions des multitudes, ou amplifie la folie collective pour justifier sa violence, il perd toute la légitimité qu’on lui a déléguée auparavant, et il devra être jugé par ce même peuple quand il se réveillera de cet état passionnel.

On pourrait penser qu'il faut des personnes adéquates pour exercer le pouvoir social. Elles auraient l'autocontrôle suffisant, ou encore leur éthique leur permettrait d'employer le pouvoir pour en bénéficier autrui. C'est ainsi qu'on pense toujours, et c'est la raison pour laquelle nous donnons notre vote à différentes personnes, pour qu'elles gouvernent. Mais nous constatons chaque fois que différentes personnes au pouvoir agissent d'une façon similaire.

Voici encore un échec. Nous pouvons regarder ailleurs et continuer à élire les mêmes représentants, ou prendre le risque de changer la structure du pouvoir.

La violence économique dissimulée pourrait nous sembler meilleure que la violence physique brutale, ou encore que le pouvoir soit dans les mains de certains et pas dans d'autres, mais ces préférences ne changent en rien la situation de fond qui est le contrôle des êtres humains par des moyens inhumains.

Tant que je suis dans une situation privilégiée, au pouvoir, celui-ci ne me semble pas si monstrueux, et je ne vois pas d'inconvénients à ce qu'il se développe et se concentre. Mais tôt ou tard dans ce processus, ce pouvoir se tournera contre ceux qui l'ont appuyé. Lorsque nous nous rendons compte que nous avons aidé à créer ce monstre, qui maintenant essaye de nous dévorer, il est déjà trop tard, le monstre s'est fortifié et s'est libéré de ceux qui l'ont créé.

Pouvoir et violence constituent une structure, de même que la forme et la couleur. Il n'y a pas de couleur sans forme, ni forme sans couleur. La violence, comme forme de transformation sociale, ne change pas cette structure. Je peux sentir de la rage ou de la colère vis-à-vis de l'injustice vécue, mais ni la rage, ni la haine ne changent les sociétés.

La société humaine pourra seulement se réaliser par la non-violence. La non-violence est une forme d'action humaine qui modifie le monde social et le monde personnel, sans violence, en développant la liberté personnelle et en respectant la liberté d'autrui. La non-violence ne s'hypnotise pas avec ceux qui ont le pouvoir, elle fait le vide au pouvoir. Elle commence comme une action individuelle et cherche à influencer ensuite de grands ensembles. La non-violence agit efficacement lorsque les changements sont vraiment voulus par les grands ensembles humains : Elle trouve ridicule ces réussites qui s'obtiennent lorsqu'une minorité les impose à la grande majorité. La non-violence ne perd pas sa direction à cause des agissements violents d'individus isolés. La non-violence comprend que le signe indiscutable de l'avenir humain est dans la direction qu'on donne à un processus de transformations.

Une révolution humaniste qui propose la transformation du système politique, juridique et économique, doit nécessairement être liée à une proposition de changement personnel, de réconciliation, de cohérence entre ce que la personne pense, sent et l'action qu'elle entreprend, et d'un projet qui donne un sens à son existence. Une révolution pour qui l'être humain est le centre, devra nécessairement découvrir des formes de luttes non-violentes et elle devra être voulue et construite par le commun des gens.

Chapitre X

LE CHANGEMENT SOCIAL

1. VERS OU ALLONS-NOUS?

Les images du XX^{ème} siècle défilent dans mon esprit, de façon accélérée et avec précipitation : les multitudes qui acclament Mussolini, le dictateur de l'Italie ; Hitler est applaudi par les multitudes allemandes et annonce la suprématie de la race aryenne sur la planète ; Franco s'empare de la liberté des espagnols ; en France, Pétain collabore avec les troupes hitlériennes ; en URSS, Staline instaure une dictature des plus atroces, et Truman, président des EEUU, détruit toute la population de Hiroshima et de Nagasaki avec la bombe atomique qui venait d'être découverte.

Cela semble être un rêve, comme s'il s'agissait d'événements lointains dans l'histoire, et pourtant il n'y a que 50 ans que ces événements se sont passés. Toutes ces scènes ne semblent pas être l'histoire de l'être humain qui lutte pour sa liberté et sa dignité. Cependant à côté d'eux, à côté de ces monstres, « un homme maigre et ridicule », comme l'a décrit Churchill, va libérer l'Inde de la domination britannique. Ghandi, la grande âme, la réserve morale d'un moment historique, commençait la lutte non-violente qui devenait ainsi l'instrument d'action et de révolution. C'est peut-être dans ces moments où l'être humain paraît absolument dépassé, qu'il renaît avec une force inusitée dans des endroits inespérés ? Serait-il que dans les pires dictatures, dans les moments les plus obscurs de l'histoire, il y a toujours des gens qui prennent distance de leur époque et reconstruisent la dignité et la liberté perdues ? Lorsque le pire des totalitarismes semble s'imposer à la situation, ce qui est profondément humain est en train de lutter, en cherchant une sortie et un avenir.

Dans l'histoire récente on a construit la bombe atomique, ensuite celle d'hydrogène, puis celle de neutrons, les arsenaux nucléaires se multipliaient et l'être humain vivait sous la menace de la destruction totale. Lorsque Ronald Reagan, président des EEUU, décide de se préparer pour la guerre nucléaire galactique, le leader russe Mikhaïl Gorbatchev, produit un revirement surprenant dans l'histoire et commence le désarmement unilatéral. N'y a-t-il pas là encore une preuve de la façon dont l'humain intervient dans son histoire, en affirmant la vie, en rejetant la mort, en montrant sa grandeur et en sautant par dessus les intérêts particuliers?

Pendant beaucoup de temps ma génération a discuté si la révolution devait se faire avec Dieu ou sans Dieu, avec violence ou sans violence, si l'important étaient les facteurs de production ou si l'homme était le seul responsable de son destin. Beaucoup de temps, trop de temps en vaines discussions, où on niait aux uns et aux autres la valeur et la générosité de nos convictions. Trop de temps, pour découvrir que la vérité n'est pas absolue et que les hommes et les femmes sont plus importants que n'importe quelle vérité. Pendant ce temps là, la technologie a produit un saut qualitatif, le monde est devenu un seul, les dictatures militaires ont endettés les états, le Fond Monétaire International, la Banque Mondiale et les banques locales ont imposé un nouveau contrat social en asphyxiant l'être humain avec la dette extérieure, la dette des entrepreneurs et les dettes personnelles.

Quel sens peut avoir aujourd'hui une nation, un peuple ou un homme, qui ne soit pas celui de payer les dettes financières !? A quelle autre liberté pourrait-on aspirer qui ne soit pas celle de n'avoir de dette avec personne ? C'est dans cette misère sociale et existentielle que les choses semblent se dérouler aujourd'hui.

Le nombre de personnes qui ont besoin de consulter une sorcière, ou lire le tarot ou étudier l'horoscope, grandit de jour en jour. Il y a un besoin d'avoir une référence par rapport aux différents domaines de la propre vie. Il y a quelques années, ces pratiques s'utilisaient pour savoir si la roue de l'amour allait tourner mieux ou s'il allait nous arriver de l'argent de façon inattendue. Ces pratiques se prenaient comme un jeu de salon amusant avec lequel on allait passer un bon moment. Aujourd'hui on les prend chaque fois plus au sérieux, et la nécessité de s'adresser à des horoscopes et à des cartes pour prévoir notre destin, augmente de jour en jour.

Le développement technologique en accélération, en plus de la mondialisation, tant dans le domaine financier que dans le style de vie, accompagné de désordres sociaux et de conflits régionaux croissants, produit une situation d'instabilité. Un jour on croit que tout va merveilleusement bien et le jour d'après on a l'impression qu'on est au bord de la crise. Tout problème local nous fait penser à une crise globale et parfois un indicateur mathématique financier nous fait penser que le monde avance vers le bonheur complet.

Vers où va donc ce processus de mondialisation ?

La mondialisation se dirige vers la "Civilisation Planétaire" **(22)**

Cette supposition n'est pas capricieuse ; si nous révisons la dynamique du pouvoir depuis l'empire ottoman, les guerres mondiales, la division du monde en deux grands blocs jusqu'à la situation actuelle, où une seule puissance concentre en même temps le pouvoir économique et le pouvoir militaire. Seuls

les USA concentrent ces deux pouvoirs, car la Russie n'a que le pouvoir militaire et l'Europe et le Japon, que le pouvoir économique.

Nous savons, grâce aux analyses de Toynbee (23), historien anglais du XX^{ème} siècle, qu'on peut reconnaître 21 civilisations dans l'histoire humaine, et qu'elles ont toutes eu les étapes suivantes : un cycle de surgissement, de développement, de concentration d'un pouvoir centralisé de caractère absolu, des désordres sociaux et puis la désintégration du pouvoir centralisé, dont la conséquence a été la disparition de cette civilisation.

Si nous acceptons le fait que nous nous dirigeons vers une nouvelle civilisation de caractère planétaire, il faudrait aussi supposer que nous allons retrouver les étapes que Toynbee observait dans toutes les civilisations.

On verra se développer un grand pouvoir mondial, qui sera totalitaire et impérialiste ; la base sociale pendant ce temps là, va se désorganiser au point de devenir de plus en plus chaotique ; à un moment les forces centrifuges de cette base sociale finissent par affaiblir le pouvoir central, en produisant la désintégration de la civilisation planétaire.

Si nous considérons cette possibilité, nous comprendrons d'avantage l'importance croissante et la gravitation des institutions telles que le Fond Monétaire International (FMI) et les Forces de Paix des Nations Unies, qui sont de plus en plus interventionnistes. Les gouvernements d'Amérique Latine, d'Afrique et d'Asie ont tendance à devenir des dictatures ou des démocraties très autoritaires. Il est chaque fois plus fréquent que les crises sociales ou les conflits de frontières (inventés ou non) finissent par des coups d'état dans lesquels les démocraties légitiment les comportements dictatoriaux. Le contrôle social qui se fait par les mécanismes d'endettements financiers, sophistiqués ou grossiers, est chaque fois plus perceptible.

Les jeux économiques entre l'Europe, le Japon et les USA ne vont pas nuire au développement du pouvoir impérial des USA, mais ils serviront pour contrôler la Chine qui n'est pas encore dans ce "nouvel ordre" mondial.

Il est chaque fois plus évident de constater l'échec du modèle économique du *libre marché*. Je ne sais même pas si ce nom sera retenu au moment où cette publication te parvienne. Mais l'échec du "libre marché" ne va pas impliquer une crise globale et ce modèle sera remplacé par le modèle de "libre-dirigisme" ou de tout autre syncrétisme de cette fin de siècle.

Il sera intéressant d'observer les changements à l'intérieur des USA. Il y a aujourd'hui dans ce pays des voix qui désirent avoir un "fort leadership". Si un leadership est fort, le suivant devra être encore plus fort, et nous verrons apparaître un style de démocratie que nous connaissons si bien en Amérique Latine, quelque chose qui ressemble beaucoup à une dictature. C'est amusant

de voir comment le bipartisme va vers le “monopartisme-libre” , qui mettra en place un modèle économique de “libre-dirigisme” pour réussir la “pax universelle”. Lorsque cela arrivera (si cela arrive), le “sens commun” de cette époque aura souffert un choc si fort, comme celui des russes quand ils se sont levés un matin de 1990 et que le parti Communiste n’existait plus.

Ce n'est pas la mécanique d'une civilisation qui est extraordinaire. Ce qui est véritablement extraordinaire c'est qu'il s'agit de la première civilisation planétaire de l'histoire. Pour la première fois nous allons vivre le point culminant d'une civilisation, sans qu'il y en ait d'autres qui aient commencé à se développer. Il n'y a pas d'autre espace géographique, où une civilisation puisse se développer. Il n'y a pas d'endroit pour qu'une autre civilisation puisse commencer son cycle pendant que celle-ci se désintègre. **La nouvelle civilisation qui remplacera celle-ci devra se mettre en place à l'intérieur de ce géant impérial qui est en train de se lever.**

La thèse illustrée par Toynbee et le fait que cette “civilisation planétaire” prenne le chemin de l'empire mondial, est une des possibilités de la mécanique historique. Il est possible aussi que ce processus se développant, l'intentionnalité humaine travaille à son tour pour se frayer un chemin vers l'avenir. Il est possible qu'un autre processus se développe, parallèlement et imperceptiblement, à l'intérieur de ce colosse impérial ; un nouveau regard sur l'être humain se construit, réveillant de nouvelles croyances, cherchant un nouveau sens de vie et découvrant un nouveau projet social ; ce sera un projet qui permettra la convergence de millions d'êtres humains différents vers un même idéal.

2. LE MOUVEMENT SOCIAL

C'est une nouvelle ère, la nation humaine universelle. Il y aura une autre forme de coordination sociale, sans concentration du pouvoir. On ne pourra pas exercer la violence sur l'être humain, il y aura une égalité de droits pour tous, par le seul fait de naître. La diversité et la multiplicité sans aucun type de frein, la technologie au service de la vie, qui amplifie le temps, qui dépasse le corps. C'est l'“existence” qui prend conscience de soi et qui dans cette jouissance crée de nouveaux mondes et de nouveaux destins. Une nouvelle ère, réellement humaine.

Comment un mouvement en marge des pouvoirs établis, pourra-t-il s'introduire dans le fleuve de l'histoire et fonder un mouvement social qui puisse produire les transformations et les conditions nécessaires pour une nouvelle ère ?

Cela ne serait pas possible, à moins que ce pouvoir global s'effondre.

Dans la situation actuelle, l'effondrement du pouvoir global pourrait finir en désastre global, à moins que les éléments progressistes se soient créés, développés et multipliés, à l'intérieur même de cette civilisation. Ils permettraient de transformer la structure pouvoir-violence et d'orienter l'humanité vers l'utopie que nous décrivions tout à l'heure.

Si le destin de la mondialisation est de devenir la Civilisation Planétaire et celui du pouvoir global est de s'effondrer (par sa mécanique), la responsabilité des humanistes est aujourd'hui de créer un mouvement social qui puisse orienter de grands ensembles humains vers la Nation Humaine Universelle ; au moment précis où la désintégration du pouvoir global soit évidente.

Ce mouvement social humaniste devra avoir une utopie orientatrice (la Nation Humaine Universelle), un nouveau regard sur l'être humain (intérieur, historique et social) et une attitude de rébellion et de lutte face à la discrimination et la violence, avec une organisation internationale et multiculturelle, qui puisse résoudre les conflits locaux des gens, sans compter avec le pouvoir établi, et une méthodologie d'action (la non-violence) qui soit cohérente avec l'utopie désirée (24).

3. LE CHANGEMENT SOCIAL

Jusqu'à présent l'être humain n'avait pas encore fait face à un pouvoir aussi grand qu'à présent. Un grand pouvoir qui se consolide et qui s'empare de toute la planète. Un grand pouvoir qui prend possession de la terre, des entreprises, de l'énergie, des usines, de l'air, de l'espace, des hôpitaux, des écoles, des stades, des politiciens et aussi de ce que l'on pense, de ce que l'on sent, de ce que l'on aime, de ce que l'on hait, de ce que l'on fait ou de ce que l'on cesse de faire, de notre temps et de notre temps libre. Il s'empare de tout, pas seulement dans un pays, mais dans chaque point du globe terrestre.

Mais à son tour, ce grand pouvoir aura à faire face à un grand être humain. Un être humain qui a déjà vaincu l'histoire à plusieurs reprises, qui a grandi et qui veut voler haut.

Tu te trompes si tu crois que l'être humain s'est endormi, ou qu'il est fatigué ou sans espoir. Pense plutôt qu'il est en train de reculer, suivant la sagesse millénaire des véritables guerriers : **“Ne t'oppose pas à une grande force, recule jusqu'à ce qu'elle s'affaiblisse, alors avance avec résolution”**. Si tu le vois ainsi, tu verras que le recul n'est qu'apparent.

C'est la mer sociale qui recule et accumule de la puissance, et qui, au moment opportun, reviendra sous la forme d'une marée, avec une énergie inusitée que rien au monde ne pourra arrêter.

La marée sociale reviendra, il n'y a aucun doute là dessus. Je crois et j'ai confiance en l'être humain. Nous avons une tâche, nous avons une mission, nous avons un destin : la construction de ce mouvement social capable d'orienter le processus vers la plus grande des utopies..., voilà le défi que les hommes et les femmes de cette époque ont devant eux. Vaincre le plus fort des pouvoirs, voilà ce qui ouvrira l'espace pour une Nation Humaine Universelle.

Chapitre XI

LE SENS DE LA VIE

*Il y a un endroit très proche
Où l'humain est connecté.
Mes actions vivent en toi
Ma vie vit en toi,
Pour la vie, la mort n'existe pas.
Il y a un endroit très proche
Où tout est connecté.*

*Nous cherchons des vérités qui soient vraies,
Et nous luttons,
Comme des Quichottes,
Comme des ordinateurs
Et nous arrivons à la fin.*

*Ce qui m'arrive, t'arrive aussi,
La joie est bien plus joie, que la tristesse n'est tristesse
La bonté est bien plus bonté que la méchanceté n'est méchanceté,
La douceur est bien plus douceur que l'amertume n'est amertume,
Ce qui t'arrive, m'arrive aussi.*

*La vie ne connaît pas de fin
Elle n'est pas la marche du corps,
Intense lumière originelle,*

Compréhension de tout et du mot Tout.
Instant présent infini
De lumière blanche resplendissante,
Dans cette joie réjouissante,
Dans cet origine sans fin,
Tu es là,
Ce que l'on cherche, qu'on aime, qu'on regrette.

1. LE PROBLEME DE L'EXISTENCE (25)

Nous avons vu que la fonction de l'état de non-sens est d'éloigner le regard de la conscience, pour ne pas voir la contradiction et la souffrance.

Un des grands thèmes de la conscience humaine est le problème de la *finitude*. La finitude, c'est-à-dire que l'on meurt, tout finit, tout disparaît, c'est le néant.

Mais ce problème ne se présente pas ainsi. Personne ne pense à la finitude. S'il y a quelque chose dont le regard s'éloigne, c'est la mort de la conscience. C'est-à-dire, la perception meurt, la mémoire meurt, ce que je reconnais comme mon "moi", meurt.

Nous savons tous que nous allons mourir. C'est vrai, nous le savons, mais nous n'agissons pas comme si nous le savions, tout au contraire.

Il y a des croyants, me diras-tu. C'est vrai, mais cette forme d'organisation sociale basée sur la violence, et la souffrance à laquelle sont soumis de grands ensembles humains, me fait douter de la profondeur de ces croyances.

Il me semble que, tant pour les croyants et les non-croyants, on vit la mort comme si elle n'allait pas arriver. On éloigne le regard, ce qui finit par nous plonger dans un état de non-sens, beaucoup plus profond que les expériences psychologiques que nous décrivons tout à l'heure.

Le sujet de la mort nous met face à une contradiction fondamentale, qui nous fait souffrir ; notre réponse est d'écarter le regard de cette contradiction. C'est-à-dire que face à la douleur que produit cette contradiction, nous avons choisi le non-sens. Nous avons anesthésié cette douleur et nous vivons comme si ce fait n'allait jamais arriver.

Nous sommes en présence d'une contradiction fondamentale, d'un non-sens profond, et d'un ressentiment profond. Nous sommes en présence de la négation de l'échec le plus profond.

Il y a quelques années il y avait un film appelé "Docteur Frankenstein". Ce monsieur essayait (dans les années 30) de redonner la vie à un corps mort, avec des machines à vapeur et électriques. Il y parvenait toujours, mais il ressuscitait des monstres. Des monstres qui malgré leur laideur avaient des côtés humains, qui les rendaient parfois plus humains que les habitants de ce lieu. Cela finissait toujours avec l'impératif de détruire ce monstre-homme pour ainsi revenir à l'ordre naturel et divin.

L'homme ne pouvait pas respirer sous l'eau, et il le fit. Il ne pouvait pas voler, et il le fit, il ne pouvait pas voir les choses minuscules et il le fit. Il ne pouvait pas accumuler trop d'information et il y parvint. Il ne pouvait pas manipuler ses gènes y il le fait actuellement. Ne sera-t-il pas capable de produire quelque chose d'intéressant avec la finitude?

Comme on l'a déjà dit, on ne peut pas résoudre un problème auquel on ne fait pas face. Le fait de l'observer et de l'étudier, n'assure pas non plus sa solution. Mais ne pas l'aborder laisse les choses en l'état.

D'une façon ou d'une autre, nous faisons face à un problème de l'existence. Un problème qui crée de la souffrance et auquel on répond avec le non-sens, avec un non-sens qui dans ce cas particulier doit s'écrire avec une majuscule.

C'est un problème qui pourrait devenir très intéressant, si intéressant, qu'il pourrait soudainement se transformer dans la chose la plus importante de ma vie : sortir du Non-sens.

2. LE PROBLEME DE LA MORT

PREMIERE OBSERVATION

Pour aborder ce thème nous nous trouvons face à la difficulté suivante : nous n'avons pas assumé notre mort. Nous ne voulons pas accepter le fait que cela va nous arriver de façon irrémédiable. Il faudra d'abord se convaincre que nous allons mourir.

Nous savons que nous allons mourir. C'est un savoir intellectuel, de la tête, mais nous ne ressentons pas que cela soit vrai. Nous croyons que nous avons encore beaucoup de temps devant nous, que cela arrive, mais la mort n'est pas présente dans notre vie. Nous y croyons comme nous pourrions croire à un meilleur travail à l'avenir, ou à un voyage à l'étranger, ou à la rencontre d'une

personne que nous allons aimer. Toutes ces choses peuvent nous arriver ou pas. Nous ressentons la mort de la même façon: je vais travailler, je vais me marier, je vais mourir. Cependant, il se peut que je travaille ou peut-être pas, que je me marie, ou peut-être pas, mais ce qui est sûr, c'est que je vais mourir. Là dessus il n'y a aucun doute.

Quand une personne aimée va mourir, nous nous désespérons et n'acceptons pas la situation. Ce désespoir et cette angoisse sont dus au fait que, au fond nous n'acceptons pas que ce qui arrive à cette personne aimée puisse nous arriver aussi plus tard. Ce désespoir va beaucoup plus loin que la nostalgie que son départ me produit. Il me met face au thème fondamental de la propre vie.

DEUXIEME OBSERVATION

Au moment de la mort, le corps cesse de fonctionner. Le mouvement de toutes ses fonctions s'arrête, aucune des cellules ne reproduit ou s'alimente. Le corps entier se désintègre finalement, soit sous la terre, soit par incinération.

C'est ce que nous observons. Mais il reste un doute: y a-t-il une fonction humaine qui n'ait pas nécessairement une base corporelle, *quelque chose* qui n'ait pas besoin du corps pour exister? Est-ce que l'être humain est tout simplement son corps? ou y a-t-il *quelque chose* en lui qui soit indépendante de sa constitution physique? Quelque chose qui ne se désintègre pas au moment de la mort du corps ?

La perception est un phénomène corporel. Si l'organe de la vue a des lésions, je ne peux plus regarder. Lors de ma mort, je ne pourrai plus percevoir comme je le fais maintenant, car ces organes seront détruits. La mémoire, les souvenirs et toute autre opération du cerveau sont corporels, ils ne fonctionnent qu'avec le cerveau.

Nous ne connaissons pas de vie séparée du corps. Mais nous ne pouvons pas dire pour autant que la vie humaine est la vie du corps. On ne peut pas identifier l'humain avec une *chose*, comme le corps. Quelqu'un n'est pas moins humain parce qu'il lui manque un bras ou qu'il a un empêchement physique. Quand on fait une greffe du rein, du coeur ou d'une partie du cerveau, il reste en évidence que le corps n'est pas ce qui identifie l'humain. On m'a greffé un rein d'une autre personne, mais pas l'autre personne. Le cas de Stephen Hawking, un des plus grands physiciens de ce siècle, est bien connu : il peut seulement bouger son petit doigt de quelques millimètres. Ce mouvement qui est imperceptible, lorsqu'il est connecté à des systèmes d'informatique complexes, lui a permis de se communiquer et même de développer des théories scientifiques intéressantes. Tout cela nous amène à distinguer l'existence humaine de ce que nous reconnaissons être le corps.

De ce point de vue, le corps devient alors un *instrument* de l'existence humaine et non pas l'existence en soi. Dans la pensée contemporaine on parle du corps comme étant l'*instrument* ou la *prothèse* de l'*intention* humaine. Ce qui caractérise l'humain est son intention, le fait d'aller vers le monde, et pour y arriver, il utilise le corps (26).

TROISIEME OBSERVATION

Nous ignorons si l'intention peut devenir indépendante du corps. Nous ignorons si elle peut exister sans le corps, et si c'est possible, sous quelle forme.

Nous n'avons pas de connaissances dans ce domaine, mais par contre nous avons des croyances. Sur ce point chacun de nous a ses croyances particulières. Certains croient avec plus de force que d'autres. C'est ce que nous appelons la religiosité. Nous avons des croyances sur *l'au-delà*, et nous y croyons avec plus ou moins de force. Des gens qui croient une chose, des gens qui en croient d'autres. Il y a même ceux qui croient que tout se désintègre et reste dans le néant et dans le non-sens. Mais il s'agit aussi d'une croyance et d'une religiosité.

Qu'est-ce que nous croyons?

Ce que nous croyons a beaucoup d'importance, pas dans l'au-delà, mais plutôt dans le présent. Si je crois qu'une personne me trouve sympathique, je vais agir d'une certaine façon, si je crois qu'elle ne me supporte pas, j'agirai d'une autre. Ce que je crois me pousse à agir d'une façon déterminée. Nos comportements actuels sont conditionnés par ces choses que nous croyons. Elles déterminent des comportements.

Les croyances que j'ai sur ce qui m'arrivera après ma mort, oriente mes actions du présent.

QUATRIEME OBSERVATION

Quels sont les souvenirs que je garde de mes morts?

Je me rappelle surtout des actions qu'ils ont réalisé vis à vis d'autres personnes. Nous avons tendance à nous rappeler des actions qui ont bénéficié d'autres, ces bonnes actions que nous reconnaissons. Aussi celles qui ont fait du mal à d'autres. Nous nous rappelons des actions que cette personne décédée a fait vis-à-vis des autres. Observe ce que nous mettons sur la

balance à la fin de la vie humaine. Ce qui nous importe est ce qui a été fait avec nous et avec d'autres. Nous nous rappelons de leurs actions positives ou négatives vis-à-vis des autres. C'est une clef qui peut orienter nos propres actions dans le monde.

3. LE PROBLEME DE LA FOI

La peur de la mort est la souffrance la plus forte qu'une personne puisse ressentir. La plupart des gens essayent d'oublier la mort comme si elle n'existait pas. Ils font leur vie comme si c'était pour toujours. Ils vivent leur vie en échappant à la finitude, en s'amusant dans le non-sens et en subissant la souffrance.

Au fond on croit que tout finit avec la mort. On a une foi dans la mort.

Pardonnez-moi ces banalités, mais si nous sommes arrivés à ce point, c'est parce que vous m'avez suivi depuis le chapitre de l'échec et du non-sens. Quand je parle de la foi, je ne mets pas en doute une croyance religieuse en particulier. Je parle plutôt d'une forme que notre religiosité a pris, une façon de vivre la foi.

Tu auras observé que nous n'avons pas toujours la même foi. Parfois on en a plus, parfois moins. Parfois nous avons des certitudes indubitables, parfois nous ressentons des certitudes douteuses et souvent nous vivons dans le doute. Les états de la foi sont divers.

Le fanatisme par exemple est une forme de foi. Une maladie de la foi. Dans les moments de fanatisme que j'ai vécus, et j'en ai vécus, j'ai découvert un grand vide. Ma foi si absolue cachait un vide absolu. Si ma foi était questionnée par une autre croyance, je le vivais comme un danger, le danger de dévoiler mon propre vide. A ce moment là la négation des autres, la violence et la mort se justifient comme facteurs défendant ma foi. Ils me défendent du vide, la vérité intérieure du fanatique.

Notre époque a une autre forme de foi, une sorte de foi contradictoire qui consiste à proclamer aux quatre vents un système de croyances particulières, mais dans lequel j'agis de façon contraire à ce que ces croyances me proposent. La foi se fortifie dans la mesure où je suis cohérent avec mes croyances, et elle s'affaiblit dans le cas contraire.

J'ai l'impression que nous vivons dans cette époque une sorte d'affaiblissement de la foi, c'est comme si une foi à l'envers grandissait. C'est une foi inversée, une foi dans la mort.

Est-ce qu'il y aurait quelque chose dans l'être humain qui survit à la mort du corps ?

Si la vie humaine a un sens, est-il possible que cette *chose* soit connectée avec l'humain, au-delà de notre diversité ou de notre individualité?

Si la Vie se développe toujours, la mort ne serait-elle pas une illusion du corps qui lui est temporel? La Vie qui est en moi, que je ressens de façon croissante quand le Sens m'oriente, et que je vis en plénitude dans l'expression de l'acte humain, cette vie, va-t-elle s'épuiser lorsque le corps expire, où pourra-t-elle se libérer de ce corps pour aller au-delà?

Ma raison n'a pas de réponses à ces questions-là, mais ma foi par contre les a. Pourquoi devrais-je croire à la mort au lieu de croire à la vie, si dans les deux cas il s'agit de croyances et que ma logique ne peut justifier ni l'une ni l'autre?

La foi n'est pas un don ou quelque chose dont on dispose ou dont on manque à la naissance. Je ne l'obtiens pas par quelqu'un de l'extérieur qui puisse me la donner. La foi est un acte libre, c'est la corrélation émotive et la force intérieure qui accompagne mes croyances. Je choisis mes croyances librement et je les fortifie lorsque mes actions quotidiennes sont cohérentes avec ces croyances.

La foi n'est pas naturelle chez l'être humain: on n'a pas la chance de naître avec elle, ou la malchance d'en être dépourvu.

Je peux décider quelle va être ma réponse à la fin de mes recherches. Je peux chercher infatigablement une justification à ces réponses, en m'appuyant sur ma raison. Je peux fortifier cette force intérieure pendant toute ma vie. Cette force intérieure, cette foi, se fortifie, quand mes actions quotidiennes sont cohérentes avec mes croyances.

4. LE SENS DE LA VIE

Imagine que tu aies décidé d'aller vers la montagne. Une montagne très haute et très éloignée de là où tu te trouves. Tu ne sais pas le temps qu'il va te prendre pour te rendre là-bas. Tu vois à peine le sommet, la plupart des fois le brouillard le cache. Tu marches lentement dans cette direction. Le chemin n'est pas facile, tu marches donc à petits pas. Un jour tu découvres que tu peux courir, mais pour courir tu dois prendre un autre chemin. Un chemin plus plat, avec une pente descendante. Quand tu descends la pente, tu vas très vite. Alors tu commences à courir. Tu cours sans t'arrêter, et un beau jour tu te demandes pourquoi tu n'es pas encore arrivé à la montagne. Et c'est là que tu découvres que tu as pris le chemin opposé. Tu as été très vite, mais dans la

direction opposée. Tu as perdu le chemin, tu as perdu la direction de ta vie, tu as perdu le sens. Tu demandes alors à quelqu'un (un montagnard si possible) comment te rendre à la montagne. Il te montre la direction opposée à celle que tu as pris. Tu te décourages, parce que le chemin est trop long et fatigant. Regarde ! dit-il "chaque petit pas dans la direction de la montagne, t'approche du sommet et tu te sentiras heureux, car même si le chemin à faire est encore long, tu vas par le chemin correct, celui qui te mène à ton destin. Qu'est-ce qui est plus important ? un petit pas vers ton destin ou un grand saut vers nulle part ?"

La souffrance permet à l'être humain de se réveiller; il nous rappelle qu'on est en train de gaspiller la vie et que la vie a besoin d'un Sens. Voici le sens du non-sens. Une symphonie d'angoisse, un poème de jamais plus, un horizon désolé, un écho éternel qui répète "pas par là, non ce n'est pas par là".

On souffre et on ne veut pas souffrir. Nous voulons être heureux. Nous souffrons pour ce qui nous est arrivé, pour ce qui arrive ou pour ce qui arrivera et qu'on ne veut pas qui se produise.

Pour dépasser la souffrance nous avons tous besoin d'un Sens à la vie, toi, moi, tout le monde. Le Sens de Vie est la direction que prend ma vie. C'est un chemin que nous parcourons pendant que le corps nous accompagne. Avec chaque pas que nous faisons, chaque action que nous réalisons, nous pourrions ressentir un accord profond avec nous mêmes, nous saurons ce qu'il faut faire et ne pas faire, et que la vie se justifie pleinement. Si ma vie n'a pas beaucoup de sens ou qu'elle a un sens à certains moments, la souffrance sera aux aguets et je serai souvent sa proie.

Le Sens de la Vie peut avoir différentes expressions pour chaque être humain. ***Mais il n'a qu'un seul argument.*** Il y a un seul argument qui donne un sens à la vie, et c'est celui d'aider d'autres à dépasser leur souffrance : donner de l'espoir, donner du futur, donner la possibilité de sens à ceux qui m'entourent. Je peux être un scientifique ou un poète, un économiste ou un paysan, un fonctionnaire ou un chômeur, une mère, un père ou un ami, peu importe la façon dont j'exprime le Sens. L'argument par contre sera toujours celui de donner aux autres ce qui va les aider à dépasser leur douleur et leur souffrance.

Dans la mesure où mes actions prennent cette direction, je vais ressentir que ma vie prend un Sens, et je vais fortifier la foi en moi-même, dans l'être humain et au-delà de l'humain.

SYNTHESE FINALE

Dans ce livre je prétends démontrer ce qui suit :



Il

n'y a pas de vérité en soi. Les perceptions et les représentations produisent une expérience de la réalité que j'attribue à des faits extérieurs. C'est l'intention qui produit cette structuration de la vérité. La méconnaissance ou l'oubli de ma propre intention, lorsqu'elle interprète le monde, nous fait regarder la réalité d'une façon ingénue, comme si elle s'imposait à la conscience, et non pas comme une construction que la conscience fait de celle-ci.



L

a réalité en soi ou objective n'existe pas. La conscience structure le monde de diverses façons. Ce sont ces formes que nous ressentons comme étant la réalité. A la base de cette structuration de la réalité il y a un "système de croyances" qui répond aux préjugés de l'époque, aux vérités évidentes de l'époque. Ces croyances se présentent à nous comme si elles étaient "objectives ou comme une vérité en soi".



L

a perte de sens se produit lorsqu'on écarte le regard de ce qui me produit de la souffrance.



Q

uand je dévoile le système de croyances qui est à la base de ce que j'appelle la réalité, je vis "l'échec". L'échec est la reconnaissance soudaine du fait que, ce que l'on croyait réel, ne l'est pas.



L

a clef pour comprendre les processus contradictoires est la reconnaissance de l'échec.



L

a souffrance est le signal qui montre que la conscience a construit un processus psychologique faux. Quand on souffre, c'est parce qu'on a coupé la possibilité de choisir et qu'on est face à ce que nous ressentons comme une "contradiction". On ne peut pas prendre des décisions dans les situations conflictuelles.



L

a réconciliation est un processus de reconnaissance de son propre échec. Lorsque j'échoue, c'est à dire lorsque ce que je vivais comme la réalité disparaît, le ressentiment apparaît. C'est une forme de structurer les

situations, dans lesquelles certaines personnes sont responsables de ma souffrance. C'est-à-dire, je considère d'autres responsables du fait que ce que je croyais réel, ne l'était pas.



O

n peut dévoiler son propre projet de vie. Je peux le reconnaître lorsque dans mes actions, je ressens le sens, la plénitude, l'accord avec moi-même. Pour y parvenir, le projet doit être une contribution que je fais à d'autres personnes.



P

our dépasser la souffrance nous avons besoin d'un Sens de Vie. Il n'y a qu'un seul argument qui donne un sens à la vie, celui d'aider les autres à dépasser leur souffrance, leur donner de l'espoir, un futur et la possibilité de sens.



D

ans ma recherche de sens je me suis heurté à la souffrance de la société. En écartant le regard de la contradiction et du non-sens social, on retombe sur la contradiction et le non-sens personnel.



D

ans un moment de mondialisation nous nous approchons de l'échec des anciennes croyances qui sont communes à toutes les cultures : la croyance que l'être humain fait partie de la nature et la croyance que la violence est une forme efficace d'action humaine. La reconnaissance de l'échec de ces croyances nous mène à la découverte de nouvelles vérités, nécessaires pour l'humanité si nous voulons passer à une nouvelle étape.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

(1) Le Système d'Auto-connaissance exposé par Luis Ammann dans son livre Autolibération (édition Planeta, Argentine, 1991), nous offre une méthode qui permet d'accumuler de l'information sur nous-mêmes. Cet ouvrage présente des outils extraordinaires, sous forme de cours, qui permettent une meilleure compréhension du monde intérieur. Le cours de relaxation, les techniques de psychophysique, le cours d'auto-connaissance, les techniques de catharsis, transferts et auto-transferts conforment un système que les intéressés peuvent suivre grâce aux qualités pédagogiques de l'auteur.

(2) Dans le "Paysage Humain" (Humaniser la Terre, Edit. Références; Paris, 1997), Silo expose les concepts de "regards" et de "paysage":

1. "Reprenons ce que nous avons déjà dit à propos des paysages et des regards: "Paysage extérieur, c'est ce que nous percevons des choses; paysage intérieur, c'est ce que nous en filtrons avec le tamis de notre monde intérieur. Ces paysages ne font qu'un et constituent notre indissoluble vision de la réalité."

2. Un regard naïf percevant les objets extérieurs peut déjà amener à confondre "ce qui se voit" avec la réalité elle-même. Un autre ira plus loin en croyant qu'il se souvient de la "réalité" telle qu'elle fut. Et un troisième confondra son illusion, son hallucination ou les images de ses rêves avec des objets matériels (alors qu'en réalité ces derniers ont été perçus et transformés suivant divers états de conscience).

3. Lorsque les objets perçus auparavant apparaissaient déformés dans les souvenirs et dans les rêves, cela ne semble pas poser de problèmes aux gens raisonnables. Mais que les objets perçus soient toujours couverts du manteau multicolore d'autres perceptions simultanées et de souvenirs qui agissent au même moment ; que percevoir soit une forme globale d'être parmi les choses, un ton émotif et un état général de son propre corps...cela, en tant qu'idée, désorganise la simplicité de la pratique quotidienne et la façon de faire avec et parmi les choses.

4. Il arrive que le regard naïf saisisse le monde "extérieur" avec sa propre douleur ou avec sa propre joie. Je ne regarde pas seulement avec l'oeil, mais aussi avec le coeur, avec le doux souvenir, avec l'abominable soupçon, avec le froid calcul, avec la secrète comparaison. Je regarde à travers des allégories, des signes et des symboles que je ne vois pas dans le regarder, mais qui agissent sur celui-ci, de la même façon que je ne vois pas l'oeil, ni l'action de l'oeil quand je regarde.

5. Ainsi, en raison de la complexité du percevoir, quand je parle de réalité extérieure ou intérieure, je préfère le faire en utilisant le mot "paysage" au lieu du mot "objet". On comprendra que je désigne des blocs, des structures et non l'individualité isolée et abstraite d'un objet. De plus, il est important de souligner qu'à ces paysages correspondent des actes du percevoir que je nomme "regards" (envahissant ainsi, peut-être illégitimement, de nombreux domaines qui ne se rapportent pas à la visualisation). Ces "regards" sont des actes complexes et actifs, organisateurs de "paysages", et non de simples actes passifs de réception d'informations extérieures (données qui parviennent à mes sens externes) ou intérieures (sensations de mon propre corps, souvenirs et aperceptions). Inutile de dire que dans ces implications

mutuelles de “regards” et de “paysages”, les distinctions entre l'intérieur et l'extérieur s'établissent selon des directions de l'intentionnalité de la conscience, et non comme le voudrait le schématisme naïf que l'on présente aux écoliers.

(3) Dans le livre “Contributions à la Pensée” (édition Planeta ; Argentine 1990), Silo explique: ...face à la peur du danger, c'est toute la conscience qui se sent en danger, même si elle reconnaît d'autres fonctions comme la perception, le raisonnement et les souvenirs, elles sont comme transposées dans l'action, par la situation de danger, en fonction du danger. De sorte que la conscience est une façon d'être dans le monde ” et un comportement global face au monde.”

(4) Croyance: Structure d'idéation préconçue, sur laquelle se construisent d'autres structures qui paraissent “rationnelles”.

La croyance détermine le champ, la perspective qui est choisie pour développer une idée ou un système d'idées. Dans le cas d'un dialogue, même le plus rationnel, les parties qui dialoguent supposent certaines propositions qui n'ont pas été démontrés, mais qui ne sont pas remises en cause dans la discussion. Dans ce cas on parle de “pré-dialogual”. La croyance détermine les usages et les coutumes ainsi que l'organisation du langage ou l'illusion d'un monde pris comme “réel” mais qui en fait est observé à partir des paramètres limités, fixés par la perspective historique. Cette vision tend à exclure d'autres visions. Le système de croyances se modifie dans la mesure où l'on change le “niveau” historique des générations, de même que se modifient la perspective et le point “à partir duquel” on peut et l'on veut observer le monde (personnel, social, scientifique, historique, etc). Ce changement dans la perspective est ce qui permet le surgissement de nouvelles idées. Les idées plus récentes se placent dans le nouveau niveau historique et établissent de nouveaux préconcepts (du moins dans la coprésence)., des nouvelles propositions qui ne sont plus remises en cause et qui donnent lieu à des nouvelles croyances. Comme exemple, on peut étudier ce qui est arrivé en Occident récemment: il suffisait de dire qu'une connaissance était scientifique pour pouvoir soutenir une position et pouvoir dégrader la position contraire en la qualifiant comme “non scientifique”. Cette discussion a attrapé plusieurs générations, jusqu'à ce qu'on a mis en cause la croyance qui était à la base de ces inventions scientifiques. Lorsqu'on a compris que toute théorie était avant tout une construction d'une approche de la réalité et non pas la réalité en soi, la perspective scientifique a changée. Mais cette transformation permet, elle aussi, le surgissement de courants néo-irrationalistes (Dictionnaire du Nouveau Humanisme, Silo)

(5) Ortega y Gasset disait : on *pense* aux idées, mais *on est* dans les croyances (Idées et Croyances, Alianza Editorial, Madrid 1990). “Laissons le terme d' “idée” pour désigner dans notre vie, tout ce qui est le résultat de nos activités intellectuelles. Par contre les croyances se présentent de façon opposée. Elles ne sont pas le résultat d'un travail de réflexion, elles agissent comme base lorsque nous nous mettons à réfléchir sur quelque chose. C'est la raison pour laquelle nous ne les formulons pas, mais on se contente d'y faire allusion, comme on fait avec tout ce qui est la réalité elle-même. Nous ne réfléchissons pas à nos croyances, notre relation est beaucoup plus efficace; on compte sur elles, toujours, sans relâche.

(6) La phrase suivante du “ Regard Intérieur” (Silo, Humaniser la Terre, éditions Références, 1997) parle d'un état de la conscience dans le monde, éveillé et attentif: “Je peux considérer comme réel ce que je vois éveillé et sans rêverie. Il ne s'agit pas de ce qui arrive à mes sens, mais à des activités de mon esprit quand elles se basent sur des “données” réfléchies. Car les données naïves et douteuses sont fournies par les sens externes, les sens internes, et aussi par la mémoire. **Ce qui est sûr, c'est que mon esprit le sait quand il est éveillé et il le croit quand il est endormi.**”

(7) “La Nausée”, J.P. Sartre. “Maintenant je vois: je me souviens mieux de ce que j'ai senti l'autre jour, au bord de la mer, quand j'avais la grippe. C'était une espèce de répugnance douceâtre. Très désagréable ! et elle provenait de la grippe, j'en suis sûr...” Alors j'ai senti la Nausée: je suis tombé dans le fauteuil, je ne savais plus où j'étais; je voyais tourner les couleurs autour de moi, j'avais envie de vomir, depuis la nausée ne m'a plus quitté, elle me possède.

(8) Extrait du poème Le Corbeau de Edgar Allan Poe

(9) Je profite de mentionner à Saint Exupéry, pour extraire un autre passage d'une beauté singulière qui réconcilie le Petit Prince. Le petit Prince avait senti une grande déception en se trouvant face à des centaines de roses si belles ou encore plus belles que celle qu'il avait laissée sur sa planète: “Le petit Prince allât de nouveau vers les roses: - Vous n'êtes pas du tout pareilles à ma rose: vous n'êtes encore rien - leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisé et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme mon renard. Il n'était qu'un renard parmi des milliers d'autres. Mais j'en fit mon ami et maintenant il est unique au monde...Et il revint vers le renard: Adieu, lui dit-il. Adieu dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple: on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible aux yeux. **Le temps que tu as investi dans ta rose fait que la rose soit si importante.** Les hommes ont oublié cette vérité, mais tu ne dois pas l'oublier. Tu es pour toujours responsable de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...”

(10) Dans “Expériences Guidées” , Silo utilise le conte pour développer une série de techniques qui permettent d'activer des noeuds de conscience et donner de la mobilité à des images qui sont figées dans notre tête. Ces “contes” proviennent de l'application de ce qui a été ébauché dans Contributions à la Pensée, où il considère l'image comme la forme active de la conscience, pour se projeter dans le monde; elle peut l'être à tel point qu'elle arrive à agir sur le propre corps: Le corps agit dans le monde puisque *l'intentionnalité* s'oriente hors de lui. L'image agit dans une structure spéciale et temporelle et dans un “espace” intérieur que nous appelons “espace de représentation”. Les différentes fonctions de l'image, d'ailleurs très complexes, dépendent de l'emplacement qu'elle prend dans cet espace.

(11) Dans “Le Regard Intérieur” de Humaniser la Terre, Silo propose une d'action à travers les Principes: “Voici les “Principes” qui peuvent aider à la recherche de l'unité intérieure.

1. Aller contre l'évolution des choses, c'est aller contre soi-même.
2. Quand tu veux atteindre un but par force, tu produis l'effet contraire.
3. Ne t'oppose pas à une grande force. Recule jusqu'à ce qu'elle s'affaiblisse ; alors, avance avec résolution.
4. Les choses vont bien lorsqu'elles marchent ensemble et non isolément.
5. Si pour toi le jour et la nuit, l'été et l'hiver sont bien, tu as dépassé les contradictions.
6. Si tu recherches le plaisir, tu t'enchaînes à la souffrance. Mais, tant que tu ne nuis pas à ta santé, jouis sans inhibition quand l'opportunité s'en présente.
7. Si tu poursuis un but, tu t'enchaînes. Si tout ce que tu fais, tu l'accomplis comme un but en soi, tu te libères.
8. Tu feras disparaître tes conflits lorsque tu les comprendras jusqu'à leurs racines profondes et non lorsque tu voudras les résoudre.
9. Lorsque tu portes préjudice aux autres, tu restes enchaîné. Mais si tu ne portes pas préjudice à d'autres, tu peux faire ce que tu veux avec liberté.
10. Lorsque tu traites les autres comme tu veux qu'ils te traitent, tu te libères.
11. Peu importe dans quel camp t'ont placé les événements : ce qui importe, c'est que tu comprennes que tu n'as choisi aucun camp.
12. Les actes contradictoires ou unitifs s'accumulent en toi. Si tu répètes tes actes d'unité intérieure, rien ne pourra plus t'arrêter.

(12) Dans la Troisième Lettres à mes Amis, en synthétisant la cohérence, il dit: “La *cohérence* ne commence ni ne finit en soi-même, mais elle est en relation avec un milieu, avec d'autres personnes. La *solidarité* est un aspect de la cohérence personnelle. La *proportion* dans les actions consiste à établir des priorités de vie et à agir sur la base de celles-ci en évitant qu'elles ne se déséquilibrent. L'*opportunité* pour agir prend en compte le fait de reculer face à une grande force et avancer avec résolution lorsque celle-ci s'affaiblit. Cette idée est importante pour produire des changements dans la direction de la vie, si nous sommes soumis à la contradiction. La désadaptation à un milieu auquel nous ne pouvons rien changer, tout comme l'adaptation décroissante par laquelle nous nous limitons à accepter les conditions établies, ne conviennent pas. L'*adaptation croissante* veut dire augmenter notre influence dans notre milieu vers une direction cohérente.

(13) Dans son essai sur “L'Histoire en tant que Système”, Ortega y Gasset explique (Alianza Editorial, 1987) : “Renonçons joyeusement, avec valeur, à la commodité de supposer que ce qui est réel, doit être logique. Reconnaissons que la seule chose logique est la pensée...” La raison

physico-mathématique, tant dans sa forme de naturalisme ou dans sa forme de béatification de la spiritualité, aurait du mal à affronter les problèmes humains. Par sa propre constitution, elle ne pourrait chercher que la nature de l'homme. Et elle ne la trouverait pas, bien sûr. Car l'homme n'a pas de nature. L'homme n'est pas son corps, qui est autre chose; il n'est pas son âme, ni son psychisme, ni sa conscience, ni son esprit, qui est aussi une autre chose. L'homme n'est rien de tout cela, sa vie est un *drame* - un événement pur et universel qui arrive à chacun et où chacun n'est à son tour qu'un événement..". La perte de la foi en Dieu laisse l'homme seul avec la nature, avec ce qu'il a. L'intellect fait partie de cette nature, et l'homme qui doit se référer à lui, fortifie sa foi dans la raison physico-mathématique. Et lorsqu'il perd la foi dans cette raison, dans la forme décrite, l'homme se voit forcé de se raccrocher à ce qui lui reste, c'est à dire à sa vie sans illusions. Voilà pourquoi de nos jours on commence à découvrir la grande réalité de la vie, et que l'intellect n'est qu'une simple fonction qui possède donc une réalité plus radicale que tous les mondes construits par l'intellect."

(14) **L'Intention** a été définie par Brentano comme le trait principal de la conscience. Avec l'arrivée et le développement de la méthode phénoménologique de Husserl et l'apport des courants de l'Existentialisme, l'intentionnalité apparaît comme la substance de tout phénomène humain. (Diccionnaire du Nouvel Humanisme, Silo)

(15) J.Valinsky, dans le prologue de *Lettres à mes Amis*, rajoute à la définition de l'être humain : **"L'Humanisme définit l'être humain comme être historique ayant un mode d'action sociale capable de transformer le monde et sa propre nature. Ce point est d'une importance capitale car, en l'acceptant, on ne peut plus affirmer ensuite ni un droit naturel, ni une propriété naturelle, ni des institutions naturelles ni, enfin, un type d'être humain à venir identique à celui d'aujourd'hui, comme s'il avait été déterminé pour toujours.** Le vieux débat de la relation de l'homme à la Nature, recouvre une nouvelle importance. En le reprenant, nous découvrons ce grand paradoxe : l'être humain apparaît sans fixité, sans nature ; en même temps, nous remarquons en lui une constante : son historicité. De ce fait, en étirant les termes, on peut dire que **la nature de l'homme est son histoire**, son histoire sociale. Par conséquent, chaque être humain qui naît n'est pas un premier exemplaire doté génétiquement pour répondre à son milieu, mais un être historique qui développe son expérience personnelle dans un paysage social, dans un paysage humain.

(16) Dans les "Discussions Historiologiques" du livre "Contributions à la Pensée", Silo perçoit une direction dans l'histoire et une direction ou un sens dans l'humain: dépasser la douleur et la souffrance. "Pourquoi l'homme aurait-il besoin de transformer le monde et de se transformer soi-même? A cause de la situation de finitude et de carence spatiotemporelle dans laquelle il se trouve et qu'il ressent, selon les différents conditionnements, comme douleur (physique) et souffrance (mentale). Le dépassement de la douleur n'est donc pas une simple réponse animale, mais la configuration temporelle où l'avenir prédomine, qui devient une motivation fondamentale de la vie, même si celle-ci ne se trouve pas en situation limite à un moment donné. C'est pourquoi, en plus de la réponse immédiate, réflexe et naturelle, il existe une réponse différée et une construction pour éviter la douleur, qui est motivée par la souffrance face au danger et représentée comme une possibilité dans l'avenir ou dans le présent, où la douleur est présente dans d'autres êtres humains. Le dépassement de la douleur apparaît donc comme un projet

fondamental qui mène vers l'action. C'est cette intention qui a permis la communication entre les corps et les intentions les plus diverses, que nous appelons la "constitution sociale".

(17) Salvatore Puledda, auteur de "Manifestations Historiologiques de l'Humanisme", nous dit dans une conférence sur "La crise de l'Humanisme Historique et le Nouvel Humanisme", dictée à l'Université de la Sapienza à Rome (Abril 1996):

Pour Marx, d'un côté l'homme est un être naturel comme le comprenait Feuerbach, de l'autre il possède une spécificité qui l'identifie comme "humain", c'est-à-dire comme fondamentalement différent de tous les autres êtres naturels et cette caractéristique est la sociabilité, la capacité de former une société. C'est dans la société que l'homme, au moyen du travail avec d'autres hommes, assure la satisfaction de ses nécessités naturelles (l'alimentation, le logement, les vêtements, la reproduction, etc.) et transforme la nature en la rendant de plus en plus proche de lui-même, de plus en plus humaine. L'homme, pour Marx, cesse d'être humain quand sa sociabilité naturelle est niée comme cela arrive dans la société capitaliste, où son travail qui est un fait social, est soustrait par une minorité qui se l'approprie.

Dans l'humanisme chrétien, ou théocentrique, tel que le développa son idéologue Maritain dans la première partie de ce siècle, l'humanité de l'homme est considérée et définie du point de vue de ses limites face à Dieu. L'homme est humain parce qu'il est fils de Dieu, parce qu'il est immergé dans l'histoire chrétienne du salut.

Dans l'humanisme existentialiste, comme l'a formulé Sartre en 1946, l'homme n'a pas une essence déterminée ; l'homme est fondamentalement une existence lancée vers le monde et il se construit au travers du choix. La caractéristique fondamentale qui le rend "humain" est justement la liberté de choisir et de se choisir, de se projeter et de se faire. L'homme cesse d'être "humain" quand il refuse cette liberté et qu'il adopte des comportements que Sartre appelle de "mauvaise foi", c'est-à-dire quand il se conforme à des comportements acceptés et codifiés, à la routine des rôles et des hiérarchies sociales.

Cette situation a été lucidement analysée par Heidegger à la fin des années 40 dans une fameuse lettre appelée "Lettre sur l'humanisme", envoyée à un philosophe français qui lui demandait comment redonner signification au mot "humanisme" parmi tant d'interprétations différentes. Heidegger examine avec une grande acuité et une grande profondeur les différents humanismes de l'histoire et y trouve un présupposé tacite commun, qui est le suivant : **tous les humanismes anciens et modernes concordent, bien que ce point ne soit pas suffisamment détaillé, dans le fait que l'être humain répond à l'ancienne définition d'Aristote, celle de l'homme comme "animal rationnel"**. En particulier, personne ne met en doute la première partie de la définition, "l'animal", alors que le "rationnel" devient, selon les différentes philosophies l'intellect, l'âme, l'individualité, l'esprit, la personne, etc... Certes, dit Heidegger, de cette manière on affirme quelque chose de vrai de l'être humain mais son essence est pensée de manière trop étroite. **L'essence humaine est envisagée à partir de "l'animus" et non de "l'humanité", c'est pourquoi l'homme est réduit à un phénomène naturel, à une entité quelconque et finalement, à une chose, en oubliant que l'homme est fondamentalement un "qui" qui se pose la question sur l'être des entités et sur sa propre essence.**

(18) “Parfois la lutte contre la discrimination nous rend confus et nous conduit à lutter pour être acceptés. Mais est-il intéressant d’être acceptés par une société violente et discriminatoire ? Est-ce que ma recherche est l’acceptation ? Ou bien est-ce que je veux vivre dans une société où la violence et la discrimination aient disparue ?” (Séminaire sur la Non-discrimination, organisé par la Fondation Laura Rodriguez, Université Diego Portales, Santiago, 1995)

(19) La violence ne s’oriente pas vers un ennemi (même s’il existait), mais vers des résultats concrets, et c’est pourquoi elle est considérée nécessaire et utile. Celui qui l’exerce croit souvent qu’il agit avec justice. C’est de là que provient l’idée selon laquelle la violence peut être “blanche” (justifiée) ou “noire” (injustifiée). Dans la plupart des cas elle fait partie des catégories éthiques, comme un mal ou un “pis-aller”. (Dictionnaire du Nouveau Humanisme).

(20) La violence est la façon la plus simple, fréquente et efficace pour maintenir le pouvoir et la suprématie, et pour imposer sa volonté aux autres, pour usurper du pouvoir, la propriété et même les vies des autres. D’après Marx, la violence est la “sage-femme de l’histoire”, c’est à dire: toute l’histoire de l’humanité, même le progrès, sont dus à la violence, des guerres, des appropriations de terres, des complots, des homicides, des révolutions, etc. L’auteur dit que tous les problèmes importants de l’histoire, arrivaient à se résoudre par la violence. L’intelligence, les raisons, ou les réformes ont joués un rôle secondaire. Dans ce sens, Marx a raison. Mais il a tort de considérer le rôle de la violence de façon absolue, en niant les avantages d’un processus sans violence. Il a tort aussi lorsqu’il justifie la violence comme ayant un objectif noble (alors que lui-même a dit qu’aucune bonne raison peut excuser les moyens mauvais pour y arriver). Les violents de tous les signes justifient la violence comme un moyen pour obtenir des résultats “bons” ou “utiles”. Ce regard est dangereux et trompeur car il mène à une apologie de la violence et au refus des moyens non-violents. (Dictionnaire du Nouveau Humanisme).

(21) “Le moyen est le message”, dira McLuhan vers la fin du XX siècle.

(22) Dans la “Rencontre de la Culture Humaniste” qui se réalisa au Centre Culturel Mapocho, à Santiago du Chili en Mai 1994, Silo a dit: “ On assistera probablement à la consolidation d’un empire mondial que va homogénéiser l’économie, le Droit, les communications, les valeurs, la langue, les coutumes. Un empire mondial contrôlé par le capital financier international qui ne tiendra même pas compte des populations qui sont dans les centres de décisions. Dans cette saturation, le tissu social continuera son processus de décomposition. Les organisations politiques et sociales, l’administration de l’Etat seront occupées par des technocrates au service d’un para-Etat monstrueux qui va discipliner les personnes avec des mesures de plus en plus restrictives alors que la décomposition s’accroît. Le raisonnement aura perdu sa capacité d’abstraction et sera remplacé par une forme de fonctionnement analytique et linéaire, dans le style des ordinateurs. On aura perdu toute notion de processus et de structure, ayant pour conséquence des études simplifiées de linguistique et d’analyse formelle. La mode, le langage et les styles sociaux, la musique, l’architecture, les arts plastiques et la littérature vont se déstructurer, et le mélange des styles dans tous les champs sera perçu comme un grand progrès, chose qui est déjà arrivée dans d’autres moments de l’histoire avec les éclectismes de la décadence de l’empire. Alors, l’espoir d’uniformiser tout dans les mains du même pouvoir va

disparaître pour toujours. Dans cet obscurcissement de la raison, dans cet épuisement des peuples, le terrain sera dégagé pour les fanatismes de tout signe, la négation de la vie, le culte du suicide, les fondamentalismes de toute sorte. Il n'y aura pas de science, ni de grandes révolutions de la pensée...il n'y aura à ce moment là que la technologie qui sera appelée "Science". Les localismes resurgiront, les luttes ethniques et les populations abandonnées vont migrer vers les centres de décisions, comme des hordes. Les villes avant surpeuplées, vont être déshabitées. Les guerres civiles vont se succéder sur cette pauvre planète sur laquelle personne ne voudra vivre. C'est finalement la partie de l'histoire qui s'est déjà répétée dans de nombreuses civilisations, qui a cru, à un moment donné, à un progrès infini. Toutes ces cultures ont fini par disparaître, mais heureusement, lorsque certaines tombaient, d'autres se levaient dans d'autres points géographiques, et dans cette alternance, les civilisations nouvelles dépassaient les anciennes. Mais dans un système mondial fermé il n'y a pas de place pour la naissance d'une nouvelle civilisation, mais plutôt pour un long et obscur Moyen-âge mondial. Si ce qui a été dit dans les Lettres est incorrect, il n'y a aucun souci à se faire. Mais si le processus mécanique des structures historiques nous mène vers la direction que nous avons soulignée, il est temps de se demander comment l'être humain pourrait-il changer la direction de ces événements. Qui, si ce n'est pas les peuples (les protagonistes de l'histoire) pourraient produire ce changement de direction si important?

Aurons-nous atteint une maturité suffisante pour comprendre que dès à présent il n'y aura de progrès que s'il est de tous et pour tous? C'est une seconde hypothèse qui se pose dans les Lettres.

(23) Un extrait de «L'Etude de l'Histoire» de Arnold Toynbee: "Nos recherches nous ont montré dix-neuf sociétés, la plupart d'entre elles avec une relation de paternité, ou provenant d'une ou de plusieurs autres civilisations: l'Occidentale, l'Orthodoxe, l'Iranienne, l'Arabe (ces dernières sont aujourd'hui réunies dans l'Islamique), l'Hindou, celle de l'Extrême Orient, la Grecque, la Syrienne, l'Indienne, la Sinéienne, la Minoïenne, la Sumérienne, la Hitatienne, l'Egyptienne, la Sudaméricaine, la Mexicaine, celle du Yucatan et la Maya....On pourrait aussi diviser la Société Chrétienne Orthodoxe en Société Orthodoxe-Bizantine et Orthodoxe-Russe, et celle du extrême Orient en Société Chinoise et Japonnaise-Coréenne. Ceci nous amène à 21 civilisations.

..."Si nous acceptons le phénomène de l'Etat Universel comme un signe de déclinaison, nous arriverons à la conclusion que les six civilisations non-occidentales actuelles, se sont ébranlées intérieurement, avant qu'elles ne soient détruites de l'extérieur par la Civilisation Occidentale.

...." Et qu'arrive-t-il avec notre Civilisation Occidentale? Elle n'a pas encore atteint l'étape de l'Etat Universel...qui est précédé par ce que nous appelons "temps de confusion"... mais sans aucun doute nous y sommes.

...."Nous avons déjà défini la nature de ces collapsus de civilisations. Ce sont des échecs dans un essai courageux pour passer d'un niveau d'humanité primitive à un niveau qui soit à la hauteur d'une forme de vie surhumaine.

..."Lorsqu'une minorité créative perd son pouvoir d'influence sur les masses non-créatives et se transforme en une minorité dominante qui cherche à retenir par la force une position qu'elle ne mérite plus...."

(24) L'Humanisme Universel appelle aussi le *Nouvel Humanisme*, se caractérise par une attitude humaniste. Cette attitude n'est pas une philosophie mais une perspective, une sensibilité et une façon de vivre la relation avec les autres personnes. L'Humanisme Universel soutient que dans toutes les cultures, l'attitude humaniste influence le milieu social, dans le meilleur moment de créativité de cette culture. C'est là qu'on refuse la discrimination, les guerres et en général la violence. La liberté des idées et des croyances prend de l'élan, ce qui mène à son tour à la recherche et à la créativité dans les sciences, les arts et dans d'autres expressions sociales. En tous les cas, l'Humanisme Universel propose un dialogue concret et informel entre les cultures, en se mettant d'accord sur des points essentiels. Elle propose aussi la collaboration mutuelle entre les représentants de différentes cultures, basé sur le moment humaniste symétrique (Dictionnaire du Nouveau Humanisme).

(25) Ces mots de Silo dans *Le Paysage Intérieur* (Humaniser la terre), ont accompagnés ma propre rébellion face à la mort :

“Jusqu'à maintenant nous avons été compagnons de lutte. Ni toi, ni moi n'avons voulu plier devant aucun dieu. C'est ainsi que j'aimerais toujours me souvenir de toi. Pourquoi alors m'abandonnes-tu lorsque je vais désobéir à la mort inexorable ?”

(26) Le paragraphe suivant, “Contributions à la Pensée”, Silo, peut nous sembler un peu compliqué, mais il nous approche à une compréhension du corps comme prothèse de l'intention: “Le monde se ressent comme étant extérieur au corps, mais le corps est aussi perçu comme faisant partie du monde, car il agit sur celui-ci et il reçoit à son tour les actions de ce monde. De cette façon la corporalité est aussi une configuration temporelle, une histoire vivante lancée à l'action, à la possibilité future. Le corps devient la prothèse de l'intention, il répond à «se mettre devant l'intention», dans le sens temporel et spatial. Temporellement puisqu'il peut actualiser le futur de l'intention. Spatialement, en tant que représentation et image de l'intention. Le destin du corps est le monde et comme il fait partie du monde, son destin est de se transformer. Dans cette action les objets sont des amplifications des possibilités corporelles et les corps des autres apparaissent comme des multiplications de ces possibilités, car ils sont gouvernés par des intentions qui se reconnaissent similaires à celles qui dominent le propre corps.”